DUKE
UNIVERSITY
LIBRARY

FRANK BAKER COLLECTION
OF
WESLEYANA
AND
BRITISH METHODISM

J. M. Burns

d'Argens, Jean Baptiste de Boyer, marquis
d' French writer; b. 24 June, 1704; served
some years as a soldier; published
"Lettres Juives", 1754; "Lettres Chinoises"
1755; "Lettres Cabalistiques" (all published
as "Philosophie du bon Sens", 1768)
died 11 June 1771.

Haydns Universal Index
of Biography.

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
Duke University Libraries

http://www.archive.org/details/laphilosophiedub01arge

LA

PHILOSOPHIE DU BON-SENS, OU REFLEXIONS PHILOSOPHIQUES

Sur l'Incertitude des Connoissances Humaines, à l'Usage des Cavaliers & du Beau-Sexe.

NOUVELLE EDITION, REVUE,

Corrigée & Augmentée d'un Examen Critique des Remarques de

MR. L'ABBE' D'OLIVET,

De l'Académie Françoise, sur la Théologie des Philosophes Grecs;

PAR MONSIEUR

LE MARQUIS D'ARGENS.

TOME PREMIER.

A LA HAYE,
Chez PIERRE PAUPIE.
M. DCC. XLVI.

H688P
V.2

DISCOURS PRÉLIMINAIRE SUR LE DESSEIN DE CES RÉFLEXIONS.

§. I.

Première Idée de cet Ouvrage.

J'Ai toujours eu une forte envie de venger les gens du monde de l'orgueil & du pédantisme des demi-Savans. Dès que j'eus fait usage du peu de lumières que le Ciel m'a accordé, je m'apperçus que les personnes pour qui j'avois eu le plus de vénération, & que je regardois comme les Oracles de la Science, n'étoient que de hardis ignorans, qui, étant eux-mêmes les premières dupes de leur vanité, ne se défendoient qu'à l'abri de quel-

ques mots inintelligibles, contre les attaques de la raison & de la lumière naturelle, à laquelle ils avoient juré une guerre éternelle. Je fouffrois à regret qu'un homme fût en droit de mépriſer les raiſonnemens ſenſés d'un autre homme, qui, n'aïant pas lû Ariſtote, ou Scot, ſembloit n'avoir permiſſion de faire uſage de ſa raiſon que dans les choſes les plus communes de la vie ; car, à peine les demi-Savans accordent-ils à ceux qu'ils regardent comme plongés dans une ignorance craſſe, la liberté d'agir d'une manière un peu plus intellectuelle que celle du reſte des animaux. *Mais ils devroient ſonger que Dieu n'a pas été ſi peu libéral de ſes faveurs envers les hommes, que ſe contentant d'en faire des créatures à deux jambes, il ait laiſſé à Ariſtote le ſoin de les rendre des créatures raiſonnables* (*).

LA raiſon eſt un don du Ciel, accordé à tous les hommes en général, & ceux qui veulent en faire uſage, & refléchir attentivement ſur eux-mêmes & ſur les idées qu'ils ont dans leur entendement, n'ont beſoin ni des Philoſophes

(*) LOCKE, Eſſai Philoſophique ſur l'Entendement Humain.

sophes anciens, ni des modernes, pour découvrir les vérités nécessaires au bonheur & à la conduite de leur vie. Je conviens que les Maîtres donnent une grande aisance à l'esprit pour pénétrer bien des difficultés, qui sans eux l'arrêtent long-tems : mais il faut que ces Maîtres soient de véritables Savans ; sans quoi, les leçons qu'on reçoit sont beaucoup plus nuisibles que profitables. Loin d'éclaicir nos doutes & nos difficultés, elles jettent la confusion dans notre entendement, & obscurcissent les idées claires & distinctes que nous pouvons avoir. Ainsi, quiconque veut s'appliquer à la recherche de la vérité, doit éviter de prendre des principes qui puissent l'éloigner pour toujours du bon chemin.

§. II.

Que les plus grands hommes ignorent bien des choses.

LEs plus grands hommes, & ceux qui se distinguent le plus dans les Sciences auxquelles ils s'appliquent, avoüent ingénument qu'il est un grand nombre de choses au-dessus de leur connoissance, & auxquelles l'esprit humain

ne sauroit jamais atteindre. Par cet aveu ils abrégent un nombre de difficultés qui arrêtent inutilement ceux qui veulent les approfondir, & qui, après avoir étudié long-tems, croient savoir quelque chose, lorsqu'ils n'ont acquis que le talent d'embrouiller leurs idées, & de communiquer leur ignorance & leur prévention à ceux qui sont assez malheureux pour recevoir leur instruction.

CES demi-Savans n'ont jamais examiné s'il n'étoit pas absolument nécessaire, ou de tomber dans l'erreur, ou de n'accorder un entier consentement qu'à des choses entiérement évidentes. *La fausseté*, dit le Pere Mallebranche, *& la confusion regnent dans la Philosophie ordinaire, à cause que les Philosophes se contentent d'une vraisemblance fort facile à trouver, & si commode pour leur vanité & leurs intérêts. N'y trouve-t-on pas presque par-tout une infinie diversité de sentimens sur les mêmes sujets, & par conséquent une infinité d'erreurs? Cependant un très grand nombre de disciples se laissent séduire, & se soumettent aveuglément à l'autorité de ces Philosophes, sans comprendre leurs sentimens* (*).

LA

(*) MALLEBRANCHE, Recherche de

LA facilité de croire, & la vanité de vouloir tout connoître, ſont les deux ſources de l'erreur & de l'ignorance. Les véritables Savans parlent douteuſement des choſes douteuſes, & avoüent ingénument leur incapacité touchant celles qui ſont au-delà de la portée de l'eſprit de l'homme. Il eſt vrai qu'ils croient ſavoir beaucoup moins de choſes que ceux qui prétendent les connoître toutes; mais du moins ils ſont certains de celles qu'ils ſavent, & les autres ignorent celles-mêmes qu'ils croient connoître le plus évidemment.

§. III.

Des Sciences où l'on trouve le plus de certitude.

IL eſt des Sciences, telle que la Géometrie, l'Algebre, une grande partie de l'Aſtronomie, la Phiſique expérimentale,

la Vérité. *Livr. I. Chap. III. pag.* 11. *Voïez ſur la fin.* N'eſt-il pas ſurprenant que le Pere Mallebranche ait donné lui-même dans un travers qu'il connoiſſoit ſi bien? On n'a jamais mieux reprim l'orgueil des Dogmatiques, qu'il le fait dans bien des occaſions, & dans cent autres il eſt lui-même plus déciſif que les gens qu'il condamne.

tale, où, lorsqu'on emploie l'attention & l'étude, on peut se flatter de marcher dans le bon chemin. La vérité éclaire presque toujours de son flambeau les Géomètres dans leurs opérations, les Algébristes dans leurs calculs, les Astronomes dans leurs supputations, & les Physiciens dans leurs expériences. S'ils viennent à se tromper, ils peuvent reconnoître leurs erreurs eux-mêmes, on peut les leur montrer d'une façon sensible, qui les ramene à la vérité; mais dans la Logique, la Métaphysique & cette partie de la Physique où l'on traite des principes généraux, l'esprit peut errer impunément, sans craindre qu'on lui prouve son erreur. Il a beau champ pour se donner carrière, & comme les choses qu'on cherche à approfondir, sont impénétrables, tous les demi-Savans veulent donner leurs conjectures pour des décisions authentiques. On diroit qu'on est encore dans le tems du Schisme d'Occident, & que chaque Professeur de Philosophie est un Pape, qui décide qu'un certain nombre des opinions d'Aristote & de Scot feront desormais des Articles de Foi.

UNE chose que j'ai remarquée, & dont on peut aisément s'appercevoir, c'est que dans les Ecoles & parmi les demi-Savans

Savans on fait très peu de cas de la Géométrie, de l'Astronomie, &c. A peine en donne-t-on une legère idée aux jeunes gens; mais on leur apprend toutes les subtilités des Logiques de Scot & de Saint Thomas, & les inutilités de celle d'Aristote. On les exerce à criailler & à disputer avec beaucoup de feu sur les huit Livres de sa Physique, qui ne sont qu'un simple ramas de mots. Ce n'est pas qu'il fût plus difficile de s'appliquer à quelque Science utile, qu'à des études aussi infructueuses; mais sans la dispute les demi-Savans croiroient ne pas briller. Il en est d'un Scholastique, comme de la Comtesse de Pimbeche. La Plaideuse pense

Que vivre sans procès n'est pas contentement,

Et le Régent de Collège croit que

Vivre sans disputer n'est pas contentement.

Les demi-Savans trouvent donc dans la Logique ordinaire, dans les principes généraux de la Physique, & dans la Métaphysique de l'Ecole, un champ de bataille, digne de leur envie de combattre. Ils augmentent par leurs distinctions, divisions & sub-divisions l'incertitude des matières sur lesquelles ils disputent, & ils les rendent tout-à-fait inintelligibles.

§. IV.

Des Réflexions qui composent cet Ouvrage.

ENNUIE' de voir le bon sens méprisé, je formai le dessein de prouver à une personne aimable, chez qui j'allois souvent passer quelques jours à la campagne, que son Chapelain, grand sectateur d'Aristote, n'étoit qu'un ignorant. Cette Dame, qui avoit beaucoup de génie & d'esprit, mais qui nourrie loin de gens qui pussent l'instruire de certaines Sciences, n'en entendoit parler que les six semaines qu'elle alloit passer dans ses terres toutes les années, crut que j'entreprenois une chose impossible. *Savez-vous bien*, me dit-elle, *que mon Aumônier entend le Grec, & qu'il dit que votre Des-Cartes n'est qu'un benêt & un rêveur ?* » Il dépendra de vous, lui dis-» je, Madame, que je vous montre, non » seulement que votre Chapelain ne sait » rien ; mais même qu'Aristote, son grand » ami, ne savoit pas grand'chose «. *En vérité*, me dit-elle, *vous me feriez plaisir d'entreprendre une chose aussi extraordinaire ; & si vous me persuadez qu'Aristote ne sçavoit rien, je ne doute pas que*

que vous ne veniez à bout de me faire croire que tous les hommes sont des ignorans. » Je ferai peu en peine, » lui repondis-je, de vous prouver » qu'ils n'ont de certitude que de très » peu de choſes dans la plus grande partie des Sciences auxquelles ils s'appliquent ». *Ah! je vous prends au mot*, dit cette Dame, *& je ſuis bien aiſe de vous voir rompre une lance contre tout le genre humain.* » Vous vous trompez repliquai-» je. Je n'aurai rien à démêler avec les vé-» ritables Savans, & les perſonnes, dont » le génie eſt doüé de juſteſſe & de bon » ſens, ſeront au contraire de mon opi-» nion, & m'aideront à vous prouver que » la plûpart des hommes ignorent entié-» rement ce qu'ils croient ſavoir « *Mais encore*, me répondit-elle, *quelles ſont les Sciences dans leſquelles vous bornez ſi fort la connoiſſance humaine?* » Toutes » celles, repris-je en riant, que votre » Chapelain croit ſavoir, la Logique, » les principes généraux de la Phyſique, » la Métaphyſique, l'Aſtrologie judiciai-» re «. *Vous êtes*, me dit-elle, *étrangement fâché contre mon Chapelain; mais enfin, du moins ne lui diſputerez-vous pas la certitude des faits qu'il a acquis par l'Hiſtoire.* » Pardonnez-moi, Madame, » repli-

» repliquai-je. Je vous prouverai que bien » des connoiſſances qu'il a acquiſes par » l'Hiſtoire, ſont auſſi incertaines que les » autres. «

LE défi que me fit cette Dame d'exécuter la promeſſe que je lui donnois, me fit réſoudre d'employer quelques heures de tems à repaſſer les principaux articles dont je voulois lui montrer l'incertitude. Je couchai quelques penſées ſur le papier; & inſenſiblement entraîné par les nouvelles matières qui s'offroient, je fis les cinq eſpèces de Diſſertations qui compoſent cet Ouvrage. Je le montrai à quelques-uns de mes amis, qui parurent en être ſatisfaits. Ils m'engagerent à le donner au Public, & j'ai tâché, en le revoyant avec toute l'exactitude poſſible, qu'il pût en être reçu favorablement. J'ai penſé que je devois rendre la lecture de mon Ouvrage agréable à deux ſortes de perſonnes; aux Dames, pour qui il a d'abord été commencé; & aux véritables Savans, au tribunal deſquels tous les Ecrits doivent reſſortir.

POUR réuſſir dans mon deſſein j'ai tâché de me rendre le plus clair & le plus intelligible qu'il m'a été poſſible; j'ai traité, le moins ſérieuſement & le moins abſtraitement que j'ai pû, des matières

matières qui n'étoient pas ſuſceptibles par elles-mêmes de trop d'enjouement, & j'oſe me flatter que tout homme du monde qui aura lû mon Livre avec un peu d'attention, ne craindra pas le pédanteſque orgueil d'un Savant hériſſé de Grec & de Latin, quand il voudra diſputer avec lui des Sciences dont j'ai montré l'incertitude. Je ne demande point cependant aux Dames & aux Cavaliers qui liront mon Ouvrage, d'avoir pour mes ſentimens la moindre prévention; je leur conſeille au contraire d'avoir auſſi peu de croiance en moi, que j'en ai eu dans les autres. La raiſon, ou la lumière naturelle étant un don du Ciel qui nous a été donné pour nous conduire, je les exhorte à en faire uſage; c'eſt le moïen le plus sûr pour connoître la vérité.

J'ESPERE que mon Ouvrage ſera de quelque utilité aux véritables Savans, quoiqu'il ne contienne rien à quoi ils n'ayent peut-être déja refléchi eux-mêmes: s'ils n'apprennent rien de nouveau, je crois qu'ils me ſauront quelque gré d'avoir mis dans un ſeul point de vûe toutes les raiſons capables de faire voir aux hommes de quelles précautions ils doivent

doivent uſer avant d'ajouter foi à certaines opinions.

J'AI rapporté avec toute l'exactitude qu'il m'a été poſſible, certains paſſages des plus grands hommes, que j'ai rendus comme les garants de mes ſentimens. Ceux qui n'ont pas une grande littérature, m'auront obligation d'avoir trouvé le moyen de leur mettre ſous les yeux des paſſages, qu'ils n'euſſent point été chercher dans les originaux, & de leur faire parcourir les Ecrits des plus illuſtres Savans, ſans qu'ils ayent la peine de les concilier eux-mêmes; en ſorte qu'ils apprendront ſouvent les différentes opinions ſur une queſtion, ſelon les différens Auteurs qui l'ont agitée. Les Savans trouveront auſſi leur utilité dans ces citations; elles leur rappelleront avec plus de force les ſentimens des Ecrivains dont je fais mention, & qu'ils connoiſſent très parfaitement. J'ai moi-même retiré un grand profit des paſſages que j'ai cités: j'aurois été ſouvent obligé d'affoiblir mes raiſons par trop de prolixité, au lieu que je me ſuis ſervi de certaines citations, comme d'une ſurabondance de droit. Au reſte, je voudrois que ceux qui n'ont pas une certaine

connoiſſance

connoissance des Sciences dont je parle, lussent d'abord mon Ouvrage sans s'arrêter aux passages cités, & sans y faire attention, afin de prendre une première notion des choses dont je parle : ensuite ils le liroient une seconde fois avec les remarques, & verroient d'un seul coup d'œil & sans peine les sentimens des différens Auteurs dans leurs propres Ecrits.

COMME il est bien des gens qui n'entendent que le François, j'ai traduit tous les passages que j'ai cités ; & la traduction s'en trouve, ou dans le corps de l'Ouvrage, ou au-dessous de la citation. Je n'ai mis aucun passage Latin dans le texte ; j'ai placé dans les remarques tous ceux que j'ai rapportés, pour ne point interrompre la lecture des personnes qui ne savent pas la Langue Latine. D'ailleurs, dans un Livre, fait en partie pour les femmes & pour les gens du monde, il falloit éloigner tout ce qui pouvoit causer quelque embarras & demander une trop grande attention. Cependant, comme il est juste d'écrire pour contenter le goût de tous les Lecteurs, & qu'il est aujourd'hui beaucoup de Courtisans, d'Officiers, de Gentilshommes, &c. qui, sans le paroître, sont aussi savans que bien des Professeurs, j'ai placé au bas des pages tous

les passages que j'ai crû pouvoir être de quelque utilité à ceux de mes Lecteurs qui aiment l'érudition, & qui sont bien aises de juger des opinions d'un Auteur par ce qu'en dit l'Auteur même. Quant aux citations Grecques, étant uniquement pour les Savans, je n'ai mis que celles que j'ai cru absolument essentielles pour vérifier l'autorité d'un passage, dont on auroit pû chicaner le sens dans la traduction, comme dans celui que je cite de Diodore de Sicile, quelques Ecrivains de nos jours aiant soutenu que les Egyptiens avoient crû qu'*il n'y avoit qu'un Dieu suprême, un seul Etre parfaitement intelligent, & un unique Auteur de toutes choses.*

§. V.

Du Respect dû aux Philosophes.

IL m'est arrivé souvent de parler des Philosophes dans le cours de cet Ouvrage, d'une manière qui paroîtra peu convenable à quelques-uns, horrible & épouvantable à quelques autres. On trouvera que les termes, dont j'ai usé quelquefois en dépeignant l'inutilité de certains Ouvrages d'Aristote, de Scot, &

& de quelques Scholaſtiques, ſont des blaſphêmes impardonnables; mais je prie ceux qui me condamneront ſi hautement, de croire qu'en blâmant certains défauts dans ces Auteurs, je n'ai pas voulu leur ôter la gloire qu'ils avoient méritée par bien d'autres endroits. Ainſi, en diſant qu'Ariſtote n'étoit pas un grand Phyſicien, eu égard à Deſcartes & à Newton, je n'ai point prétendu dire qu'il ne fût pas un très grand homme, rempli d'eſprit, & dont les Ouvrages ſur la Poétique ſont auſſi bons, que ceux dans leſquels il traite de la Philoſophie ſont en général peu utiles. Je mettrai ici le portrait que le P. Mallebranche fait d'Ariſtote, & les Péripatéticiens verront ſi je ſuis retenu, eu égard à la hardieſſe du Métaphyſicien François.

ARISTOTE, *qui mérite avec juſtice la qualité de Prince de ces Philoſophes dont je parle, parce qu'il eſt le pere de cette Philoſophie qu'ils cultivent avec tant de ſoin, ne raiſonne preſque jamais que ſur les idées confuſes que l'on reçoit par les ſens, & que ſur d'autres idées vagues, générales & indéterminées, qui ne repréſentent rien de particulier à l'eſprit. Car les termes ordinaires de ce Philoſophe ne peuvent ſervir qu'à exprimer*

confuſément aux ſens & à l'imagination les ſentimens conjus que l'on a des choſes ſenſibles, ou à faire parler d'une manière ſi vague & ſi indéterminée, que l'on n'exprime rien de diſtinct. Preſque tous ſes Ouvrages, mais principalement ſes huit Livres de Phyſique, dont il y a autant de Commentateurs différens qu'il y a de Régens de Philoſophie, ne ſont qu'une pure Logique : il y parle beaucoup, & il n'y dit rien. Ce n'eſt pas qu'il ſoit diffus ; mais c'eſt qu'il a le ſecret d'être concis, & de ne dire que des paroles. Dans ſes autres Ouvrages il ne fait pas un ſi fréquent uſage de ces termes vagues & généraux ; mais ceux dont il ſe ſert, ne réveillent que les idées confuſes des ſens. C'eſt par ces idées qu'il prétend dans ſes Problêmes & ailleurs réſoudre en deux mots une infinité de queſtions, dont on peut donner démonſtration qu'elles ne ſe peuvent réſoudre *.

J'ESPERE

* MALLEBRANCHE, de la Recherche de la Vérité, *Liv. V. Chap. II. page* 388. Mallebranche n'a pas été le ſeul Philoſophe célebre, qui dans ces derniers tems ait parlé avec mépris de la Phyſique d'Ariſtote. LOCKE, Deſcartes, Gaſſendi, Bacon avant eux, bien d'autres enfin ont condamné hautement les trois quarts des opinions du Philoſophe Grec,

J'ESPERE que les disciples d'Aristote, après avoir lû ce passage de Mallebranche, ne se scandaliseront pas des critiques qu'ils trouveront dans mon Ouvrage, de quelques opinions de leur Maître.

JE prie aussi les Cartésiens de vouloir ne point me savoir mauvais gré, si quelquefois je les ai taxés d'être un peu prévenus pour leurs sentimens, & de les soutenir avec trop de hauteur; je me flatte de les en faire convenir avant la fin de cette Dissertation. Au reste, j'ai pour Descartes un respect aussi sincère qu'eux-mêmes: je le regarde comme le Restaurateur de la bonne Philosophie; mais enfin il étoit homme, & comme tel, sujet à l'humanité. Un de ses plus zélés Disciples convient * qu'*il n'est aucun de ses Ouvrages, sans même en excepter sa Géometrie, où il n'y ait quelque marque de la foiblesse de l'esprit humain.* Voilà, je crois, ce qui doit servir de justification à quiconque, après avoir rendu justice au mérite de Descartes, ne dëïfie pas ses erreurs, à l'exemple des Cartésiens outrés.

J'AURAI moins d'excuse à faire aux Gassendistes; car la bonne foi & la sincérité

* *La même, Livr. III. Chap. IV. pag. 186.*

cérité de Gaſſendi empêche qu'on ne ſe récrie ſur les erreurs dans leſquelles il peut tomber. Il avoue lui-même qu'il cherche la vérité, & qu'il peut faillir ſans ceſſe ; il ne donne la plupart de ſes opinions que comme des ſentimens vraiſemblables. Je ne décide point entre le mérite de Deſcartes & de Gaſſendi ; mais je puis aſſûrer hardiment que la Poſtérité les regardera tous les deux comme des génies ſurprenans. Leurs talens ont été différens. Deſcartes ne dut preſque rien qu'à lui-même : il mépriſa ſi fort la Philoſophie Péripatéticienne, qu'elle lui inſpira de la haine pour celle de tous les Philoſophes anciens. Gaſſendi donna les premiers coups à la Philoſophie d'Ariſtote : il remit dans tout ſon jour un ſyſtême, abandonné pendant pluſieurs ſiécles, & lui donna plus de force & plus de vraiſemblance qu'il n'avoit. Le tems décidera de la vogue des différentes opinions de ces deux Philoſophes ; mais je ſuis bien aſſûré qu'ils trouveront des partiſans & des diſciples dans la poſtérité la plus reculée, & qu'on diſputera encore dans dix mille ans de bien des queſtions qu'ils n'ont pû éclaircir.

C'EST le deſir de découvrir la vérité, & non l'amour de la nouveauté, qui m'a déterminé

déterminé à préferer certaines opinions de Newton à quelques-unes de Descartes ; c'est encore moins l'envie d'élever un étranger sur les ruines de mon compatriote. Je me ris d'un François qui prend une belle passion pour tous les Anglois, uniquement parce qu'ils sont Anglois, & qui cherche avec soin à détruire tout ce qui peut faire honneur à ses Concitoiens ; mais je me moque aussi d'un prétendu Philosophe François, qui n'approuve & ne trouve rien de bon que dans sa Nation. La patrie d'un véritable Philosophe, c'est le monde ; tous les hommes pour lui doivent être parfaitement égaux, & le seul mérite doit les lui faire distinguer. J'ai condamné Newton dans ce que j'ai cru pouvoir désapprouver ; j'ai même plaisanté quelquefois sur quelques-uns de ses sentimens. Pourquoi m'auroit-il été défendu d'avoir les mêmes droits sur les opinions d'un Anglois que sur celles d'un François ? Seroit-ce parce que les Newtoniens croient être aussi infaillibles que les Cartésiens, & qu'ils ont pour le moins aussi bonne opinion d'eux-mêmes que leurs adversaires ? Newton a été un des plus grands hommes qu'ait produit la Nature ; mais ses plus célebres disciples conviennent

qu'il s'eſt trompé quelquefois, & tiennent à ſon ſujet le même langage que Mallebranche à l'égard de Deſcartes. On a donc les mêmes droits ſur les deux illuſtres Philoſophes, & l'on peut également, pourvû que ce ſoit avec le reſpect qui leur eſt dû, rejetter les erreurs qu'on croit appercevoir dans quelques-unes de leurs opinions. Je conviendrai toujours que Newton a été le plus grand homme qu'il y ait eu dans ces derniers tems; mais je dirai auſſi qu'il étoit ſujet aux foibleſſes de l'humanité, & je me rirai de ceux, qui peu contens de vouloir lui accorder l'infaillibilité que les Ultramontains donnent aux Evêques de Rome, tenteroient volontiers d'en faire une Divinité.

J'AI ſouvent cité dans mes Réflexions Locke, Philoſophe Anglois, vrai dans la plus grande partie de ſes principes, juſte dans ſes conſéquences, précis dans ſes démonſtrations. J'avoue que ſi l'on étoit obligé de prendre un parti en Philoſophie, & qu'il fallût ſe déterminer, je n'héſiterois pas un moment à me ranger ſous l'étendart de ce grand homme; mais puiſqu'il n'en eſt pas dans la République des Lettres comme dans les autres Etats, & que chacun peut y former

former une souveraineté particuliere, je continuerai, si je puis, de n'avoir pour les grands hommes que du respect, & nullement de l'idolâtrie. Ce sentiment m'autorise à dire avec une entière liberté ce que je pense sur le Chapitre V. de la III. Partie du II. Livre de la *Recherche de la Vérité*, par le Pere Mallebranche.

§. V.

Critique du V. Chapitre de la III. Partie du II. Livre de la Recherche de la Vérité *contre Montagne.*

QUELQUE estime que mérite le Pere Mallebranche, quelque nom qu'il se soit fait dans la République des Lettres, je ne crois pas que ses plus zélés partisans veuillent persuader les hommes qu'il doive joüir de cette infaillibilité, que ses Confreres * ont refusé d'accorder au Pape. Je crois que tous les Savans, & ceux qui font profession d'aimer les Belles-Lettres, sont aussi intéressés à soutenir leur indépendance & leur liberté, que les Parlemens & les Evêques le sont à conserver

* Les Peres de l'Oratoire.

conſerver les privilèges de l'Egliſe Gallicane. Ainſi, après avoir rendu au Pere Mallebranche la juſtice qu'il mérite, après avoir dit que c'eſt un Philoſophe de la premiere claſſe, qu'il a le génie grand, vaſte, pénétrant, j'ajouterai qu'il a fait une critique pitoyable des *Eſſais de Michel de Montagne*. Le mot de *pitoiable* paroîtra outré à bien des gens; mais il convient ſi parfaitement, & forme une épithete ſi juſte, qu'en vérité je crois devoir ne pas l'effacer.

LE P. Mallebranche n'a pas été le ſeul qui ait attaqué Montagne : tout le Parti Janſéniſte vouloit l'accabler; il faut que ſes Ouvrages ſoient auſſi bons qu'ils le ſont, pour avoir réſiſté à tant de critiques réïtérées.

LES Dévots de Port-Roïal ſe déchaînerent * non-ſeulement contre ſes Ecrits,

* Voici un échantillon des invectives de ces dévots atrabilaires. *Le Pyrrhoniſme n'eſt pas une ſecte de gens qui ſoient perſuadés de ce qu'ils diſent : mais c'eſt une ſecte de menteurs : auſſi ſe contrediſent-ils ſouvent en parlant de leur opinion, leur cœur ne pouvant s'accorder avec leur langue, comme on le peut voir dans Montagne, qui a tâché de la renouveller au dernier ſiécle.* La Logique ou l'Art de penſer &c. *I. Diſcours, pag. XXI.* Ce Livre a été compoſé

Ecrits, mais même contre ſa perſonne. Je m'étonne que des gens, dont la vanité n'en vouloit qu'aux Papes & aux Evêques, aient pû s'amuſer à dénigrer la réputation d'un ſimple Particulier. Il falloit que ces ſaints Solitaires euſſent choiſi pour déchirer Montagne, un de ces momens qu'ils emploioient pieuſement à lire le Roman de *Clélie*, où ils étoient exceſſivement loüés*, & qu'ils placerent

poſé par deux ou trois Solitaires du Port-Roïal, & principalement par M. Nicole.

* Ces Meſſieurs les Dévots y étoient loués ſous des noms empruntés. L'illuſtre Racine les a plaiſantés vivement à ce ſujet dans une des deux Lettres qu'il écrivit contre eux pour la défenſe de Demarets. Ces deux Lettres ont été réimprimées dans les dernières Editions des Oeuvres de Deſpréaux. *Vous n'avez pas conſidéré*, dit Mr. de Racine, *que ni Mr. d'Urfé, ni Corneille, ni Comberville votre ancien ami, n'étoient point reſponſables de la conduite de Demarets. Vous les avez enveloppés dans ſa diſgrace; vous avez même oublié que Mademoiſelle de Scuderi avoit fait une peinture avantageuſe du Port-Roïal dans ſa* Clélie. *Cependant j'avois oui dire, que vous aviez ſouffert patiemment qu'on vous eût loués dans ce Livre horrible. L'on fit venir au deſſert le Volume qui parloit de vous, il y courut de main en main, & tous les Solitaires voulurent voir l'endroit où ils étoient traités d'illuſtres. Ne lui a-t-on pas même rendu ſes loüanges dans l'une des Provinciales,*

placerent dans leur Bibliothéque à côté de l'*Eunuque* de Térence, qu'ils avoient traduit en François pour purifier les mœurs des jeunes gens par sa lecture *.

MALLEBRANCHE, né & nourri dans les

ciales, & n'est-ce pas elle que l'Auteur entend, lorsqu'il parle d'une personne qu'il admire sans la connoître? Oeuvres de Boileau, &c. *Tom. IV. pag.* 197. *Edit. d'Amsterdam* 1729.

* M. de Racine a encore relevé ce fait dans la même Lettre que je viens de citer; voici ce qu'il dit à ce sujet. *Je sais bien que St. Augustin s'accuse de s'être laissé attendrir à la Comédie, & d'avoir pleuré en lisant Virgile. Qu'est-ce que vous concluez de-là? Direz-vous qu'il ne faut plus lire Virgile, & ne plus aller à la Comédie? Mais Saint Augustin s'accuse aussi d'avoir pris trop de plaisir aux chants de l'Eglise; est-ce à dire qu'il ne faut plus aller à l'Eglise? Et vous autres, qui avez succédé à ce Pere, de quoi vous êtes-vous avisés de mettre en François les Comédies de Térence? Falloit-il interrompre vos saintes occupations pour devenir des Traducteurs de Comédies! Encore, si vous nous les aviez données avec leurs graces, le Public vous seroit obligé de la peine que vous avez prise. Vous direz peut-être que vous en avez retranché quelques libertés. Mais vous dites aussi que le soin qu'on prend de couvrir les passions d'un voile d'honnêteté, ne sert qu'à les rendre plus dangereuses. Ainsi vous voilà vous-mêmes au rang des Empoisonneurs.* Oeuvres de BOILEAU, *Tom. IV. pag.* 196. *Edit. d'Amst.* 1729.

les idées de Port-Roïal, distilla aussi sa bile sur Montagne, & n'épargna ni sa personne, ni ses Ecrits. Je ne comprends pas comment un Philosophe aussi éclairé que lui, qui sanctifie toutes les pages de ses Ecrits par des réflexions pieuses, ne s'est pas apperçû qu'il ne convenoit guères d'attaquer personnellement un galant homme qui ne pouvoit se défendre. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que le Pere Mallebranche tombe lui-même, en réfutant Montagne, dans tous les défauts qu'il lui reproche. Il fait d'abord un long détail des qualités du pédantisme qu'il attribue à cet Auteur, lequel, au jugement de tous les connoisseurs, est l'Ecrivain le plus éloigné de ce défaut. Cependant à force de divisions & de subdivisions; & traitant des attributs du pedant d'une façon aussi abstraite que des idées par lesquelles nous voions tout en Dieu, * il conclut que Montagne *s'est plutôt fait un pedant à la cavalière, & d'une espèce toute singulière, qu'il ne s'est rendu raisonnable, judicieux & honnête homme* **. Ce dernier mot emporte une injure

* Recherche de la Vérité, *Part. I. Livre III. Chap. VI.*

** *Part. III. Livr. II. Chap. V.*

injure assez grossière ; car quiconque n'est pas honnête homme, est un fripon. Mais, laissant à part ces invectives, voions sur quoi le Pere Mallebranche condamne Montagne si hardiment. *Les pedans*, dit-il, *sont vains, fiers, de grande mémoire & de peu de jugement, forts en citations, malheureux & foibles en raison, &c.* Si ce portrait là ne convient de tout point à Montagne, il faut donc avoüer qu'il n'étoit point pedant. Examinons cette question sans prévention.

ON blâme Montagne de ce qu'*il n'a fait son Livre que pour se peindre, & pour représenter ses humeurs & ses inclinations*. Il est vrai que Montagne a écrit comme un homme du monde, & comme un Gentilhomme doit écrire pour sa satisfaction & pour son utilité particulière ; mais aiant reconnu ensuite que le Public pourroit retirer quelque profit de ses Ouvrages, il les lui a donnés tels qu'ils étoient, & n'a pas crû qu'il dût servir de Prédicateur au genre humain : il s'est contenté de l'instruire & de l'amuser en même tems. S'il n'avoit eu que le dessein de l'ennuier par quelques préceptes moraux, il eût fait des *Essais*, tels que ceux de Nicole. On reproche encore à Montagne qu'*il est peu de Chapitres*

pitres où il ne parle de lui. Il en parle avec une si grande sincérité, que l'on connoît aisément que c'est moins par vanité, que pour instruire ses Lecteurs. *Il est certain*, dit M. Coste, *que son portrait est comme un miroir fidèle, où tous les hommes pourront se reconnoître par quelque endroit, s'ils prennent la peine de s'y regarder avec attention, & dans le dessein de se voir tels qu'ils sont effectivement.*

MR. Pascal, en bon fidèle partisan du Port-Roïal, avoit fait à Montagne le même reproche que Mallebranche. Voici sa critique, & la réponse * qu'y a faite un ingénieux Ecrivain. *Le sot projet qu'a eu Montagne de se peindre, & cela non pas en passant & contre ses maximes, comme il arrive à tout le monde de faillir; mais par ses propres maximes & par un dessein premier & principal! Car de dire des sottises par hazard & par foiblesse, c'est un mal ordinaire; mais d'en dire à dessein, c'est ce qui n'est pas supportable, & d'en dire de telles que celles-là.* » Le charmant projet que Mon- » tagne a eu de se peindre naïvement, » comme il a fait! Car il a peint la nature humaine;

* Oeuvres de VOLTAIRE, *Tom. IV. pag. 366. Edit. d'Amsterdam. 1739.*

» humaine ; & le pauvre projet de Nico-» le, de Mallebranche, & de Pascal, est » de décrier Montagne » ! M. de Voltaire a raison, & si Pascal n'avoit pas mieux réussi dans les Provinciales que dans sa critique sur les Ecrits de Montagne, les Jésuites auroient grand tort de se donner la peine d'y répondre. Il est des raisonnemens si fades, que c'est leur faire trop d'honneur que de les réfuter sérieusement.

POURSUIVONS l'examen du pedantisme de Montagne. On lui reproche les citations qu'il a mises dans ses Ouvrages, comme s'il avoit cru qu'elles dûssent servir de raisons démonstratives. Il me sera aisé de réfuter cette critique. Montagne n'a rapporté les passages des différens Auteurs qu'il a cités, que pour donner le plaisir & la satisfaction au Lecteur de voir d'un seul coup d'œil la pensée qu'il lui offre, & celle de l'Auteur qu'il imite. Il étoit bien aise d'offrir à l'imagination ses propres richesses, & les trésors dans lesquels il en avoit puisé d'autres. Mais comment le Pere Mallebranche se récrie-t-il si fort sur *ces citations que Montagne employoit pour des raisons*, lui, qui veut prouver par l'Apocalypse que cet Ecrivain faisoit mal d'avoir de la vanité.

Il n'eſt rien de ſi plaiſant que ce paſſage, & l'endroit où il eſt placé, en augmente le comique. Le Pere Mallebranche, après avoir fait un long détail de la vaine Science des pedans, *de leur affectation à citer, de leur imagination vigoureuſe & ſpacieuſe*, & avoir prodigué quelques injures à Montagne, tout-à-coup par un effet de cette *imagination vigoureuſe & ſpacieuſe* dont il vient de parler, il ſe laiſſe emporter à ſa fougue; & aiant dit qu'*il falloit que cet Ecrivain ſe regardât comme un homme tout-à-fait extraordinaire*, voici ce qu'il ajoute.

TOUTES *les créatures ont une obligation eſſentielle de tourner les eſprits de ceux qui veulent les adorer, vers celui-là ſeul qui mérite d'être adoré, & la Religion nous apprend que nous ne devons jamais ſouffrir que l'eſprit & le cœur de l'homme, qui n'eſt fait que pour Dieu, s'occupe de nous, & s'arrête à nous admirer & à nous aimer. Lorſque S. Jean ſe proſterna devant l'Ange du Seigneur, cet Ange lui défendit de l'adorer.* Je ſuis ſerviteur, *lui dit-il*, comme vous, & comme vos freres; adorez Dieu. *Conſervus tuus ſum, &c. Deum adora.* Apoc. I. 9. 10. *Il n'y a que les demons & ceux qui participent à l'orgueil des démons, qui ſe plaiſent d'être*

adorés : & c'eſt vouloir être adoré, non pas d'une adoration extérieure & apparente, mais d'une adoration intérieure & véritable, que de vouloir que les autres hommes s'occupent de nous ; c'eſt vouloir être adoré ; c'eſt-à-dire, en eſprit & en vérité.

EH ! qu'auroit dit, grand Dieu ! le Pere Mallebranche, ſi pour prouver qu'un homme avoit de la vanité, Montagne eût fait tout-à-coup une incurſion dans la Théologie la plus relevée ; eût détaillé les obligations de la Créature envers le Créateur ; diſtingué les différentes adorations, *extérieures*, *apparentes*, *intérieures* & *véritables* ; décidé que Dieu veut être *adoré en eſprit & en vérité ;* cité *S. Jean l'Apocalypſe, les Anges, les Apôtres ;* & tout cela, à cauſe qu'un Auteur *n'a fait ſon Livre que pour ſe peindre, & pour repréſenter ſes humeurs & ſon inclination !* Car c'eſt à quoi le Pere Mallebranche en revient, après avoir joüi du *privilège* de cette *imagination vigoureuſe & ſpacieuſe* qu'il accorde à Montagne, ainſi qu'à tous les pedans.

LE Pere Mallebranche avoit raiſon de mépriſer la charmante érudition de Montagne ; car perſonne n'a jamais eu moins de goût que lui pour ce qu'on appelle belle

belle Littérature. Monsieur de Fontenelle nous apprend qu'*il faisoit peu de cas de cette Philosophie qui ne consiste qu'à apprendre les sentimens des différens Philosophes, & qu'il n'avoit jamais pû lire dix vers de suite sans dégoût.* Je ferai en passant deux réflexions : la première, c'est que la seule bonne manière d'étudier, c'est celle d'examiner avec soin les opinions des grands hommes qui ont vécu avant nous. On profite ainsi également, & des vérités qu'ils ont connues, & des erreurs dans lesquelles ils sont tombés : on adopte les premières, on rejette les secondes. Tout est utile dans la lecture des Anciens ; c'est en partie à la connoissance des fautes qu'ils ont commises, que nous sommes redevables de la plûpart des découvertes que nous avons acquises. Sans la lecture des Livres Grecs & Latins, jamais Gassendi n'eût publié ses Ouvrages : Locke doit infiniment aux Anciens, & Leibnitz avoüe * qu'il a de grandes obligations à Aristote. Mr. de Fontenelle se trompe très fort, lorsq-

* *Quare dicere non vereor plura me probare in Libris Aristotelis, quam in meditationibus Cartesii, tantum abest ut Cartesianus sim.* Leibnitzii *Epist. Tom. 2. pag. 124. Epist. XIV.*

lorsque voulant excuser le mauvais goût du Pere Mallebranche, il dit * *qu'on peut savoir l'histoire des pensées des hommes, sans penser.* Je suis persuadé au contraire qu'il est impossible qu'un homme qui a étudié la Nature dans ses plus belles productions, c'est-à-dire, dans les plus grands génies qui ont vécu dans tous les siécles, & qui s'est nourri l'esprit de tout ce qu'il y a de bon dans leurs excellens Ouvrages, n'ait un avantage infini pour penser juste sur un autre, qui n'aura eu de maître & de guide que son propre génie. Je me reserve à traiter cette matière plus amplement dans un autre Ouvrage, & je passe à la seconde réflexion.

QUELQUE peu de goût que le Pere Mallebranche ait eu pour l'érudition, il a voulu quelquefois en mettre dans ses Ouvrages ; mais on peut douter justement si son dessein n'a pas été d'en dégoûter les lecteurs par la manière dont il l'employoit. Par exemple, pour prouver que les Gascons, les Picards & les Normands différent entre eux pour le caractère & pour l'humeur, il cite l'Ecriture Sainte,

*. Eloges des Académiciens, *Tom. I. pag.* 343. Elog. de Mallebranche.

Sainte, * Cicéron, Martial, Horace, &c. Ne voilà-t-il pas une érudition bien emploiée, sur-tout dans la question dont il s'agit ? Car ce que veut prouver le Pere Mallebranche, est notoirement faux, le climat

* On reconnoît tous les jours la vérité de ceci par les diverses humeurs & les différens caractères d'esprit des personnes de différens païs. Les Gascons, par exemple, ont l'imagination bien plus vive que les Normands. Ceux de Roüen & de Dieppe, & les Picards diffèrent tous entre eux, & encore bien plus des bas Normands, quoiqu'ils soient assez proches les uns des autres. Mais si on considére les hommes qui vivent dans des païs plus éloignés, on y rencontrera des différences encore bien plus étranges, comme un Italien, & un Flamand, ou un Hollandois. Enfin il y a des lieux renommés de tout tems pour la sagesse de leurs habitans, comme Theman & Athénes; & d'autres pour leur stupidité, comme Thébes, Abdere, & quelques autres.

Athenis tenue cœlum, ex quo acutiores etiam putantur
Attici, crassum Thebis Cic. *de Fato.*
Abderitanæ pectora plebis habes. Mart.
Boestum in crasso jurares aere natum. Hor.
Nunquid non ultra est sapientia in Theman? Jerem. *cap.* 49. v. 7.

Recherche de la Vérité, *Liv.* 2 *Chap.* 3. *pag.* 135. *Tom. I. Edit. in* 12.

climat en général ne fait rien sur le génie : c'est une erreur ancienne, que de soutenir le contraire ; erreur, démentie de nos jours par l'expérience journalière, la Hollande, l'Allemagne, l'Angleterre aiant produit des personnes d'une imagination aussi vive, que celle des Italiens & des François les plus ingénieux. Où peut-on trouver plus de feu, plus de vivacité, plus d'invention que dans les Ouvrages de Milton & de Leibnitz ? Est-ce que Des-Cartes & le Tasse ont eu plus d'imagination que ces deux hommes, nés dans des climats bien différens du leur ? Les Anciens avoient des exemples aussi frappans que ceux que nous avons aujourd'hui. Démocrite étoit d'Abdere ; la Gréce n'eut jamais un autre génie aussi vaste que le sien, & le systême de ce Philosophe prouve assez la vivacité de son imagination.

SI le Pere Mallebranche eût pris soin d'étudier les Philosophes anciens avec attention, il auroit évité de ne paroître érudit, que pour soutenir une erreur. De même, s'il eût pû lire les vers des meilleurs Poëtes sans dégoût, il n'auroit pas cité * Plaute pour prouver que *le vin donne*

* Le vin est si spiritueux, que ce sont des

donne du croc en jambe, & qu'Horace a fait mal à propos l'Eloge de l'yvreſſe. Un peu plus de juſteſſe dans l'application des paſſages eût bien convenu dans l'Ouvrage d'un homme, qui traite avec tant de mépris un Auteur qui a emploié avec une délicateſſe infinie les endroits qu'il a empruntés des Anciens, & qui preſque toujours donne à leurs penſées une nouvelle grace.

LE

eſprits animaux preſque tout formés; mais des eſprits un peu libertins, qui ne ſe ſoumettent pas volontiers aux ordres de la volonté, à cauſe de leur ſolidité & de leur agitation exceſſive. Ainſi dans les hommes, même les plus forts & les plus vigoureux, il produit de plus grands changemens dans l'imagination & dans toutes les parties du corps, que les viandes & les autres breuvages. Il donne du croc en jambe, *vinum luctator doloſus eſt*, pour parler comme Plaute, & il produit dans l'eſprit bien des effets qui ne ſont pas ſi avantageux, que ceux qu'Horace décrit en ces vers.

Quid non ebrietas deſignat? operta recludit:
Spes jubet eſſe ratas: in prælia trudit inermem:
Sollicitis animis onus eximit: addocet artes.
Fœcundi calices quem non fecere diſertum?
Contracta quem non in paupertate ſolutum?

Recherche de la Vérité, *Liv. 2. Chap. 2. pag.* 153.

LE Pere Mallebranche reproche encore à Montagne *de se contredire à tous momens & dans un même Chapitre, lors même qu'il parle des choses qu'il prétend le mieux savoir.* Pour justifier Montagne, je ne dirai que ce que dit le Pere Mallebranche peu de lignes après cette critique. *Ceux qui ont lû Montagne, savent que cet Auteur affectoit de passer pour Pyrrhonien, & qu'il faisoit gloire de douter de tout.* Je demande si l'on est en droit de trouver mauvais qu'un homme qui doute, témoigne de l'incertitude; & si c'est un défaut à quiconque cherche la vérité, de balancer son opinion, & d'examiner les différens sentimens, avant de se déterminer & d'en adopter quelqu'un? Car c'étoit à cette sage précaution que se réduisoit le Pirrhonisme de Montagne. Tout le monde peut s'en éclaircir, en lisant ses Ouvrages, & il faut être aveuglé par sa passion, ou conduit par la mauvaise foi, pour soutenir que Montagne ait jamais eu l'idée de soutenir la ridicule opinion des anciens Pyrrhoniens. Est-ce réduire la Philosophie à la seule qualité de douter de tout, que de dire qu'*elle nous instruit de tout, & que l'enfance y a ses leçons comme les autres*

tres âges *? Est-ce n'être certain de rien, que d'assûrer que la Philosophie nous rend vertueux, & que la vertu est le souverain bien? *La Science*, dit Montagne, *a pour but la vertu, qui n'est pas, comme dit* l'Ecole, *plantée à la tête du mont coupé, raboteux, & inaccessible. Ceux, qui l'ont approchée, la tiennent au rebours logée dans une belle plaine, fertile & florissante, d'où elle voit bien sous soi d'autres choses* **.

Est-ce là douter? Je crois que c'est admettre la nécessité des vérités fondamentales au bien de la Société; mais je sens quels sont les doutes qui ont révolté le Pere Mallebranche: il nous les apprend lui-même. *Que peut-on penser d'un homme*, dit-il, *qui confond l'esprit avec la matière, qui rapporte les opinions les plus extravagantes des Philosophes sur la nature de l'ame, sans les mépriser; ..... qui ne voit pas la nécessité de l'immortalité de nos ames, qui pense que la raison humaine ne la peut connoître, &c.?* Voilà donc les principales questions que le Pere Mallebranche eût voulu que Mon-

* Montagne, Essais, *Livr. I. Chap. XXV. pag.* 281.

** Montagne, *là-même, pag.* 278.

Montagne eût décidé hardiment. Pour moi, j'avoüerai que je le loüe d'avoir agi de bonne foi, & avoüé naturellement qu'il ne concevoit point clairement ce qui eſt impénétrable. Je renvoie le Lecteur à ma quatrième Réflexion ſur la Métaphyſique, pour voir ſi ces queſtions ſont auſſi évidentes que le dit le Pere Mallebranche, & ſi les preuves qu'il en a données, ſont auſſi claires & auſſi convaincantes qu'il le prétend.

RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES

Sur l'Incertitude des Connoissances Humaines.

RÉFLEXION PREMIERE,

Concernant l'Incertitude de l'Histoire.

§. I.

Introduction.

VOus croiez, Madame, que je suis fort en peine de vous prouver démonstrativement l'opinion que vous m'avez souvent entendu soutenir touchant *le peu de certitude que nous avons de choses que nous croions souvent les plus assûrées.* Vous pensez qu'il me sera difficile de vous tenir la parole que je vous ai donnée, & *de vous apprendre en huit*

jours de tems autant de Philoſophie ; qu'en ſavent les Profeſſeurs de tous les Collèges de Paris. Vous taxez mon projet d'ignorance & de vanité ; mais je fais trop de cas de votre eſtime, pour ne point tâcher d'effectuer mes promeſſes. Peut-être demanderois-je quelques ſemaines de plus à quelqu'un qui auroit moins de pénétration que vous ; mais vous avez un eſprit ſi juſte & nous ſavons ſi peu de choſes, qu'en vérité quand je vous ai demandé huit jours pour vous rendre auſſi habile qu'un Profeſſeur ; j'aurois pû dire qu'un Docteur de Sorbonne des plus fameux ; & il m'eût encore été très facile d'exécuter ma promeſſe.

Vous ſavez, Madame, que la Philoſophie dont nous parlions lors du défi que je vous fis, ne rouloit pas ſur certaines parties des Mathématiques, telles que la Géométrie, l'Aſtronomie, l'Algébre & autres Sciences, dont les principales opérations ſe démontrent par des ſupputations de calcul, & par des règles certaines. Notre théſe ne s'étendoit uniquement que ſur le peu d'utilité de la Logique, ſur l'incertitude de cette partie de la Phyſique qui n'eſt point appuiée par des expériences, & ſur la ſombre & impénétrable profondeur de la Métaphyſique.

Le

Le Réverend Pere Bonaventure vous assûroit qu'une étude de vingt années de suite pouvoit à peine suffire pour montrer le chemin qu'on doit tenir pour arriver à ces Sciences ; en sorte qu'il faut étudier vingt ans sous un Maître, & vingt autres dans son cabinet, pour acquérir le titre de Savant. Mais franchement, c'est se tourmenter bien vainement pendant quarante ans, pour demeurer enfin aussi ignorant que le premier jour qu'on a commencé. Vous savez, Madame, les disputes que nous avions à ce sujet avec ce Réverend Pere : il prétendoit ne rien ignorer, & je soutenois que les hommes savent fort peu de chose, & que ce qu'ils connoissent clairement est à la portée de tout le monde. Le bon Pere alors, pour soutenir son opinion, avoit recours à de grands mots, qui vous paroissoient une preuve de son bon droit ; mais puisque la lecture des *Essais de Montagne*, de quelques *Oeuvres de Bayle*, & de quelques *Écrits de la Mothe-le-Vayer* vous ont, dites-vous, rendu mon opinion plus vraisemblable, je veux bien aujourd'hui vous convaincre entiérement.

Je sais que vous aimez les autorités des célebres Ecrivains ; & lorsque le Réverend Pere Bonaventure citoit Aristote,

ou Saint Thomas, vous me paroissiez aussi prévenue que si l'on vous eût convaincue démonstrativement. Je me servirai donc, pour vous plaire, dans certaines occasions de quelques passages des meilleurs Auteurs, que je traduirai en François pour que vous en puissiez juger par vous-même. Je mettrai le Grec & le Latin au-dessous, afin que si vous me croïez de mauvaise foi, vous puissiez faire confronter par quelqu'un l'original avec la traduction. Cependant je n'emploierai jamais des autorités pour vous convaincre de la vérité d'une opinion ; c'est par des raisons que je veux vous prouver les faits que j'avancerai, & c'est aussi de votre seule raison que je vous prie de faire usage. La seule chose que j'exige de vous, est de ne pas faire plus de cas d'Aristote & Des-Cartes, lorsqu'ils s'éloignent des notions évidentes, que Boileau n'en eût fait de Cotin & de Pradon.

Le respect qu'on doit aux grands hommes, ne doit point tenir de l'esclavage : il faut les loüer dans ce qu'ils ont fait de bon, & avoir pour leurs Ecrits une estime qui tienne de la vénération; mais il ne faut point adopter leurs erreurs. Dans les endroits où ils sont évidemment fautifs, l'on ne doit avoir aucun égard à leurs

leurs sentimens : s'ils eussent eu la foiblesse de n'oser condamner les défauts des grands hommes qui les ont précédés, ils ne fussent jamais parvenus au dégré auquel ils se sont élevés, & ils ne les eussent jamais égalés.

§. II.

Que notre Raison ne peut nous tromper en ce que nous appercevons distinctement, & qu'elle doit prévaloir sur toutes les Autorités.

IL faut d'abord poser ce premier principe, que notre raison, qui est un présent que Dieu nous a fait pour nous conduire, ne sauroit nous tromper dans les choses qu'elle apperçoit & qu'elle distingue évidemment * ; car si ce discernement & cette faculté de concevoir nous trompoit, Dieu seroit lui-même un trompeur,

* La faculté qu'il nous a donnée, que nous appellons lumière naturelle, n'apperçoit jamais aucun objet qui ne soit vrai en ce qu'elle connoit clairement & distinctement, pour ce que nous aurions sujet de croire que Dieu seroit trompeur, s'il nous l'avoit donné telle que nous prissions le faux pour le vrai, lorsque nous en usons bien. DESCARTES, Principes de la Philosophie, *I. Part. pag.* 22.

peur, qui nous préſenteroit le faux ſous les apparences du vrai. Notre raiſon ne nous ſerviroit plus à aucun uſage; elle ſeroit un don pernicieux, qui tendroit plûtôt à nous égarer qu'à nous conduire *. Or, vous ſentez parfaitement, Madame, que Dieu ne peut nous tromper : la fourbe & l'injuſtice ſont des attributs indignes d'un Etre ſouverainement parfait; il faut donc que la raiſon, ou la faculté de connoître que nous avons reçue en naiſſant, n'apperçoive aucun objet qui ne ſoit vrai en ce qu'elle apperçoit clairement & diſtinctement.

C'EST tomber dans un Pyrrhoniſme outré, que de ſoutenir le contraire. Dès qu'on admet que notre raiſon eſt un flambeau dont la lueur ne ſert qu'à nous égarer, on ouvre la barrière à toutes les erreurs les plus monſtrueuſes; il n'eſt aucune opinion qu'on ne puiſſe défendre. Quel eſt l'état des hommes, s'ils n'ont abſolument aucun

* Notre raiſon eſt un don de Dieu, qui ne ſauroit nous tromper ; c'eſt un préſent qu'il nous a fait, pour nous donner le moïen de le connoître & le ſervir. Si cette raiſon dans les choſes évidentes nous égaroit, Dieu nous tromperoit ; ce qui ne peut ſe ſoutenir, Dieu étant la Vérité même. *Lettres Juives, Lettre XXXIII. pag.* 18.

cun moïen de démêler du menſonge les vérités les plus claires ? Les bêtes ſeront bien plus heureuſes, puiſqu'elles trouveront dans leur inſtinct des reſſources que la raiſon ne ſauroit fournir aux hommes. Les Philoſophes les plus illuſtres de ces derniers tems, je parle de ceux même qui ont le plus penché vers le Pyrrhoniſme, ont convenu cependant que l'homme avoit en lui des moïens pour connoître la vérité ; Gaſſendi en a établi trois dans ſa Philoſophie. Quelque plaiſir que Bayle ſe ſoit fait de fournir des armes aux Pyrrhoniens, on voit bien que ſon deſſein n'a point été de ſoutenir que l'homme ne peut diſtinguer le vrai du faux, en ſe ſervant de ſa raiſon. Ce n'eſt pas elle qui nous trompe, c'eſt la manière de nous en ſervir, dit fort bien un Auteur, qu'on place parmi les Pyrrhoniens raiſonnables, c'eſt-à-dire parmi les ſages Philoſophes qui ne décident que des choſes qu'ils connoiſſent évidemment. Il faut donc ſans ceſſe conſulter la raiſon & quelques autorités.

QUELLES que ſoient les autorités, quels que ſoient les exemples qu'on nous allegue, nous ſommes en droit de les rejetter comme des fables, dès que nous les voions oppoſés à la lumière naturelle ; & ſi nous les examinons avec attention, nous con-

connoîtrons aisément leur absurdité.

LA plus grande partie des opinions humaines sont fondées, ou sur l'Histoire, ou sur la Tradition, ou sur l'autorité des Savans; il en est très peu qui ne soient appuiées que de la raison. Avant d'aller plus avant, & pour vous montrer la nécessité de n'embrasser & de ne croire un sentiment évident, qu'autant qu'il est conforme à la lumière naturelle, j'examinerai, si vous le voulez bien, l'incertitude qui regne dans toutes les autres choses sur lesquelles on pourroit l'appuier.

§. III.

De l'Incertitude de l'Histoire dans un grand nombre de faits.

L'HISTOIRE, que nous regardons comme le régître des évenemens des siécles passés, ne doit point nous paroître une preuve d'un fait contraire à la raison. Tout ce que nous devons faire, c'est d'avoüer qu'un Historien fameux, qui écrit un événement contraire à certaines notions & à la raison, a été forcé de s'accommoder à la prévention & à l'erreur des peuples chez lesquels il vivoit, & de suivre le torrent de la superstition & des préjugés. ON

ON eſt obligé, lorſqu'on écrit l'Hiſtoire, de rapporter bien des faits dont on connoît la fauſſeté, & l'on n'eſt point le maître de les ſupprimer *. C'eſt à un Philoſophe à diſcuter la vérité d'une opinion. Un Hiſtorien n'eſt pas fait pour entrer en controverſe : tout ce qu'on doit exiger de lui, c'eſt qu'il n'ait que peu ou point de croiance à ce qu'il rapporte.

IL en eſt peu qui obſervent exactement cette maxime. La plûpart, après avoir aſſûré un grand nombre de choſes, ou fauſſes, ou ridicules, propoſent ſur quelques-unes un doute aſſez inutile, & d'autant plus pernicieux à leurs Lecteurs, que leur bonne foi dans cette occaſion ſemble autoriſer les menſonges qu'ils ont approuvés **. POUR

* Quand Tacite rapporte quelque miracle, il le fait par l'exemple & le devoir de tous bons Hiſtoriens ; ils tiennent régître des événemens d'importance. Parmi les accidens publics, ſont auſſi les bruits & opinions populaires. C'eſt leur rolle de réciter les communes Créances, non pas de les régler. Cette part touche les Théologiens, & les Philoſophes, Directeurs des conſciences. MONTAGNE, Eſſais, *Livr. II. Chap. VIII.*

** *Illi, cum multa multa mentiti ſunt ad arbitrium ſuum, unam aliquam rem nolunt ſpondere, ſed adjiciunt : Penes Auctores fides erit.* SENECA, Natur. Quæſt. *Libr. IV. Cap. III.*

POUR vous persuader, Madame, l'incertitude qui regne dans l'Histoire, je vais d'abord vous faire voir, I. l'obscurité dont elle est couverte dans ses commencemens, II. la partialité qu'on voit dans les Historiens, lorsque les tems s'approchent un peu plus de nous, III. combien les Historiens ont aimé à remplir leurs Ouvrages de prodiges & d'évenemens miraculeux & surnaturels, IV. la différence de sentimens des Ecivains d'une Nation, ou d'une Religion différente, V. le ridicule des Annales de tous les différens Ordres des Moines, & VI. je vous prierai d'examiner combien les véritables sujets d'un évenemnt sont souvent ignorés des Historiens.

§. IV.

Incertitude de l'Histoire dans ses commencemens.

L'HISTOIRE des premiers siécles est si obscure, ce qui en est parvenu à nous est si peu de chose, & si mêlé de tant de fables, que la raison dément évidemment qu'on ne peut, lorsqu'on veut faire usage de la lumière naturelle, recevoir pour vrai les trois quarts des faits qu'on

qu'on en rapporte. Nous n'avons juſqu'au Déluge aucune idée de ce qui eſt arrivé, que dans les Livres de Moïſe; car ſi nous voulions conſulter les autres Hiſtoriens qui peuvent nous inſtruire des tems plus éloignés, & ſi nous nous arrêtions aux Annales des Chinois ou des Egyptiens, nous ſerions obligés de rejetter la Geneſe comme un Livre apocriphe, puiſque les Ecrivains, de cette Nation font remonter les commencemens de leur Hiſtoire à pluſieurs milliers d'années avant la Création du Monde *. La Foi & la Religion nous obligent

* Les Hiſtoriens Chinois ſuppoſent comme une choſe conſtante que *Fo hi*, leur premier Roi a monté ſur le Trône 2982. ans avant Jeſus-Chriſt; ce qui fait remonter la fondation de leur Empire de trois cens ans au-delà du Déluge. LINGLET, Méthode d'étudier l'Hiſtoire, *dans ſes Cartons retranchés, & conſervés dans* BEYERI Memoriæ Hiſtorico-Criticæ Librorum rariorum, *pag.* 171. Le Pere du Halde parle bien différemment dans ſon Hiſtoire de la Chine; mais pouvoit-il faire autrement? Il étoit Jéſuite, par conſéquent obligé à certains ménagemens. D'ailleurs, s'il ſe fût expliqué auſſi ſincérement que l'Abbé Lenglet, on eût fait ſuprimer de ſon Livre

obligent à ne point approfondir cette question :

vre ce qu'il auroit dit à ce sujet, comme on l'a fait ôter de celui de l'Abbé Lenglet. On voit cependant que ce Pere place le regne de *Fo hi* environ deux cens ans après le Déluge, & il ne nie pas qu'il n'y ait eu d'autres Empereurs qui aient regné avant lui. On sera peut-être bien aise de voir ici comment ce Jésuite a traité une matière aussi épineuse. *Les Historiens les plus célèbres distinguent dans la Chronologie Chinoise ce qui est manifestement fabuleux, ce qui est douteux & incertain, & ce qui est sûr & indubitable. Ainsi ne voulant s'attacher qu'à ce qui leur paroît avoir quelque fondement de vérité, ils marquent d'abord comme une chose sûre, qu'on ne doit faire nulle attention aux tems qui ont précédé,* Fo hi, *lesquels sont incertaines, c'est-à-dire, qu'on ne peut les ranger suivant une exacte & vraie Chronologie, & que ce qui précéde* Fo hi, *doit passer pour mythologique. Ces Auteurs regardent donc* Fo hi *comme le fondateur de leur Monarchie, lequel environ* 200. *ans après le Déluge, suivant la Version des Septante, regna d'abord vers les confins de la Province de* Chen si, *& ensuite dans la Province de* Ho nan, *qui est située presque au milieu de l'Empire ; après quoi il défricha toutes les terres qui s'étendent jusqu'à la mer Orientale. C'est-là le sentiment de presque tous les Lettrés, & cette Chronologie, fondée sur une tradition constante, & établie dans leurs plus anciennes Histoires, qui n'ont pû être altérées par*

queſtion : ainſi de ce qui s'eſt paſſé avant le Déluge nous ne ſavons que ce que Moïſe nous en a appris, & qui n'eſt pas bien conſidérable. Parle-t-il de la création de l'homme, parle-t-il de la formation d'un peuple, c'eſt toujours par rapport aux Juifs. Il omet, & ne fait aucune mention de ce qui ne ſert point à illuſtrer ſa Nation ; il ne marque rien des premires Egyptiens, des Ethiopiens & des Chinois. Nous avons cependant des fragmens de leur Hiſtoire, qui n'ont point été inventés après coup * & dont la vérité

*par les étrangers, eſt regardée de la plûpart des Savans comme inconteſtable. D'autres Auteurs Chinois ne font remonter leur Monarchie qu'au regne d'*Yao, *qui, ſelon l'opinion des premiers, n'eſt que leur cinquième Empereur : mais ſi quelqu'un s'aviſoit de la borner à des tems poſtérieurs, non ſeulement il ſe rendroit ridicule ; mais il s'expoſeroit encore à être châtié ſévérement, & même à être puni de mort. Il ſuffiroit aux Miſſionnaires de donner un ſimple ſoupçon en cette matière, dont enſuite on eût connoiſſance, pour les faire chaſſer de l'Empire.* Deſcription Géographique, Hiſtorique & Chronologique, &c. de l'Empire de la Chine & de la Tartarie Chinoiſe, &c. *Tom.* 2. *pag.* 2.

* L'Ecriture omet tout ce qui ne ſert point à

rité est authentique * ; mais il y a apparence que chaque Nation a eu son Moïse, (je le regarde ici comme un simple Historien,) qui aura voulu faire honneur à sa Nation, sans se soucier d'illustrer les autres. Quand nous aurions les Ecrits perdus, ils nous deviendroient inutiles pour notre éclaircissement : nous ne pourrions en faire plus d'usage, que des Annales des Chinois & des morceaux qui nous

à illustrer cette Nation chérie. Dira-t-on pour cela qu'il n'y avoit alors que ce peuple ? Moïse à la vérité ne marque rien des premiers Egyptiens, des Ethiopiens, des Scythes & des Chinois ; cependant on n'oseroit avancer que les fragmens si sûrs qui nous restent de leur Histoire, soient des fables inventées après coup, pour orner chacune de ces Nations. LENGLET, *là-même*.

* Si l'on convient, cher Enuque, de la vérité de ces histoires qui font mention de ce que les Rois d'Egypte ont fait avant le Déluge, quelle raison aurons-nous de douter des fragmens de Manethon, Prêtre Egyptien ou de la Généalogie & Succession des Rois d'Egypte, que nous a donnée Hérodote, ou de la Chronologie du même, puis démêlée par Diodore, qui porte le regne des Egyptiens plus de mille ans au-delà de toutes les autres anciennes époques de la Création, à la réserve de celles des Assyriens, ou des Chinois, & des Indiens, qui vont encore plus loin

nous restent dans Hérodote * & Diodore de Sicile **; & comme sans doute ils ne s'accorderoient pas avec la Genèse & les autres Livres saints, la Foi nous interdiroit un examen, dont le résultat pourroit lui être contraire.

SI ce que nous savons de l'Histoire depuis la Création du Monde jusqu'au Déluge, contient bien peu de choses pour

loin dans l'Antiquité? MARANA, *Espion dans les Cours des Princes Chrétiens*, &c. *Tom. IV. Lettre XLVI. pag.* 189.

* Les Prêtres disent que Menès, qui fut le premier Roi des Egyptiens, fit faire sur le fleuve un pont à Memphis..... Les mêmes Prêtres me firent voir dans leurs histoires les noms de trois cens trente Rois qui avoient regné depuis Menès, parmi lesquels il y avoit dix-huit Ethiopiens & une femme étrangère; tous les autres étoient Egyptiens. HEROD. *Liv.* 12. *pag.* 279. *Tom. I. Edit. in* 12. Je me sers de la version de du Reyer.

** Les Prêtres font commencer le regne des Rois près de quinze mille ans avant la cent quatrième Olympiade; tems auquel j'allai moi-même en Egypte du vivant de Ptolomée, surnommé le nouvau Bacchus. La plûpart de ces Rois étoient nés dans l'Egypte même; il y en a pourtant eu quelques-uns d'Ethiopie ou de Perse & de Macédoine. DIODOR. *Liv. I. Sect. II. Tom. I. pag.* 77. *Edit. in* 12. Je me sers de la version de l'Abbé Terasson.

pour notre éclairciſſement, & nous laiſſe même plus de doute que de certitude, nous n'avons guères plus de ſecours pour ſavoir ce qui s'eſt paſſé les deux premiers ſiécles après le Déluge. Les trois enfans de Noë ſont la ſource commune de toute l'humanité, ou du moins l'aſſûret-on ainſi; & cependant ces Empires, & ces grandes peuplades que nous découvrons peu de tems après le Déluge, ſemblent s'oppoſer à cette croiance *. La ſeule

* De-là vient une nouvelle difficulté dans l'Hiſtoire ſainte ; ſavoir, quelle étoit cette race de Geans, qui ſubſiſta même long-tems après le Déluge, & quelles étoient ces filles des hommes dont Dieu déſaprouva ſi fort l'alliance avec ſes propres enfans, qu'il ſe repentit pour cela d'avoir créé les derniers. Auroit-il condamné cette union, ſi les filles & les garçons étoient ſortis d'une même ſource, lui, qui a quelquefois permis ſous la Loi des alliances avec les étrangers? L'Ecriture ne marque point qu'avant le Déluge, il y eût dans les enfans d'Adam une race ou un peuple choiſi. Ces alliances n'auroient donc point été alors regardées comme étrangères ; elles n'étoient pas défendues, & par conſéquent elles n'auroient pas été ſi exécrables que Dieu les a declarées, ſi elles étoient faites avec des filles de la même famille. LENGLET, *Cartons conſervés par* Beyer, *pag.* 183.

La difficulté dont parle ici l'Abbé Lenglet,

a

le soumission que nous devons aux Livres.

a embarrassé plusieurs Peres de l'Eglise : quelques-uns ont prétendu que cette race de Géans avoit été produite pour l'amour charnel que les Anges avoient eu avec les femmes ; ce qui les avoit fait punir. Saint Justin dit expressément que les Anges furent changés en Démons, pour avoir connu les femmes : παρεκτραπεν οιδ' ἀγγελοι ποξαβάντες τήνδε τὴν τάξιν, γυναικῶν εἰξεσιν ἡττηθεντες, καὶ παῖδας τεκνωσαν, οἱ εἰσινοἱ λεγομενοι δαίμονες· καὶ περαιτε λοιπὸν ἀνθρωπειον γένος ἑαυτοῖς ἐδούλωσατο. *Angeli autem ordinationem sive dispositionem eam transgressi, cum mulierum concubitus causa, amoribus victi tum filios procreaverunt eos, qui dæmones sunt dicti, atque insuper reliquum genus humanum in servitutem suam redegerunt.* Sanct. Just. *Philosoph. & Martyr. Opera, Apolog. prim. pag.* 44. *Edit. Colon.* 1636. Athénagore est encore plus précis sur l'amour des femmes avec les Anges. Selon lui, les Géans naquirent de cet amour criminel. ὀγίτ' οὖν, ἀμελήσας καὶ πονηρῶς περὶ τὴν τῶν πεπιστευμένων ἀρχὴν γενόμενος διοίκησας ἐν μέρει ἦν τῶν περὶ τὰς παρθένους, ἐγκλήματων, οἱ καλέμενοι ἔγγενθησαν γίγαντες. *Itaque à statu suo defecerunt : (Angeli) alii quidem amoribus capti virginum, & libidine carnis accensi ; ipse vero princeps, tum negligentia, tum improbitate circa procurationem sibi concreditam, ex amatoribus igitur virginum, gigantes, ut vocant, nati sunt.* Athenagor. Legat. *pro Christian. pag.* 27. *Edit. Colon.* 1636. Voilà deux anciens Auteurs qui expliquent de la même manière cette difficulté de l'Histoire sainte, & voici un autre Pere,

vres saints, peut autoriser cette opinion qui s'accorde peu avec la raison, quoiqu'elle ne la heurte pas démonstrativement.

LA possibilité Physique d'un Déluge universel dans l'état présent de la terre, forme

qui traite tous ces raisonnemens de fables puériles. *Non est sine damno, audire etiam ipsos sanctos Angelos corporum formositatibus affici & liquefieri, hoc est oblectari tam prophanis & absurdis voluptatibus. An non verisimile multos inde turbari, & contemnentes meliora deliciarumque amorem deligere, dum considerant quod difficile & arduum ipsis sit carnalibus voluptatibus omnino obluctari, & crediderunt etiam ipsos Angelos sanctos affectiones sequi ? Igitur quod ignoraverit virtutem Scriptorum, absque labore demonstrabimus.* Divi Cyrilli *Lib. IX. cont. Julian Tome 2. page 206. Edit* Basil. *MDXLVI.* Lequel suivre, de Saint Justin, ou de Saint Cyrille ? L'un dit une chose, l'autre la condamne. On peut en général appliquer aux anciens Peres qui ont voulu expliquer certaines difficultés de l'Histoire sainte, la plaisanterie qu'un Auteur a dite sur les Médecins. *Hipocrate dit oui, Galien dit non, & moi je dis oui & non.* Quel est l'homme sage & sensé, qui, au milieu de tant de difficultés, débattues si vainement par les plus grands, les plus respectables Ecrivains, ose prendre un parti ? Combien de choses aussi obscures que la race des Géans dans l'Histoire sainte, & expliquées aussi contradictoirement ?

forme une seconde difficulté qui n'est pas moins considérable, que la prompte multiplication qu'on soutient s'être faite après cette inondation *. Quelques Ecrivains ont prétendu que le Déluge n'avoit point été universel **, & que Dieu n'avoit eu que

* Les Critiques ne laissent pas de continuer de dire que dans l'état présent de la terre il est impossible qu'il puisse arriver un Déluge général, qui couvre de quinze coudées la cime des plus hautes montagnes. La mer, prise en général, n'a pas, dit-on, plus de 300 pas de profondeur; les montagnes les plus élevées, comme le Mont Gordien, ou d'Ararat, ne surpassent point de trois mille pas la surface de la mer. Ainsi, sans compter que la capacité du Globe s'élargit à mesure qu'il s'éleve, il faudroit douze ou quinze fois autant d'eau que la terre dans la quantité marquée par l'Ecriture : & comme elle ne rapporte que des moïens naturels, savoir l'ouverture de l'abîme & la chûte des pluïes, elle prévient, à ce qu'on prétend, la réponse qu'on pourroit faire en disant que Dieu créa pour l'exécution de cette ruine, une nouvelle quantité d'eaux, qu'il annéantit ensuite. Il ne se servit, selon l'Ecriture, que du vent pour les dessécher. Ainsi, il a lieu de croire que le moïen qu'il a pris pour les répandre sur la terre, n'étoit pas moins naturel. LENGLET, *là-même, pag.* 187.

** Ils soutiennent qu'il étoit impossible que les pluïes aient été assez abondantes pour causer

que l'intention de punir un peuple ingrat aux bontés dont il l'avoit comblé. Ils ont même voulu faire servir l'Ecriture à fortifier leur opinion, & ils ont expliqué en leur faveur ce passage de la Genèse, où il est dit expressément que *les Fils de Noé se partagerent les Nations après le Déluge* *. Il paroît par-là que les enfans de Noé n'avoient pas seulement divisé la terre entre eux, mais encore les Nations qui l'habitoient, & dont ils devoient faire la conquête.

EN

ser un pareil effet. Ils appuient leurs sentimens de l'opinion d'un fameux Philosophie (*a*), qui prouve par des démonstrations exactes que les orages les plus violens ne versent qu'un pouce & demi d'eau par demi-heure ; ce qui fait six pieds dans un jour : & le Déluge n'aiant duré que quarante fois vingt-quatre heures, en supposant les plus hautes montagnes à deux mille pas d'élevation, qui est un tiers moins que leur hauteur, il faudroit, non pour surmonter, mais même pour les égaler, que le Ciel eût versé en vingt-quatre heures cent vingt-cinq pieds d'eau, au lieu de six qu'il verse dans les plus grands orages ; ce qui excéde la possibilité de la Nature. *Lettres Juives, Tom. II. Lettre XXXV. pag.* 36. 37.

(*a*) *Le Pere* MERSENNE.

* *Ab his divisæ sunt gentes in terra post Diluvium.* Genes. X. 32.

EN effet, l'hiſtoire des Nations eſt contraire à cette inondation générale de toute la terre. On trouve dans les tems les plus voiſins du Déluge, pluſieurs grands Empires formés & exceſſivement peuplés, la Syrie, la Chine, l'Egipte, l'Ethiopie, &c. Il eſt impoſſible que ſept ou huit perſonnes, dans l'eſpace de trois cens, & même de cent cinquante ans, ſi l'on veut pouſſer les choſes à l'étroite rigueur, puiſſent peupler d'auſſi vaſtes provinces que les païs que le Tigre & l'Euphrate parcourent, & qui furent habitées par les enfans de Noé.

SANS avoir égard aux fabuleuſes Chroniques des Egyptiens, qui font remonter à trente-quatre mille deux cens & un an la formation de leur Empire avant l'établiſſement de leur premier Roi, & en ſuivant les Hiſtoriens qui ont écrit le plus exactement, tels que Manéton, Hérodote, &c. on trouve l'Egypte très peuplée * cent cinquante ans après le Déluge, & on y apperçoit les Arts cultivés,

* On a vû ci-deſſus que le Pere du Halde convient qu'environ deux cens ans après le Déluge, la Chine étoit auſſi très peuplée, & que *Fo hi* commandoit à un grand Empire.

tivés ; il eſt vrai qu'on ne connoît point parfaitement la forme de ſon gouvernement. Amaſis, qu'on nomme auſſi Ammoſis, ou Amos Pharaon, & qu'on regarde comme le premier Roi, ne regna en Egypte que depuis l'an du Monde 2312. juſqu'en 2337. que Chébrès Pharaon lui ſuccéda, & regna vingt-trois ans ſelon le calcul d'Euſebe. Les autres Hiſtoriens après Manéthon marquent diverſement cette Généalogie ; mais enfin ils s'accordent tous ſur l'établiſſement réel des Rois d'Egypte dès l'année 2312. Il paroît donc impoſſible que la terre ait pû être repeuplée auſſi promptement, & ces grands Empires, où nous voïons la perfection des Arts & des Sciences*, la

* Le Pere du Halde nous apprend à ce ſujet quelques particularités, qui prouvent que les Arts n'étoient guères moins anciens à la Chine qu'en Egypte. *Ce qu'il y a de certain*, dit-il, *c'eſt que la Chine a été peuplée plus de 2155. ans avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt ; & c'eſt ce qui ſe démontre par une éclypſe de ſoleil, arrivée cette année-là, comme on le peut voir par les obſervations Aſtronomiques, tirées de l'Hiſtoire & d'autres Livres Chinois, leſquelles ont été données au Public en l'année 1729.* Deſcript. Géographique, Hiſtorique, &c. de l'Empire de la Chine, &c. *Tom. II. pag. 2.*

la distinction des conditions & des états, un gouvernement, une Religion, & un culte différent, marque presque évidente d'un peuple qui n'est point nouveau, semblent s'opposer fortement à l'universalité du Déluge *. Ces

* Un Moine Nazaréen, qui a entré dans la discussion de ces faits pour en montrer la clarté & l'évidence, n'a pas trouvé de meilleur moien que de faire des hommes à coups de plume. Il a fait une exacte supputation des fils, petits-fils, arrière-petits-fils, &c. que quatre hommes pouvoient avoir en deux cens ans de tems, & il a produit deux cens soixante-huit milliars sept cens dix-neuf millions de personnes; c'est-à-dire, beaucoup plus qu'il n'en faudroit pour peupler cinq ou six Mondes comme le nôtre. Son calcul d'Aritmétique n'a point persuadé ses adversaires. Ils ont dit qu'on ne faisoit pas les hommes en réalité, comme on les fait à coups de plume, & qu'on voioit bien qu'il étoit peu expert dans ce métier. Ils ont objecté que suivant les Ecritures, les hommes n'avoient eu des enfans que très tard; qu'il paroissoit même qu'ils n'en avoient pas eu un grand nombre; qu'ainsi ces peuplades, si aisées à produire sur le papier, étoient impossibles dans la réalité. Ils ajoutent qu'on regardoit comme un miracle, la multiplication que les Israélites firent en deux cens cinquante ans dans l'Egypte, dont il sortit six cens mille combattans,

CES premières difficultés qui se trouvent dans l'Histoire, doivent d'autant moins nous surprendre, qu'il s'en rencontre dans des tems moins éloignés, d'aussi considérables & d'aussi difficiles à debrouiller. Moïse, Joseph, & tous les Ecrivains Juifs ont parlé magnifiquement de la célébre Sortie de leur Nation hors de l'Egypte, & ils ont inséré dans leurs Ouvrages les miracles qui arriverent pour en favoriser l'exécution. Nous trouvons que les Auteurs Egyptiens, & ceux des autres Nations, gens d'aussi grande autorité que Joseph, en ont parlé avec le dernier mépris. Plusieurs Historiens, & Manethon, Prêtre Egyptien, appellent les Juifs une troupe de gens sales & lépreux. Ils disent qu'ils furent chassés du païs par Aménophis, qui regnoit alors, & qu'ils s'en allerent en Syrie, sous la conduite de Moïse, Prêtre

tans, qui prenoient leur première origine de soixante-&-dix hommes qui s'établirent dans ce païs avec le Patriarche Jacob; & que ce miracle étoit cependant bien au-dessous de cette multiplication, qu'on prétend s'être faite dans l'espace de deux cens soixante ans par quatre personnes. *Lettres Juives, Tome II. Lettre XXXV.*

Prêtre Egyptien *. Si cette opinion n'étoit point contraire à l'Ecriture, elle seroit d'autant plus probable, qu'il paroît que Moïse avoit conservé dans la Religion Judaïque bien des cérémonies Egyptiennes **. C'est au moins le sentiment du

* Chéremon, Auteur célèbre parmi les Grecs, dit que sous le regne d'Aménophis, deux cens cinquante mille lépreux furent bannis d'Egypte, & en sortirent sous la conduite de Tisithen & de Peteseth, c'est-à-dire Moïse & Aaron. MARANA, Espion dans les Cours des Princes Chrétiens, *Tome IV. Lettr. LXXXIII. pag.* 340.

** Plusieurs Auteurs anciens ont prétendu que les Juifs avoient reçu le rit de la Circoncision des peuples Païens. Hérodote dit *a* que » les Colches seuls, les Egyptiens » & les Ethiopiens, *pudenda circumcidebant à principio*, & que les Phéniciens » & ceux des Syriens qui habitent dans la Palestine, reconnoissent qu'ils ont pris cette » cérémonie des Egyptiens. » Diodore *b* de Sicile dit à peu près la même chose qu'Hérodote. Philon, Auteur Juif, & par conséquent d'une grande autorité au sujet des coutumes Judaïques, semble autoriser l'opinion de ces Auteurs Païens. *On se moque*, dit-il, *c de la Circoncision pratiquée par nos ancêtres*, *quoi-*

a HERODOT. EUTERP. *pag.* 127.
b DIODOR. SICUL. *Lib. I. pag.* 24.
c PHIL. *de Circumcis. pag.* 10.

du Chevalier Marsham, qui ne doute pas que les Juifs n'aient pris des Egyptiens une grande partie de leurs cérémonies *. Il y a une chose certaine, c'est que Jérémie met les Egyptiens à la tête de tous les

quoiqu'elle ait été respectée par d'autres Nations, & d'une façon particulière dans l'Egypte, qui excelle sur tous les lieux de l'Univers par la multitude & par la sagesse des habitans. Voilà des preuves assez fortes de l'usage de la Circoncision chez les Egyptiens, avant que les Juifs la pratiquassent; cependant ces derniers prétendent l'avoir reçue d'Abraham, à qui Dieu l'ordonna. Ce sentiment est reçu par presque tous les Théologiens modernes; mais ils le défendent plûtôt qu'ils ne le prouvent. Le Ministre Saurin, qui a tâché de le soutenir le mieux qu'il lui a été possible, avoue de bonne foi *que si les profondes perquisitions des Savans qui ont recherché l'origine & les causes de ce signe, nous ont donné quelquefois de grandes lumières, leurs spéculations n'ont aussi servi très souvent qu'à nous convaincre de l'inutilité de leurs travaux, & qu'à nous fournir des motifs de suspendre notre jugement sur cette matière.* Discours Histor. Critiq. Théolog. & Moraux sur les évenemens les plus mémorab. du V. & du N. Testament, *Tom. I. Discours 15. pag. 250.*

* Ce Chevalier Jean Marsham, Anglois, a composé un excellent Livre, intitulé *Chronicus Canon Ægyptiacus*, imprimé à Londres en 1672, in folio.

les Circoncis *. Tacite, dont l'autorité eſt d'un ſi grand poids, entre dans un détail beaucoup plus circonſtancié. Il dit que Moïſe, un des lépreux exilés, étant un homme d'eſprit, & qui avoit parmi eux de la réputation, voiant leur accablement, les pria d'avoir bon courage, & que s'étant fait déclarer leur Capitaine, il devint leur Légiſlateur, & les conduiſit par les déſerts de l'Arabie **.

Si

* *Viſitabo ſuper omnem qui circumciſum habet præputium, ſuper Ægyptum, & ſuper Judam & ſuper Edom, & ſuper Ammon, & ſuper Moab.* JEREM. *Cap. IX. Verſ.* 25. 26.

** *Plurimi Auctores conſentiunt, ortâ per Ægyptum tabe quæ corpora fœdaret, Regem Occhorim, adito Hammonis Oraculo, remedium petentem, purgare regnum, & id genus hominum, ut inviſum Deis, alias in terras avehere juſſum. Sic conquiſitum collectumque vulgus, poſtquam vaſtis locis relictum ſit, cæteris per lachrimas torpentibus, Moſen unum Exſulum monuiſſe, ne quam Deorum hominumve opem expectarent, ab utriſque deſerti, ſed ſibimet ut Duci cœleſti crederent, primo cujus auxilio credentes præſentes miſerias pepuliſſent.* C'eſt-à-dire : » Mais ils » s'accordent preſque tous en ce point, que » l'Egypte étant infectée de ladrerie, le Roi » Bochoris, par l'avis de l'Oracle d'Am- » mon, les chaſſa de ſon païs comme une » multitude inutile & odieuſe à la Divinité. » Ils ajoutent que comme ils étoient épars par-

SI l'Ecriture ne déterminoit pas notre sentiment, vous voiez, Madame, combien il seroit difficile de pouvoir fonder aucune certitude sur des opinions aussi opposées les unes aux autres. Les Auteurs Juifs nous assûrent des faits démentis par les Egyptiens. L'apparence semble être pour ces derniers ; mais la Religion parle en faveur des autres.

§. V.

De la partialité des Historiens, prévenus en faveur de leur Nation & de leur Religion.

LA prévention des Historiens, & la bonne opinion que la plûpart ont de leur patrie ou de certains peuples, est un des

» les déserts & avoient perdu tout courage ; » Moïse, l'un de leurs Chefs *a*, leur conseilla de n'attendre aucun secours des Dieux » des hommes qui les avoient abandonnés, » mais de le suivre comme un guide céleste, » qui les tireroit de danger. » TACITE, Histoire, *Liv. V. Je me sers de la Version de* Perrot d'Ablancourt.

a Cela n'est point dans l'Original ; mais il y a *Moïse, un des Bannis.* MANETHON dit *un des Lépreux.*

des principaux obſtacles qui nous empêchent d'appercevoir dans leurs Ecrits l'exacte vérité des faits qu'ils rapportent. Les mêmes choſes ſont préſentées quelquefois par deux Auteurs d'un mérite diſtingué, d'une façon ſi différente, qu'on eſt étonné de voir l'éloignement qu'il y a du ſentiment de l'un à celui de l'autre.

SI nous n'étions pas obligés de nous ſoumettre dès que l'Ecriture a parlé, je vous prie de juger, Madame, de ce que nous penſerions de cet endroit de la Bible, où il eſt dit que les Iſraëlites, mourant de ſoif dans le déſert, Moïſe fit ſortir de l'eau d'un rocher, qu'il frappa avec une verge. Voici comment Tacite raconte ce fait. *Rien ne les incommoda tant que la ſoif, dont ils étoient à demi-morts & couchés par terre, lorſque tout-à-coup une troupe d'ânes ſauvages qui revenoient de la pâture, s'allerent enfoncer dans le creux d'une forêt *; ce que Moïſe aiant apperçu, ils les ſuivit, croiant*

* Cet endroit eſt flatté & déguiſé. Il y a dans l'Original, *in rupem nemore opacam*, c'eſt-à-dire, *vers un rocher couvert de bois*; ce qui revient parfaitement au rocher, dont Moïſe fit ſortir de l'eau.

croiant que la verdure du lieu ne seroit pas sans quelque fontaine, & trouva de l'eau en abondance *.

COMME l'esprit saisit toujours le vraisemblable & se porte de lui-même au naturel, si Moïse n'étoit qu'un simple Historien, tous les suffrages seroient en faveur de Tacite ; mais aucun des Juifs ne changeroit de sentiment ; ils tiendroient opiniâtrement pour leurs Historiens, & leur vanité seroit plus flattée que leurs Peres se fussent désaltérés dans le désert par le secours de la Divinité, que par un moïen, simplement produit par le cours ordinaire des choses.

IL en est de toutes les autres Nations ainsi que de la Juive, & elles adoptent volontiers tous les évenemens qui peuvent servir à les illustrer. Un Historien qui

* *Sed nihil æque quam inopia aquæ fatigabat. Jamque haut procul exitio totis campis procubuerant, cum grex asinorum agrestium è pastu in rupem nemore opacam concessit. Secutus Moses, conjectura herbidi soli, largas aquarum venas appulit.* TACITUS, Historiæ *Libr. V.* Je ne comprends point comment ce morceau s'est conservé jusqu'à nous, & que les Moines ne l'aient pas fait disparoître dans les tems d'ignorance, comme tant d'autres Manuscrits, qu'ils ont supprimés, ou châtrés.

qui veut plaire & avoir des Lecteurs, est obligé de s'accommoder à un usage aussi pernicieux. Quinte-Curce ne fait pas difficulté de dire qu'il écrit beaucoup de choses qu'il ne croit pas : *Equidem plura transcribo quam credo ; nam nec adfirmare sustineo de quibus dubito, nec subducere quæ accipi.* La précaution que prend Quinte-Curce de dire qu'en rapportant des choses qu'il ne croit pas, il n'ajoutera point des raisons pour les prouver, ne l'a point garanti des reproches qu'on lui a faits d'avoir trop donné dans des idées outrées, & de raconter bien des faits plûtôt en Poëte & en Déclamateur, qu'en Historien *.

Les Auteurs Grecs, & sur-tout Hérodote, ont été taxés très souvent d'avoir favorisé leur patrie dans toutes les occasions. On a fait le même reproche aux Latins, & nous voions de nos jours les excès où sont tombés bien des Ecrivains, en parlant de leur Nation. Un Historien, qui ne passe ni pour exact, ni pour

* Q. CURTIO..... *non defuere qui objicerent quæsiti interdum medicamenta candoris, & numerorum usum paulo intemperantiorem.* FAMIAM. STRADA, Prolus. III. *Libri II. pag.* 265.

pour sincère, n'a pû s'empêcher de se récrier sur les impertinences des Auteurs qui ont écrit les loüanges, plûtôt que la Vie de Charles-Quint *. Non contens d'avoir rapporté plusieurs prodiges, ils ont assûré que le soleil s'arrêta dans sa course, pour donner aux Impériaux le tems de défaire entiérement le Duc de Saxe & l'armée Protestante, l'an 1547. & Sandoval, Historiographe de Philippe III. Evêque de Pampelune, après avoir certifié ce fait, ajoute que le soleil fut vû ce jour-là, pendant la bataille, de couleur de sang, en Espagne, en France, en Italie, & en Allemagne. Il parle de ce dernier prodige comme témoin oculaire, & le bas peuple est encore persuadé aujourd'hui de la vérité de ce fait dans toute l'Espagne.

Voiez, Madame, ce qu'il faut pour autoriser éternellement l'opinion du renouvellement d'un prodige, que Dieu opéra autrefois pour son peuple. De pareils mensonges sont contraires à la Religion, & un esprit foible peut se figurer que puisqu'on a cru, & qu'on croit encore dans une partie de l'Europe que le

* *Le Pere* MAIMBOURG, *dans son* Histoire du Luthéranisme, *Tome II. pag.* 164.

le soleil s'étoit arrêté pour Charles-Quint, on a pû croire autrefois en Asie qu'il avoit retardé son cours pour Josué. L'autorité de l'Ecrivain qui certifie le miracle arrivé dans ces derniers tems, influe encore sur le parallèle; c'est un Evêque, une personne distinguée, un juge de la Religion, établi par Dieu même.

§. VI.

Les Historiens sont remplis de prodiges.

CETTE quantité de miracles, dont la plupart des Historiens rempliſſent leurs Ouvrages, éloigne encore la connoissance de la vérité. Ces évenemens extraordinaires sont autant de voiles obscurs, qui cachent la véritable cause de beaucoup de faits. Dans bien des Auteurs anciens, ce sont les Sacrifices, les entrailles des victimes, les poulets sacrés, qui occasionnent & décident du gain ou de la perte d'un Empire, & de la durée d'un Roïaume. Il y a dans le I. Livre d'Hérodote presque autant d'Oracles que de pages. Je ne doute pas qu'ils n'ayent été rendus; mais je voudrois savoir si l'on y a toujours ajouté une grande confiance, si l'on a déterminé leurs réponses

ſes par des préſens, & ſi l'on s'eſt ſervi de leur ſens ambigu pour prévenir l'eſprit du peuple, aiſé & facile à ſéduire. On ne ſauroit douter que ſouvent ceux qui conſultoient les Oracles, n'y ajoutoient aucune foi : s'ils en avoient eu le pouvoir, ils euſſent peut-être traité ceux qui les rendoient, comme un Général Romain traita les poulets ſacrés.

QUAND les Auteurs anciens ont parlé d'un miracle, & qu'ils lui ont attribué quelque évenement conſidérable, j'aurois voulu qu'ils euſſent développé comment il l'avoit produit, & décidé préciſément ſi un tel fait étoit arrivé par une cauſe ſurnaturelle, ou par une ordinaire, occaſionnée par l'idée & l'impreſſion d'un miracle ſur les eſprits des peuples & des armées. Il ſemble qu'ils n'ayent pris ſoin de compiler tant de prodiges, que pour rendre leurs Hiſtoires plus reſpectables. Tite-Live même, Ecrivain d'une grande réputation, & doüé de beaucoup de jugement & de génie, nous a donné une compilation * inſupportable de tous les prétendus

* Tantôt il bouleverſe les Elemens, il fait enſuite naître un cheval d'un bœuf ; quelquefois les ſtatues ont ſué du ſang, il a plû des pierres, ſi l'on veut l'en croire, ou plutôt

prétendus miracles, que croyoit la superstition Païenne; ce qui fut cause que S. Gregoire condamna ses Ouvrages au feu, comme pleins de prodiges & d'évenemens surprenans, dont la croiance étoit contraire à la Religion Catholique. La nécessité obligea Tite-Live d'écrire de cette manière : les régistres publics, & les Historiens qui l'avoient précédé, avoient rempli leurs Ouvrages de ces visions chimériques ; il n'eût pû les supprimer des siens, sans scandaliser les peuples, qui n'étoient pas moins superstitieux dans son tems qu'ils l'étoient dans les siécles précédens. On peut dire que les erreurs de nos peres sont la source des nôtres, & que les nôtres augmenteront celles de nos enfans. Presque tous nos Historiens Catholiques sont remplis de puérilités & de pieuses chimères **, qui rendent

les Historiens dont il emprunte toutes ce belles fables. *In locum Marcelli, ubi is se Magistratu abdicavit, suffectus Fabius Maximus tertium. Mare arsit eo anno : ad Sinuessam bos equuleum peperit : signa Lanuvii ad Junonis Sospitæ cruore manavere : lapidibusque circa id Templum pluit: ob quem imbrem Novendiale, ut assolet, sacrum fuit : cæteraque prodigia cum cura expiata.* Tite-Liv. *Decad. III. Lib. 3. pag.* 114. *Edit.* Francofurt. *M. D. LXXXVIII.*

* Les Historiens qui dans ces derniers tems

rendent leurs Ouvrages mépriſables aux gens
ont eu beaucoup de réputation, n'ont guères été plus réſervés ſur les prodiges & les mirables, que Tite-Live. Sans parler de Maimbourg & de tant d'autres Ecrivains, reconnus pour des menteurs & des conteurs de fables, je me contenterai de citer ici un paſſage du Pere d'Orleans, qui dans une ſeule action, arrivée entre des Eſpagnols & des Mahométans, fait faire preſque autant de miracles, que les Hiſtoriens Romains en ont recontés. Je voudrois bien ſavoir pourquoi depuis trois ou quatre cens ans nous ne voions plus de ces prodiges: les hommes ont beau ſe battre, le Ciel n'entre point dans leur démêlé, les Anges ne viennent plus exterminer les Mahométans, les Elemens ne ſe confondent plus pour détruire les Saraſins. Eſt-ce que les perſonnes en faveur de qui s'opéroient ces miracles, étoient plus honnêtes gens que nous ne le ſommes? Ceux qui connoiſſent l'Hiſtoire, n'oſeroient ſûrement ſoutenir une pareille opinion. Ecoutons donc parler le Pere d'Orleans, & voyons ſi les Hiſtoriens modernes ſont plus réſervés que les anciens ſur l'article des miracles. *Alcaman ne perdit point de tems, il fit avancer vers la caverne les premiers de ſes bataillons, & auſſitôt qu'ils furent à portée, il ordonna d'attaquer ceux des Goths qui ſe préſenterent les premiers. On fit pleuvoir ſur eux une grêle de pierres & de traits, dont ils auroient été accablés, ſi par un miracle, dont toute l'Hiſtoire fait foi, ces fléches n'euſſent été relancées contre ceux qui les décochoient, & cela par une main inviſible, dont les Maures*

gens de sens, & en cela les François semblent le disputer aux Espagnols; car il est aussi ridicule de dire que les murailles d'Angoulême, sous le regne de Clovis I. s'abattirent tout-à-coup par la vertu d'une petite phiole *, que de faire arrêter le soleil pendant la durée d'une bataille contre les Protestans.

LES Ecrivains qui nous ont transmis les Histoires des Croisades, les ont remplies de tant de miracles, & si contraires à la

seuls ressentirent les coups. Plusieurs en furent tués, d'autres blessés. La terreur se mit dans leur armée, & à mesure qu'ils s'effrayoient, Pélage & les siens se sentoient animés d'une nouvelle ardeur. Ils sortirent de leurs cavernes, comme des Lions en furie, & chargerent les Infidèles avec tant de valeur & de succès, qu'ils en laisserent plus de vingt mille étendus sur le champ de bataille. Le Général y demeura, le reste se refugia sur le haut de la montagne Auséna, sous laquelle étoit creusé l'autre que Pélage avoit occupé; mais les fugitifs ne purent échapper à ceux que le Prince Goth avoit dispersés aux environs. Les uns furent passés au fil de l'épée, les autres poussés jusqu'au bord de la rivière de Deva. S'étant engagés dans le défilé d'un rocher escarpé sur le bord du fleuve, la terre s'écroula tout-à-coup, & les ensevelit dans ses eaux. Révolutions d'Espagne, &c. *Tom. I. pag. 46.*

* VOSSIUS *de Historicis Latinis, pag. 98.*

la raiſon, qu'il eſt inutile de vouloir en montrer la fauſſeté & le ridicule. Qui peut croire que des bataillons céleſtes, vêtus de blanc, ſoient deſcendus du Ciel pour aider des gens, dont la première intention étoit bonne; mais dont les actions pour y parvenir étoient ſi terribles, qu'ils ſe ſouilloient la plupart ſans crainte & ſans remords des plus grands crimes? Les peuples qui vivoient dans ces tems-là, avoient l'eſprit rempli d'enchantemens, de prodiges, de ſortilèges & de miracles; c'étoit le goût du ſiécle, & les Auteurs qui écrivirent les actions de quelques perſonnages illuſtres, les accommoderent au goût du Roman. Delà ſont venues les Hiſtoires incroyables de Renaud, d'Armide, &c. renouvellées de nos jours par les Poëtes Italiens.

VOICI comment parle un célebre Théologien ſur le goût qui regnoit dans ces ſiécles-là. *C'étoit le défaut, ou plutôt la ſimplicité groſſière, de pluſieurs de nos Anciens, de s'imaginer qu'en écrivant les actions des perſonnes illuſtres, ils ne ſeroient point éloquens, ſi pour l'ornement du diſcours, comme ils ſe le figuroient, ils ne mêloient dans leurs Ouvrages des fictions Poëtiques, ou quelque choſe de ſemblable,*

&

& par conſequent le menſonge avec la vérité *. La croiance des prodiges & des évenemens miraculeux avoit ſaiſi ſi fort l'imagination des peuples, & les portoit à de ſi grandes extravagances, que dans le neuviéme ſiécle ** Agobard, Evêque de Lion, compoſa un Traité pour combattre & détruire toutes ces ſuperſtitions ridicules. *Une ſi grande folie*, dit ce Prélat, *s'eſt emparée déja du pauvre monde, que les Chrétiens ſe perſuadent des abſurdités, que perſonne ne pouvoit perſuader auparavant aux Gentils* ***

§.

* *Hoc erat Antiquorum plurimorum vitium, vel potius quædam ſine judicio ſimplicitas, ut in clarorum virorum geſtis ſcribendis ſe minus exiſtimarent elegantes, niſi ad ornatum, ut putabant, ſermonis, poeticas fictiones, vel aliquid earum ſimile admiſcerent, & conſequenter vera falſis committerent.*

** L'an 833.

*** *Tanta jam ſtultitia oppreſſit miſerum mundum, ut nunc ſic abſurde res credantur à Chriſtianis, quales antea ad credendum non poterat quiſquam ſuadere Paganis.* AGOBARDUS.

§. VII.

Oppositions de sentimens des Historiens d'un parti opposé, & d'une différente Religion.

IL est vrai que depuis deux ou trois siécles, les Historiens sont beaucoup plus retenus dans le récit des miracles. Plusieurs ont même rejetté ceux qu'ont rapportés les Anciens : mais ils ont un autre défaut, aussi contraire à l'éclaircissement de la vérité ; ils semblent plutôt être les Avocats & les défenseurs de certains Partis, que les fidèles Ecrivains de ce qui s'est passé. La différence de Religion, & les divers sentimens, qui depuis quelques siécles ont divisé l'Europe, ont jetté autant de confusion dans l'Histoire moderne, que l'Antiquité en a apportée dans l'ancienne. Dès qu'un Auteur Catholique écrit quelques Histoires *, elles sont aussi-tôt démenties par des Protestans Luthériens, ** ou Réformés ***. Les mêmes faits, les mêmes évenemens

* *Histoires du Luthéranisme & du Calvinisme, par* MAIMBOURG.

** SECKENBORF.

*** BAYLE & JURIEU.

évenemens deviennent tout différens. Les caractères des personnes sont entiérement dissemblables ; chacun veut avoir le droit, la raison & la vérité, de son parti; chacun allegue un nombre d'Ecrivains qui autorisent son sentiment. Un Auteur qu'on contredit, en appelle à la prudence de son Lecteur, il se récrie contre la mauvaise foi de son Adversaire, il lui dit magistralement des injures, qui ne servent point à éclaircir la dispute, & l'on est aussi peu avancé lorsqu'on a lû tout l'Ouvrage, qu'avant que d'y avoir jetté les yeux *. Il y a quelques Auteurs qui paroissent exemts de toute partialité **; mais ce sont ceux-là que bien des Ecrivains,

*On a cette incommodité à essuyer dans la lecture des Livres faits par des gens de parti & de cabale, que l'on n'y voit pas la vérité. Les faits y sont déguisés, les raisons réciproques n'y sont point rapportées dans toute leur force, ni avec une entière exactitude ; & ce qui use la plus longue patience, il faut lire un grand nombre de termes durs & injurieux que se disent des hommes graves, qui d'un point de doctrine, ou d'un fait contesté, se font une querelle personnelle. LA BRUYERE, Caractères ou Mœurs de ce Siécle, *pag.* 171.

** *Mr.* DE THOU, RAPIN, THOIRAS &c.

vains, zélés pour leur parti *, prennent à tâche de décrier. Ils font si bien, que s'ils ne les convainquent pas d'erreur, ils embrouillent la vérité, & obscurcissent l'évidence de certains faits. Si nous nous en rapportons à Sleidan, Luther vécut & mourut comme un Prédestiné**. Plusieurs Auteurs Catholiques, & même presque tous, en font un débauché & un vrai malheureux. Il n'y a point de milieu entre deux extrémités aussi opposées; qui croire dans une aussi grande dissemblance de sentimens? Chacun suit les Ecrivains de sa Religion; mais cette conduite n'éclaircit point la vérité, elle ne fait qu'ouvrir la carrière aux doutes & à l'incertitude.

JE défie l'homme le plus judicieux, qui lira sans passion les différens Historiens de la Réformation en France, de pouvoir porter un jugement précis sur les faits principaux; la journée même de la S. Barthélemi perd quelque chose de son horreur & de son exécration dans certains Historiens Catholiques. Quant aux caractères des principaux chefs des différens

* *Tous les Ecrivains Jésuites.*

** SLEIDAN, Histoire de l'Etat de la Religion & République sous Charles-Quint, *Liv. IV.*

rens partis, tels que les Guises, les Montmorencis, les Condés, & les Chatillons, il est impossible de pouvoir en juger par les Auteurs qui ont écrit de leurs jours *. Ceux qui sont venus quelque tems

* *Il est si difficile de s'empêcher en écrivant l'Histoire, d'avoir la même aversion de nos ennemis, que nous leur avons témoignée en guerre ouverte, qu'il y a peu d'Historiens de l'Antiquité qu'on ne puisse blâmer d'avoir en cela trop donné à leurs passions. En effet, je pense que si nous avions les guerres Puniques, écrites de la main de quelque Auteur Africain, & telles qu'elles se pouvoient débiter dans Carthage avant sa destruction, nous y verrions des descriptions de combats bien différentes de celles que nous avons dans Tite Live, & dans les autres Historiens Romains. Ceux-ci mettent aussi toujours les victoires de leur côté avec le moindre nombre de soldats, par la seule vertu des Chefs, & la bonne discipline de leur milice. Qui doute qu'ils ne fussent controllés en cela par ceux du parti contraire ? La même diversité se remarqueroit vraisemblablement aux résolutions prises dans le Sénat de Carthage, qui seroient accompagnées d'autant de raison & d'équité, qu'on verroit d'injustice en celui de Rome. Et s'il nous restoit ce qui peut avoir été écrit pour l'un & pour l'autre de ces deux grands partis, il est à croire que la bonne cause ne se trouveroit pas toujours du côté de la bonne fortune, comme il est arrivé par le malheur des vaincus, dont on a supprimé les Ecrits avec la liberté & l'Empire. Car encore que les Historiens de l'une & de l'autre Républi-*

tems après, ont semblé s'approcher de la vérité, & vouloir prendre un juste milieu; mais ils se ressentent toujours du génie de leur parti, & malgré leur affectation pour l'amour de la vérité, on reconnoît l'esprit qui les anime. Il en est peu qui rendent hommage aux vertus de leurs adversaires, sans y apporter quelque correctif malin *; enforte que si pour constater

que convinssent par nécessité des principaux évenemens, comme du siége & de la prise des villes, des batailles données, & de choses semblables; c'est sans doute que la raison des conseils, les moiens tenus en l'exécution, & les circonstances de toutes les choses, seroient représentées bien différemment, selon le génie particulier de chaque Ecrivain, qui feroit son possible pour mettre le tort du coté de ses ennemis. LA MOTHE-LE-VAYER, Discours sur l'Histoire, &c. *Tome I. pag.* 341. *Edit.* in-folio.

* Voici le jugement qu'a fait un des plus illustres Savans des Historiens des différens partis, on verra de quelle précaution il usoit en lisant leurs Ouvrages, qu'il regardoit plutôt comme des Romans que comme des Histoires; il exceptoit cependant du nombre de ces Historiens M. de Thou & Mezeray. *Je vous avoue que je ne lis presque jamais les Historiens dans la vûë de m'instruire des choses qui se sont passées, mais seulement pour savoir ce que l'on dit dans chaque Nation & dans chaque parti, sur les choses qui se sont passées. Quand je lis les Histoires des guerres civiles du dernier*

conſtater la vérité d'un fait, ou la juſteſſe

ſiécle, compoſées par nos Auteurs, je trouve que les Proteſtans de France n'étoient jamais dans leur tort; mais quand je lis les mêmes guerres dans les Hiſtoriens du parti contraire, ſur-tout ſi ce ſont des Moines ou des Eccléſiaſtiques, je me trouve tranſporté dans un autre païs où je ne me reconnois plus. Les premiers prétendent que les Proteſtans n'ont jamais été les aggreſſeurs, qu'ils ont ſouffert mille inſultes & mille ſupplices avant que de repouſſer la force par la force; que jamais ils n'ont eu autre deſſein que d'obtenir la permiſſion de ſervir Dieu ſelon les lumières de leur conſcience; que l'obéiſſance à leur Prince légitime a toujours été une choſe ſacrée & inviolable parmi eux, & qu'ils ont ſeulement tâché de ſe dérober à la fureur de leurs ennemis qui obſédoient le Roi, ou d'empêcher que l'on ne renverſât les loix fondamentales du Royaume pour la ſucceſſion à la Couronne, leſquelles les Catholiques avoient réſolu de ruiner de fond en comble, par la plus infâme & la plus déteſtable Ligue dont on ait jamais oüi parler. Mais les Moines renverſent toute cette économie. Ce ſont les Huguenots, (diſent-ils) qui ont pris les armes les premiers; ils ont conſpiré contre la propre perſonne de nos Rois; ils ont brûlé & ſaccagé tout le Royaume avant qu'on leur eût fait la moindre choſe; ils ne faiſoient point de démarches qu'avec les vûes les plus horribles que l'on puiſſe concevoir: les Catholiques avoient toujours les meilleures intentions du monde; pour des violences ils en exerçoient fort peu dans les lieux où ils étoient les plus forts; quelquefois l'inſolence & l'impieté

ſteſſe & la préciſion d'un caractère, il falloit

des Héretiques les armoit d'une juſte indignation, mais l'Hiſtorien coule là-deſſus en deux ou trois mots. La Saint-Barthélemi fut un acte de prudence néceſſaire & légitime, pour prévenir l'Amiral de Châtillon, qui avoit réſolu de faire égorger tous les Catholiques.

Après cela, n'eſt-ce point peine perdue que de lire l'Hiſtoire? Car ſi d'un côté le bon ſens veut que je me défie d'un Hiſtorien Huguenot, & que je le ſoupçonne, ou de n'avoir pas pénétré les pernicieux deſſeins de ſon parti, faute de diſcernement, & à cauſe des préjugés qui l'aveuglent, ou de les avoir diſſimulés afin de ſauver l'honneur de ſa Religion; de l'autre côté le même bon ſens veut auſſi que je me défie d'un Hiſtorien de la Communion Romaine, & que je le ſoupçonne, ou d'avoir malicieuſement tû certaines circonſtances qui ſerviroient à la juſtification des Huguenots, ou de leur avoir imputé fauſſement des choſes qui les rendent haïſſables, ou d'avoir cru par des jugemens préoccupés, que tout ce qui ſe faiſoit dans ſon parti étoit légitime, & qu'au contraire ceux qu'il regardoit comme Héretiques, n'étoient animés que d'un eſprit de rage, de fureur, & d'impiété. S'il m'eſt permis à moi qui ſuis de la Religion, de douter de la bonne foi d'un Miniſtre qui écrit l'Hiſtoire, à plus forte raiſon me doit-il être permis de révoquer en doute la bonne foi d'un Eccléſiaſtique Séculier ou Régulier. Bien entendu qu'un Catholique ſe donne une ſemblable liberté de douter un peu moins de la bonne foi d'un Eccléſiaſtique, que de celle d'un Miniſtre. Vous voyez, Monſieur, que je ne ſuis pas trop

là

falloit user de la maxime de Josephe avec les Historiens de ces derniers tems, on ne pourroit fonder aucune certitude sur leurs Ecrits. Voici comment s'explique cet Auteur Juif. *Une preuve & une marque véritable de la certitude d'un fait, c'est le consentement uniforme de tous les Ecrivains* *. Tant qu'il y aura des Moines qui écriront l'Histoire, je doute qu'on puisse jamais esperer cette unanimité.

§. VIII.

Ridicule de l'Histoire, ou des Annales de tous les différens Ordres de Moines.

LEs ridicules Annales, & les Histoires fabuleuses qu'ont écrit beaucoup de

mal fondé de ne chercher dans l'Histoire que l'esprit, les préjugés, les intérêts, & le goût du parti dans lequel se rencontre l'Historien. Critique Générale de l'Histoire du Calvinisme, *pag.* 15.

* ... Ἔστι γὰρ ἀληθὲς ἐστι τεκμήριον ἱστορίας εἰ περὶ τῶν αὐτῶν ἅπαντες ταὐτὰ λέγοιεν καὶ γράφοιεν. *Veræ siquidem Historiæ indicium est, si de eisdem rebus omnes eadem dicant & scribant.* JOSEPH contra Appionem, *Libr. I. pag. m.* 1035. *f.*

de Religieux, ont achevé de gâter le goût & d'offusquer la vérité. Ils ont raconté tant de chimères, ils ont farci leurs Livres de tant de mensonges, que quiconque les lit malheureusement avec quelque croiance, est pour jamais égaré du chemin de la vérité. Ceux même qui ont écrit le plus purement & avec le plus de retenue *, ont été obligés de mentir dans bien des endroits; leur état, leur engagement, leur Religion, la gêne où les réduisoient leurs Supérieurs, les a forcés à déguiser, à changer, & à affoiblir bien des faits. Quelques-uns même ont poussé la partialité si loin, que la loüange & la tournure qu'ils ont voulu donner à quelques évenemens occasionnés par leurs Ordres, les a contraints de sortir du Roïaume pour éviter la juste indignation des Magistrats **. Ces Ecrivains cependant ont relevé par de grands talens leur peu d'exactitude sur bien des faits: dans tout ce qui ne regarde ni leur Ordre, ni leur parti, ils ont montré un grand discernement & beaucoup de génie; mais il est une

* Les Peres DANIEL, & D'ORLEANS.

** Le Pere JOUVENCI, obligé de se retirer à Rome, à cause de son *Histoire des Jésuites*, écrite en fort beau Latin.

une foule de mauvais Ecrivains que les Couvens & les Cloîtres ont produits, qui semblent avoir pris plaisir à s'aheurter contre le bons sens, ils ont deshonoré la Religion dans leurs Ecrits, en voulant l'illustrer. Les Histoires de certains Ordres, les Vies particulières de bien des Saints, sont écrites, au jugement d'un grand Evêque*, avec moins de gravité que celles des Philosophes Païens, composées par Diogene Laërce. Les Légendes de bien des Saints paroissent moins sensées, que les Contes des Fées les plus ridicules.

Je ne crois pas qu'on puisse transmettre à la Postérité des puérilités égales à celles qu'on lit dans les *Conformités de Saint François avec Jesus-Christ*. Ce Saint avoit des conversations fort particulières avec la plûpart des animaux; il entendoit leur langage, & ils comprenoient le sien. Un jour, voulant dire son Office, & en étant détourné par le chant des hirondelles, il leur fit un petit compliment fort bien tourné. *Mes sœurs les hirondelles*, leur dit-il, *il est tems que je parle, car vous avez assez dit. Taisez-vous, jusques*

* Melchior Cano, Evêque des Canaries.

jusques à ce que la Parole de Notre Seigneur soit accomplie, & elles se tûrent. Une autre fois, appercevant une cigale, il l'appella *sa sœur la Cigale*; & l'animal s'étant perché sur son doigt, il lui fit chanter les loüanges de Dieu. Peut-on écrire pareilles sottises & remplir l'esprit des peuples de pareilles visions! Cependant, quelque ridicules que soient ces mensonges, ils ont trouvé des approbateurs, même parmi des gens nourris & élevés dans les Sciences, & vivant au milieu d'habiles gens. Le Jésuite Gazée, après avoir certifié qu'un Enfant Jésus descendoit quelquefois d'un Autel pour venir badiner avec des jeunes enfans *, assûre & releve le Miracle d'une brebis de Saint François, qui alloit au chœur dès qu'elle entendoit chanter les Moines: elle y fléchissoit les genoux, & saluoit la Vierge, & lorsqu'on élevoit l'Hostie, elle baisoit la terre par honneur **. Je ne m'étonne

** Ce Jésuite a fait un Livre en deux Tomes, sous le titre de *Pia Hilaria*, où parmi bien d'autres absurdités, celle-là tient une place distinguée.

* *Ridebis, Huguenota, si fors hæc leges, nasumque ringens, inquies belli logi! Frundebis, Huguenota: si fors non voles, vivet, vigebit veritas, error cadet. Germana Francisci soror docilis bidenti frendente te, ringente te, laudabitur.* Ne voilà

tonne point qu'on donne à une bête une ame capable de raiſon, & qu'on lui faſſe connoître les Myſtères les plus cachés de la Religion. Dès qu'on veut me perſuader que l'Enfant Jéſus vient joüer à la Foſſette, à Colin-Maillard, à Pette-en-Gueule, je crois tout poſſible.

VOUS voiez aiſément, Madame, que de pareils miracles n'ont pas beſoin d'être réfutés pour paroître évidemment faux ; ils portent avec eux le caractère d'impoſture. Eſt-il rien de ſi abſurde, rien de ſi contraire à la Religion, à la ſpiritualité de notre ame, que d'accorder aux bêtes la raiſon & la connoiſſance de la Divinité, qui ſont les ſeules choſes qui nous diſtinguent d'elles ! Ces chimères ſont cependant moins étonnantes & moins ſcandaleuſes, que ne l'eſt le perſonnage qu'on fait joüer à quelques Saints. Je ne crois pas que la ſuperſtition idolatre, que l'impiété du Paganiſme ait jamais prété à Vénus l'emploi qu'un Moine Allemand * donne à la Sainte Vierge. Il raconte

voilà-t-il pas un beau ſujet pour prendre un air de ſupériorité ſur les Proteſtans ! En vérité cela eſt pitoyable. Bien des gens, en voulant défendre notre Religion, donnent des armes à nos adverſaires.

* CESARIUS.

raconte qu'un Prêtre aiant enlevé une certaine Béatrix, Portière d'un Couvent de Religieuſes, elle alla, avant de s'enfuir, au pied de l'Autel de la Vierge, lui fit une harangue aſſez courte, & lui laiſſa les clefs du Couvent. Cette Religieuſe reſta quinze ans abſente, & après s'être laſſée de débauche, il lui prit envie de retourner dans ſon Couvent. Le tems qu'elle avoit été abſente, lui faiſant eſperer qu'on ne la reconnoîtroit plus, elle y fut s'informer de ce qu'on diſoit de Béatrix. On lui répondit que c'étoit une très ſage Religieuſe, qui rempliſſoit à merveille ſon devoir: elle comprit alors à qui elle avoit l'obligation d'avoir ſauvé ſa réputation, & courut à l'Autel de la Vierge, qui lui dit ces paroles: *Pendant quinze ans j'ai rempli ta place & fait ton Office: retourne maintenant à ton poſte & fais pénitence; car qui que ce ſoit n'a connu ton crime* *. Qu'on ajoute à ces impiétés les Contes de Saint Maclou, qui diſoit la Meſſe ſur une baleine, de Saint Macaire, qui a fait une pénitence de

* *Ego per quindecim annos abſentiæ tuæ Officium tuum ſupplevi: revertere nunc in locum tuum, & pœnitentiam age, quia nullus hominum novit exceſſum tuum.*

de six mois pour avoir tué une puce, ou un moucheron qui l'avoit piqué, & on verra que c'est avec juste raison que le Cardinal Bessarion a dit que ce qu'on racontoit des nouveaux Saints lui faisoit révoquer en doute tout ce qu'on avoit écrit des anciens.

ON a depuis quelque tems purgé la plûpart des Livres nouveaux de ces horreurs & de ces puérilités, capables de scandaliser les hommes, plûtôt que de les attirer à la piété ; mais malgré les soins qu'on a pris, il reste encore un nombre d'Ecrits, dont on ne sauroit trop décrier la lecture. Vous avez lû, Madame, un Recueil des Miracles * du bienheureux Paris : actuellement la moitié de Paris est persuadée de leur réalité, & néanmoins rien n'est si évident que leur fausseté. Si par hazard la France devenoit Janséniste, tous les Historiens, ridicules Compilateurs des phrénesies des Convulsionnaires, passeroient pour des Auteurs d'une autorité inexpugnable ; & tel les mépriſe aujourd'hui, dont les fils, ou les petits-fils seroient prêts à se faire égorger pour leur défense. Je doute qu'on dépeigne mieux

* C'est le Livre qu'a fait Monsieur DE MONGERON.

mieux le ridicule des opérations miraculeuſes de Saint Paris, que le fait l'Auteur des *Lettres Juives* *, & réellement la plaiſanterie & le mépris ſont les ſeules armes qu'on doive emploier contre de pareilles viſions. Ce ſeroit faire tort à l'eſprit humain, que de le croire capable de donner dans de pareilles erreurs, s'il n'y étoit entraîné par une fureur phrénetique qui lui ravit l'uſage de la raiſon. Le bas peuple à Paris croit à Saint Paris; mais beaucoup de ceux qui lui inſpirent cette vénération pour le Diacre Janſéniſte, ne croient pas même en Dieu: ils haïſſent les Jéſuites, c'en eſt aſſez pour béatifier leur

* Ils réſolurent donc de donner au nouveau Saint le pouvoir de guérir ceux qui auroient recours à lui par des ballets & des chanſons. Un Abbé (*a*), après avoir étudié long-tems en particulier, ouvrit le premier cet exercice. Il danſa ſur le tombeau du Prêtre une danſe, dans laquelle il y avoit un pas, nommé le *Saut de Carpe*, que l'Abbé faiſoit dans la perfection. Il avoit une jambe plus courte que l'autre de quatorze pouces, & prétendoit que tous les trois mois elle allongeoit d'une ligne. Un Mathématicien, qui chifra le tems auquel ſa guériſon ſeroit complette, la régla à cinquante-cinq années de cabriolles. *Lettres Juives, Lettre VII.*

(*a*) L'*Abbé* BE'CHERAN.

leur ennemi. S'il prenoit fantaisie à ceux-ci de faire quelque Saint de leur façon, il passeroit aisément parmi les gens de leur parti ; mais il trouveroit chez les Jansénistes le revers de Saint Paris.

CROIEZ-vous, Madame, qu'un homme qui lira dans deux cens ans les Historiens des différens partis *, puisse aisément trouver la vérité, sur-tout si le Jansénisme avoit un jour le dessus ? Vous voiez dans la dispute d'aujourd'hui un échantillon de celle des Protestans. Nous sommes dans le cas où nos petits-fils seront un jour ; ils auront autant de peine à démêler la vérité de bien des faits, que nous en avons de connoître parfaitement les évenemens arrivés sous François I. & ses Successeurs.

* Avec quelle véhémence, pour ne pas dire avec quelle fureur, Messieurs de Sens & de Montpellier n'ont-ils pas écrit l'un contre l'autre ? Tous les deux rapportent des certificats & des témoignages respectables pour autoriser leurs opinions, tous les deux prennent le Ciel pour juge de la droiture de leurs sentimens, & tous les deux obtiennent chez leurs partisans une entière croiance.

§. IX.

Combien les véritables sujets d'une chose sont souvent ignorés des Historiens.

A TOUTES les difficultés qui s'offrent dans l'Histoire, joignez, Madame, le peu de connoissance que les Ecrivains ont de la principale cause qui a occasionné la guerre, la paix, le traité dont ils parlent. Les plus grandes entreprises n'ont eu quelquefois d'autres principes que la jalousie d'une Coquette, l'ambition d'une Favorite, la haine particulière d'un Ministre contre un Prince. Les Politiques se perdent en raisonnemens pour deviner une chose qu'ils ne sauroient connoître : ils font des discours, des Livres entiers, pour développer le sujet d'une guerre, qui n'a été entreprise & continuée que par les ressorts les plus communs. Si l'on venoit à découvrir que la jalousie ou la vengeance d'une femme, la fausse piété d'un Confesseur les ont fait agir, on se moqueroit également, & de ceux qui ont été assez sous pour entreprendre ces guerres, & de ceux qui ont fait tant de raisonnemens inutiles pour en expliquer les raisons.

L'EXPÉDITION de François I. dans le Milanez est une des plus grandes entreprises de la France, & qui lui a couté le plus cher. Si nous en croions Brantôme, elle n'a eu d'autre cause que l'intempérance de François I. & la débauche de l'Amiral de Bonnivet. Voici ce qu'en dit cet Auteur. *L'Amiral de Bonnivet conseilla lui seul à François I. de passer les Monts ... ; non tant pour le bien & service de son Maître, que pour aller revoir une grande Dame de Milan & des plus belles, qu'il avoit faite pour maitresse quelques années avant, & en avoit tiré plaisir, & en vouloit retaster. J'ai oüi dire*, poursuit-il, *ce Conte à une grande Dame de ce tems-là, & même qu'il avoit fait au Roi cas de cette Dame, qu'on dit qui s'appelloit la Signora Clarice, pour lors estimée des plus belles de l'Italie. Il lui en avoit fait venir l'envie de la voir & de coucher avec elle : & voilà la principale cause de ce passage du Roi, qui n'est à tous connue. Ainsi, la moitié du monde ne sait comment l'autre vit ; car nous cuidons la chose d'une façon, qui est de l'autre. Ainsi, Dieu, qui sait tout, se moque bien de nous**. NE

* BRANTOME, Mémoires des Capitaines François, *Tome I. pag.* 208. 209.

NE voilà-t-il pas, Madame, un beau motif pour faire périr tant de malheureux soldats, pour ruiner ses peuples par des impôts, & pour réduire un Roïaume à deux doigts de sa perte, que celui de vouloir coucher avec la Signora Clarice? Je conviens, Madame, qu'on doit faire beaucoup pour une belle personne; mais c'est pousser les choses un peu loin, que de mettre l'Europe en feu. C'est renouveller la guerre de Troie, & armer avec moins de sujet que Ménélas, puisqu'il redemandoit sa femme, & que François I. alloit chercher celle d'autrui. Et quel est le Politique du tems de ce Monarque François, qui se fût figuré que la fameuse Bataille de Pavie n'étoit qu'une suite d'une amourette imaginaire de ce Prince, occasionnée par la débauche de l'Amiral, son Confident & son Ministre?

SI nous pouvions démêler la moitié des véritables causes des évenemens arrivés dans les dernières guerres, que d'intrigues de femmes, de jalousies outrées, d'ambitions démesurées n'apperceverions-nous pas? Bien des gens assûrent que les femmes sont les seules causes du siége de Lille, de la levée de celui de Turin, & de la conservation de Toulon. Aucun Historien jusqu'ici n'a osé écrire

ce

ce qu'il en penſoit. Qui ſait ſi ceux qui viendront après nous, auront quelque idée de ces reſſorts cachés, ou s'ils s'en tiendront ſimplement à ce qu'ils trouveront déja écrit? Qui pourroit ſavoir au vrai ce qui s'eſt paſſé entre le Prince de Condé, Mr. de Turenne, & Louvois? Qui pourroit pénétrer tous les reſſorts que la jalouſie de ce Miniſtre a fait agir ſucceſſivement contre ces Généraux, découvriroit des particularités, qui ſerviroient peut-être plus à illuſtrer ces grands hommes, que tout ce qu'on a dit d'eux. Il ſeroit beau de ſavoir comment ils ont trouvé le ſecret de battre les ennemis du Roi, & de ſe défendre de ceux qu'ils avoient auprès de lui, & qui tâchoient de les faire échoüer. Combien d'autres Généraux perdroient leur gloire, ſi l'on ſavoit les motifs auxquels ils en ſont redevables! Que de batailles gagnées par les avis d'un Miniſtre ſuborné, & traître à ſon Maître! Que de places rendues, qu'on auroit pû aiſément ſecourir! Ces choſes ſont cachées d'un voile impénétrable; nous n'appercevons que ce qu'on veut bien nous laiſſer croire, & comme dit Brantôme, *Dieu ſait tout, & ſe mogue de nous.*

§. X.

Récapitulation des raisons de l'Incertitude de l'Histoire.

VOUS appercevez aisément, Madame, la nécessité de n'accorder votre croiance à l'Histoire, qu'autant que les faits qu'elle rapporte ne blessent point votre lumière naturelle. J'ai tâché de vous montrer l'incertitude que l'ancienneté des tems a répandue dans ses commencemens, & les causes des différentes opinions des Ecrivains de nos jours. Vous avez pû appercevoir combien les préjugés & la Religion influent sur leur esprit, & combien ils sont forcés de s'accommoder au goût du peuple *: ainsi, il vous est aisé de conclure qu'on ne peut appuier un sentiment de l'autorité de l'Histoire, qu'autant qu'elle s'accorde parfaitement avec la raison. Prodiges, miracles, choses surprenantes & contre la

* *Ut recte dicit Synosius in Calvitii Encomio,* Τὸ δ' ῥᾷστον καταγελάσεται δῆμος· δεῖσαι γὰρ περαίτερα. *Ridet ac despicit plebs quod facillimum intellectu: opus vero ei narratione fabulosa.* SCHOCKIUS, de Fabula Hamelensi, *Part. II. Cap. II. pag.* 3.

la Nature, ſont des ridiculités & des menſonges, que le nom d'un Auteur, quelque mérite qu'il ait, ne peut rendre vraiſemblables.

AVANT d'aller plus avant, & d'entrer dans la diſcuſſion du peu de choſes que nous pouvons nous démontrer par la lumière naturelle & par nos connoiſſances, nous examinerons la croiance que nous devons donner à la Tradition & à l'autorité des Savans, afin que dépouillés de tous les préjugés, nous ne ſoions point arrêtés par de vaines difficultés & par des argumens fondés ſur des principes, qui dès qu'ils ſont contraires à la raiſon, ſont encore moins reſpectables que l'incertitude de l'Hiſtoire.

§. XI.

De l'Incertitude de la Tradition, & combien l'autorité du Peuple eſt mépriſable.

LA plus grande partie des faits & des évenemens paſſés, qui ne ſont arrivés juſqu'à nous que par la Tradition, ſont ſi contraires à la raiſon, qu'ils ſemblent influer ſur les autres, & exiger qu'on ne leur accorde aucune croiance qu'après les avoir mûrement examinés. Ceux qui ſe fondent ſur les opinions générales, &

transmiſes juſqu'à nous par la ſuite des tems, reſſemblent aux Gladiateurs vaincus, qui pour conſerver leur vie, avoient recours à la miſéricorde du Peuple Romain, ne pouvant plus ſe défendre par leurs armes *. C'eſt le ſentiment de Sénéque : en effet, il n'eſt rien de ſi trompeur, rien de ſi faux, que l'idée que la plûpart des peuples ont de la fondation de leur Empire & des premiers évenemens de leur Nation. Les Egyptiens, les Grecs, les Romains, & après eux les François & tous les peuples d'aujourd'hui ſe ſont appliqués à l'envi l'un de l'autre à tranſmettre à leur Poſtérité mille chimères, qu'ils ont cru capables d'illuſtrer leur patrie, ou leur Religion. De-là ſont venus les Contes des fabuleuſes dynaſties des Egyptiens, les Hiſtoires des Dieux & demi-Dieux des Grecs, de la Louve qui nourrit Remus ** & Romulus,

* *Non faciam quod victi ſolent, ut provocent ad Populum : noſtris incipiemus armis confligere.* SENECA, Epiſt. CXVII. *pag.* 456.

* Les plus illuſtres Hiſtoriens qui ont parlé de la fondation de Rome, ont ſenti combien ce qu'ils en écrivoient étoit peu vraiſemblable ; mais ils ont été forcés de ſuivre le torrent, d'adopter des chimères qui flattoient le Peuple Romain, & de ſe conformer au genie des

lus, de la fondation du Royaume des Gaules,

des gens pour lesquels ils écrivoient en général, le nombre des Lecteurs sages & Philosophes aiant été très petit dans tous les tems. Tite-Live a bien connu le reproche que pouvoient lui faire ses Lecteurs sensés; aussi s'excuse-t-il le mieux qu'il lui est possible, & attribue au pouvoir des destins & à la fortune des Romains, ce qu'on croit pouvoir rejetter comme des fables. *Sed debebatur (ut opinor) fatis tantæ origo urbis, maximique secundum Deorum opes Imperii principium.* TIT. LIV. *Dec. I. Lib. I. pag.* 11. *Edit.* Francofurt. MDLXXXVIII. Plutarque se sert de la même excuse pour se disculper de rapporter tous les contes qu'on trouve à ce sujet dans les Historiens anciens. *Il y a des personnes*, dit-il, *qui traiteront ceci de fable & de conte inventé à plaisir; mais si l'on fait attention au pouvoir de la fortune, on ne refusera pas d'y ajouter foi, sur-tout si l'on fait réflexion que les Romains n'ont pû parvenir à ce haut dégré de gloire & de puissance, sans qu'il y ait eu quelque chose de divin & d'extraordinaire dans leur origine.* ὑποπτον μὲν ἐι τοις ἐσπι τὸ δραματικὸν καὶ πλασματῶδες, οὐ δεὶ δὲ ἀκριβεῖν, ἣν τύχην ὀρῶντας ἴδιον ποιημάτων δημιουργὸς ἐσπὶ καὶ τὰ Ρωμαίων πράγματα λογιζομένους, ὡς οὐκ ἄν ἐνταῦθα περιβῆναι δυναμέως, μὴ θείαν τινὰ ἀρχὴν λαβόντα καὶ μηδὲν μέγα μηδὲ παράδοξον ἔχουσαν. PLUTAR. in Vit. Romul. *pag.* 22. Ce raisonnement ressemble assez à celui que font les Turcs pour prouver que Dieu approuve par ses conquêtes qu'il leur fait faire, toutes les folies de

Gaules par le fils d'Hector, de la descente de

leur Religion. En vérité il falloit que Plutarque & Tite-Live comptassent bien sur la complaisance de leurs Lecteurs, pour les régaler sur un prétexte aussi frivole, de mille fables, plus incroiables les unes que les autres; aussi les personnes qui avoient quelque érudition, regardoient-elles toutes ces histoires comme des contes. Et comment eussent-elles pû y ajouter quelque foi, puisqu'il y avoit des Historiens fameux, au nombre desquels Salluste tient le premier rang, qui attribuoient la fondation de Rome aux Troyens, qui, sous la conduite d'Enée, se trouverent en Italie après la prise de Troye, & qui s'unirent pour cela avec les Aborigenes? *Urbem* (a) *Romanam, sicut ego accepi, condidere atque habuere initio Trojani, qui Æneа duce profugi, sedibus incertis vagabantur, cum his Aborigines, genus hominum agreste, sine legibus, sine imperio, liberum atque solutum. His postquam in una mœnia convenere, dispari genere, dissimili lingua, alii alio more viventes, incredibile memoratatu quam facile coaluerint. Sed postquam res eorum civibus, moribus, agris aucta, satis prospera satisque pollens videbatur, sicuti pleraque mortalium habentur, invidia ex opulentia orta est. Igitur Reges populique finitimi bello tentare, &c.* Voilà dans ce seul passage de Salluste la condamnation de tout ce qu'ont rapporté tant d'autres Historiens; & pourquoi leur donnera-t-on la préference sur celui qui passe

(a) CRISP. SALUST. Bell. Catil. Cap. VI.

de la Sainte Ampoule du Ciel, & cent autres abſurdités pieuſes & profanes, que nos peres ont fait paſſer avec beaucoup de ſoin dans leurs familles, & qui de génération en génération ſont parvenues juſqu'à nous. C'eſt ainſi que s'eſt formé vers l'année 476. le fameux Talmud de Babilone, ramas indigeſte de toutes les viſions Judaïques, compilées & rédigées

paſſe pour le plus exact des Romains ? Bien d'autres faits dans l'Hiſtoire Romaine ſont auſſi incertains que celui de la fondation de Rome. Preſque tous les Auteurs ſe contrarient ſur ce qui regarde *Romulus* : ils ne ſont pas plus d'acord pour ce qui concerne le regne de *Servius Tullus*. Sous les premiers Conſuls, la vérité hiſtorique n'eſt guères mieux débrouillée, & l'on peut aiſément connoître par la lecture de Tite-Live, de Plutarque & de Denis d'Halicarnaſſe, l'incertitude qui regne dans l'Hiſtoire des trois ou quatre premiers ſiécles de la République Romaine. Très ſouvent ces Auteurs ſe contrediſent les uns avec les autres ; quelquefois auſſi ils avoüent qu'ils choiſiſſent entre les opinions oppoſées des Auteurs qui les ont précédés, celles qui leur paroiſſent les plus vraiſemblables. Voilà, ſi je ne me trompe, bien des preuves nouvelles de l'incertitude de l'Hiſtoire, & bien des ſujets pour ne recevoir aucun fait hiſtorique qui paroît oppoſé aux notions évidentes, & qui ne peut ſouffrir l'examen de la raiſon.

digées par les Rabbins Asé & Hammai *. Ne doutez pas Madame, un seul moment, que si l'on compiloit les *Conformités de Saint François avec Jesus-Christ*, & les Oeuvres de ses Disciples, & qu'on leur joignît la *Vie de Marie Alacoque*, on n'en fît un Livre, qui, pour le ridicule & l'absurde, surpasseroit de beaucoup l'Alcoran, & égaleroit le Talmud.

Ce

* *La première Collection du* Talmud *se fit vers l'an* 188. *par Rabbi* Juda Hakkadosh. *Elle fut appellée* Misna, *qui veut dire* Repetition, *ou* Leçon réitérée. *Depuis, en* 469. *Rabbi* Jochanan, *assisté de quelques autres Hébreux, fit un nouveau Recueil de préceptes Judaïques, qu'on ajouta au premier, & c'est celui qu'on nomme le* Talmud de Jérusalem, *parce qu'il fut composé dans cette ville. En* 476. Asé & Hammai *grossirent ce nouveau Recueil de plusieurs autres chimères, & le mirent dans l'état où on le voit aujourd'hui. Ce dernier Ouvrage s'appelle le* Talmud de Babilone, *& c'est celui dont les Juifs se servent ordinairement : ils appellent* Jérusalemi *celui qui fut fait à Jérusalem. Le Talmud n'est qu'un Recueil des fables les plus grossières, & qu'un amas de visions de tous les Rabbins, qui n'ont d'autre fondement que l'autorité que la Tradition leur donnoit dans le tems que cet Ouvrage fut composé. Voiez pour en être plus instruit,* Buxtorfii Bibl. Rabbinica.

Ce n'eſt pas dans les ſeules choſes qui regardent les Religions, que les Traditions ſont menteuſes ; elles ont auſſi peu de certitude pour les faits hiſtoriques. Telle eſt la croyance où l'on étoit encore en France du tems de Ronſard, qu'Aſtianax, le fils d'Hector, étoit le fondateur de l'Empire François ; telle eſt encore l'erreur où l'on eſt dans bien des païs ſur la prétendue Papeſſe Jeanne ; telle eſt enfin l'idée où ſont les ſimples Vénitiens, qui croient fermement être les deſcendans des anciens Troïens. Chaque Nation, chaque Province, chaque ville a ſon hiſtoire fabuleuſe, fondée ſur l'autorité de la Tradition. On peut même étendre cela à toutes les familles un peu diſtinguées, elles tirent toutes leur origine d'un Héros imaginaire *, ou duquel elles ne ſont jamais deſcendues

* De tout tems la vanité des particuliers a rempli l'Hiſtoire de menſonge. Ce n'eſt pas ſeulement chez les François que les d'Oſiers, les Moreris, &c. & tous les fabricateurs de fauſſes Généalogies ont par un vil interêt confondu la véritable nobleſſe avec la fauſſe, & corrompu la vérité de l'Hiſtoire ; la même choſe étoit arrivée chez les Romains. *Ce qui a le plus contribué*, dit Tite-Live, *à obſcurcir l'Hiſtoire, ce ſont les oraiſons funebres, & les faux*

cendues. Si les Historiens étoient plus attentifs

faux titres qu'on a ajoutés aux images, chaque famille s'efforçant de s'attribuer toute la gloire des grandes actions, & d'avoir exercé les premières charges; c'est ce qui a le plus contribué à confondre & à embrouiller les actions des particuliers & les monumens publics. Ce qu'il y a de pis, c'est que nous n'avons aucun Ecrivain de ces tems-là, à qui on puisse s'en rapporter. Vitiatam memoriam funebribus laudibus reor, falsisque imaginum titulis, dum familia ad se quæque famam rerum gestarum honorumque fallente mendacio trahunt. Inde certe & singulorum gesta, & publica monimenta rerum confusa, nec quisquam æqualis temporibus illis Scriptor extat, quo saris certo auctore stetur. Tit. Liv. Hist. *Lib. VIII. Cap. XL.* Ciceron dit précisément la même chose que Tite-Live. *Ces oraisons funebres ont beaucoup contribué à falsifier notre Histoire; car combien de choses n'y a-t-on pas fourrées, qui ne sont jamais arrivées? Combien de triomphes supposés? Combien de fausses origines des familles, comme si elles étoient passées des Patriciens au peuple, parce que bien des gens de basse extraction s'entoient sur quelque famille illustre qui portoit le même nom. Comme si, par exemple, je me disois descendu de ce M. Tullius Patricien, qui a été Consul dix ans après l'expulsion des Rois.* Quamquam his laudationibus historia rerum nostrarum facta est mendosior. Multa enim scripta sunt in eis, quæ facta non sunt, falsi triumphi, plures consulatus, genera etiam falsa, & ad plebem transitiones, cum homi-

nes

attentifs qu'ils ne le sont à la défense de la vérité, ils s'opposeroient fortement à toutes ces fables ; mais pour un qui démasque l'erreur & le mensonge, il en est vingt qui suivent le torrent, & se conforment aux opinions populaires ; ce qui leur donne une nouvelle force, & les autorise dans la suite des tems. Mais, quelle que soit la foiblesse de certains Ecrivains, elle ne doit point déterminer notre conduite, ni nous rendre vénérables les sentimens du peuple, qui n'ont d'autre fondement qu'une longue suite d'erreurs ; on court risque de s'égarer, en suivant d'aussi mauvais guides. Pline le Jeune dit qu'il ne consultoit qu'un nombre de gens choisis, & qu'il ne se régloit point sur le goût du peuple *. Horace, & avec lui bien des grands hommes, ont affecté de mépriser le sentiment du Vulgaire.

nes humiliores in alienum ejusdem nominis insunderentur genus: ut si ego me à M. Tullio qui Patricius Consul anno 10. post Reges exactos fuit. CICER. in Brut. *Cap. XVI.*

* *Ego enim non populum advocare, sed certos electosque soleo, quos intuear, quibus credam, quos denique & tanquam singulos observem, & tanquam non singulos timeam.* PLIN. Epist. XVII. *Lib. VII. pag.* 428.

Vulgaire *. Il semble n'être fait que pour être nourri de chimères & de mensonges, dont la Tradition est une source féconde. Son aveuglement est d'autant plus fort, qu'il paroît haïr la raison, & craindre d'être éclairé ; aussi Cicéron dit-il, *que la Philosophie se contente de peu de juges, qu'elle hait le Vulgaire & qu'elle en est haïe & regardée comme suspecte & ennemie*, ajoutant *que ceux qui la condamnent & la mépriſent, s'attirent l'approbation de la multitude* **.

Si cet illustre Romain avoit été de notre tems, il eût aisément apperçu que le Vulgaire & le bas peuple n'étoit point le seul à mépriſer les Sciences : il eût trouvé des partisans de l'ignorance parmi les Pontifes, parmi les Sénateurs ; & beaucoup plus parmi les Courtisans. Il auroit été bien plus étonné, s'il eût vécu il y a trois ou quatre cens ans, & qu'il eût vû un Gentilhomme faire gloire de ne savoir signer que son nom, & croire

* *Non ego ventoſæ plebis ſuffragia venor.* HORAT. Epiſt. XIX. *Lib. I.*

** *Eſt enim Philoſophia paucis contenta judicibus, multitudinem conſulto ipſa fugiens, eique ipſi & ſuſpecta & inviſa, ut vel ſi quis univerſam velit vituperare, ſecundo id populo poſſit facere.* CICER. Tuſcul. II. *fol.* 254.

re que la Science dérogeoit à sa naissance. Il eût presque trouvé autant d'ignorance dans le Clergé que dans la Noblesse, & peut-être n'eût-il pas vû dix Curés en France, qui compriſſent le Latin de leur Missel. C'est dans ces tems d'aveuglement & d'imbécillité, que la plupart des Traditions qui révoltent aujourd'hui les gens de sens, ont pris leur naissance; & quoique nos peres aient voulu leur donner une antiquité plus illustre, c'est à leur ignorance & à leur crédulité que nous en sommes redevables. Ils ont été la dupe des impoſteurs qui vivoient de leur tems, & nous serions la leur, si nous ne secouyons le joug qu'ils ont voulu imposer à notre raison.

§. XII.

Les Traditions pour la plupart ne sont fondées que sur nos préjugés & notre paresse.

SI nous examinons comment la plus grande partie des choses qui sont parvenues jusqu'à nous par la Tradition, y sont arrivées, & comment celles qui sont actuellement en vogue prennent une tournure pour passer à la postérité, nous

découvrirons aisément que les préjugés de l'enfance, & la paresse naturelle à bien des hommes, sont les deux principales sources des sentimens populaires, des fables pieuses, & des histoires gigantesques qu'on nous débite, & dont on veut nous constater la vérité par la Tradition. Il n'est personne, qui, étant jeune, n'ait éprouvé par lui-même combien il a entendu faire de contes dans le sein de sa famille, dont il a reconnu la fausseté, ou le peu de solidité dans la suite.

TOUTES les meres, toutes les ayeules ont mille rapsodies pieuses, mille fausses anecdotes de leur famille qu'elles racontent à leurs enfans; elles leur certifient ces mensonges avec tant d'assurance de vérité, que bien des gens en conservent le souvenir & la croyance d'une partie. Lorsqu'ils sont venus à un certain âge, ils les transmettent à leurs fils, qui les font passer à leur postérité; ainsi d'âge en âge, chaque famille perpétue dans ses descendans un certain nombre de mensonges, qui passent pour la Chronologie historique de la maison. Chaque province, chaque ville a ses erreurs particulières, & les peuples qui les habitent, en sont généralement imbus. Ils se communiquent les impressions qu'ils prennent dès

dès leur jeuneſſe, & ſe fortifient mutuellement dans leur croyance, par le conſentement unanime de tous ceux avec qui ils ont le plus de liaiſon. Perſonne n'oſe chercher à vouloir démentir une opinion qui ſemble faire dans la patrie une regle de Foi; & il y auroit même du riſque à vouloir s'oppoſer trop fortement à certains préjugés. J'ai entendu dire à un de mes amis, très digne de foi, qu'il avoit penſé être mis en pieces par la populace de S. Maximin *, pour avoir dit que la Madelaine n'étoit jamais venue en Provence, & que ce n'étoit point ſon corps qu'on gardoit dans l'Egliſe de cette ville **. Qui croyez-vous, Madame, qui perſuade ſi fort aux habitans de S. Maximin qu'ils poſſedent les Reliques de la Madelaine? Ce ſont les Moines qui deſſervent ſon Egliſe, & qui ont amaſſé des richeſſes immenſes. Je n'entre point dans la diſcuſſion du fait, ſavoir ſi la Madelaine

* Petite ville de Provence.

** *Inde furor vulgi, quod Numina vicinorum*
Odit quiſque locus, eum ſolos credat habendos
Eſſe Deos quos ipſe colit.

JUVENAL. Sat. XV.

laine est morte * en Provence, ou dans la Judée; mais je soutiens que de quelque façon que la chose soit, les Moines ont grande raison de soutenir qu'ils en conservent les Reliques. Combien de pieuses traditions n'ont d'autre source & d'au-

* Le Pere Hardouin s'est moqué de cette fable, inventée par l'avarice des Dominicains, dans l'examen qu'il fait de la prétendue supposition de l'*Histoire de* JOINVILLE. Il seroit à souhaiter que ce Jésuite n'eût jamais employé ses connoissances qu'à décrier des fables aussi manifestes, & non point à détracter tout ce qu'il y a eu de plus respectable dans l'Antiquité. Voyez à ce sujet le troisiéme & le quatriéme Tome des *Lettres Cabalistiques* & la quatriéme partie des *Mémoires Secrets de la République des Lettres*, où j'ai parlé amplement du système de ce Jésuite. Voici ce qu'il dit sur la question dont il s'agit actuellement. *Le Roi . . . . . s'en vint en la Cité d'Aix en Provence, pour l'honneur de la benoiste Magdelaine . . . . Et fusmes au lieu de la Basme, en une roche moult haute, où l'on disoit que la sainte Magdelaine avoit vécu en hermitage, longue espace de tems.* Atqui constat Dominicanos ipsos non nisi anno 1279. die IV. Decembris inventum ibi dicere corpus S. Magdalenæ, novem annis ipsis post obitum S. Ludovici. Et ex illa haud dubie inventione cœpit credulitas, quæ postea paulatim crevit. HARDUINI *Opera varia antiq. numismat. Reg. Franc. in Historiam* JOINVILLÆI *observationes quædam, pag. 636. col. 2.*

d'autre soutien que l'intérêt de quelques Particuliers ! Que d'erreurs & de superstitions ne banniroit-on point de la terre, si l'on en exiloit l'intérêt & l'amour des richesses !

LA paresse & l'indolence, vices si ordinaires à la plus grande partie des hommes, sont encore les soutiens de la Tradition. On aime mieux croire une chose qu'on nous assure véritable, que d'aller se fatiguer par un long examen & une étude pénible : il est beaucoup plus aisé de suivre le cours des choses ; aussi la plupart des gens se laissent-ils entraîner au torrent, & se perdent-ils dans l'erreur par l'exemple des autres. Quiconque veut se guérir de son aveuglement, doit suivre le précepte de Séneque, & se séparer du Vulgaire *.

§. XIII.

* *Unusquisque mavult credere quam judicare : nunquam de vita judicatur, semper creditur, versatque nos & præcipitat traditus per manus error, alienisque perimus exemplis. Sanabimur, si modo separemur à cœtu.* SENECA de Vita beata, *Cap. I.*

§. XIII.

Bien des Traditions prennent leurs sources des Ouvrages des Poëtes, des Orateurs & des Peintres.

SI nous examinons la premiere origine de bien des Traditions, nous verrons qu'elles viennent souvent des idées avanturées de quelque Poëte, ou de quelque Orateur. Les Dieux d'Homere étoient cause de toutes les Histoires fabuleuses qu'on inventoit tous les jours à leur sujet dans le Paganisme. Dès que le peuple a reçu la première impression de la superstition, il ajoute perpetuellement de nouvelles chimères aux premières, & tous ces contes passent à la postérité, & acquiérent par la longueur des tems une grande autorité sur l'esprit des ignorans & des foibles. Il se trouve même dans la suite des Auteurs qui autorisent par leurs Ouvrages ces fausses Traditions, & les placent dans leurs Ecrits, comme des faits constatés & reconnus vrais par une longue suite de siécles. Malgré les plaintes que Didon fait dans Ausone sur la passion chimérique que les Poëtes lui attribuent

en

en faveur d'Enée *, il s'eſt trouvé de nos jours des Auteurs qui ont voulu démontrer clairement que l'opinion de Virgile étoit fondée ſur une vérité reconnue, & non pas ſur une fable inventée à plaiſir. Bien des Hiſtoriens autoriſent ainſi des faits, qui n'ont eu de réalité que dans le cerveau des Poëtes, à qui il eſt permis de feindre, d'inventer, & de déguiſer le vrai **.

Il eſt encore bien des croyances populaires, bien des traditions anciennes, qui n'ont d'autre fondement que l'imagination des Peintres. Dans les tems d'ignorance, & depuis le neuvieme ſiécle juſqu'au quinzieme, il étoit peu d'Egliſes de Moines qui n'euſſent quelques images, quelques effigies de Saint, qui opéroit des choſes miraculeuſes. Ces ſortes de tableaux étoient les revenus les plus certains & les plus liquides des Couvens & des

* *Vos magis Hiſtoricis Lectores, credite de me,*
Quam qui furta Deûm concubituſque canunt
Falſidici Vates, &c.
AUSONIUS de Didone.

** . . . . . *Pictoribus atque Poetis*
Quidlibet audendi ſemper fuit æqua poteſtas.
HORAT. de Arte Poet. Verſ. 9. 10.

des Monasteres. La raison & la science, qui reparurent après avoir été si longtems perdues, firent sur les prétendus miracles le même effet que la venue du Messie sur les Oracles : elles les détruisirent, & la plupart des gens, ouvrant les yeux & appercevant leur crédulité & celle de leurs peres, furent entiérement guéris de leur erreur. Il resta cependant encore bien des personnes dans leur ancienne opinion, soit qu'elles ne vouluſſent point appercevoir le vrai, ou que leurs préjugés les empêchassent de faire usage de leur raison; elles conserverent dans leur esprit toutes les chimères qu'elles y avoient placées dès leur enfance, & elles les transmirent à leur postérité, qui les a amenées jusqu'à nous. C'est de-là que viennent mille opinions, à qui l'on a si souvent donné la chasse dans ces derniers tems, sans pouvoir les détruire; c'est du même endroit que descendoient toutes ces pieuses superstitions, que la prudence & la sagesse des Evêques ont abolies.

Les Orateurs & les faiseurs de harangues & de panégyriques, ont presque autant répandu d'erreurs chez les hommes, que les Poëtes *. Comme on n'exige d'eux

* *Rhetori conceſſum eſt ſententiis uti falſis*,

d'eux que des idées vraisemblables, & qu'ils sont les maîtres de donner cours à leur imagination, pourvû qu'ils ne se jettent point dans le prodigieux & le gigantesque, les louanges outrées qu'ils ont données à bien des gens, ont occasionné dans la suite la plupart des contes qu'on a faits sur certains Héros. Chaque particulier a ajouté quelque chose à l'idée de l'Orateur, & ces louanges outrées dans le commencement, sont devenues ridicules dans la suite. La plupart des panégyriques des Saints sont plutôt des Poëmes en leur honneur, qu'une simple description de leurs vertus pour exciter les Fidéles à les imiter. Un Prédicateur se livre à son imagination, & il débite un discours rempli de fleurs & de pensées hardies & nouvelles; il plaît à ses Auditeurs, & a rempli son emploi. Quelques-uns des dévots qui l'ont entendu, amplifient le soir dans leur famille les idées du Panégyriste : leurs enfans dans la suite, en les racontant à d'autres, y mettent quelque chose du leur, & bientôt la vie de ce Saint devient par la tradition un

audacibus, subdolis, captiosis, simodo verisimiles sunt, & possunt ad movendos hominum animos qualicumque astu irrepere. AUL. GELLIUS, Noct. Atticar. *Lib. I. Cap. VI.*

un tissu des idées de trente imaginations échauffées.

§. XIV.

La Tradition est commune à tous les peuples pour autoriser leurs erreurs.

JE finirai, Madame, mes réflexions sur l'incertitude de la tradition, en vous faisant remarquer que son autorité est commune à tous les peuples & à toutes les Religions du monde. Les Mahometans, les Juifs, les Idolâtres ont des Traditions qu'ils croient constantes & conformes à la plus exacte vérité; elles sont appuiées, comme les nôtres, de l'ancienneté & de la superstition religieuse. Pourquoi voulons-nous que les nôtres soient plus autentiques que les leurs? Et quelles raisons avons-nous de prétendre qu'ils se départent de leurs opinions, & qu'ils examinent sérieusementsi elles sont contraires à la raison & au bon sens, lorsque nous ne voulons pas observer la même regle? Les Loix doivent être égales, on ne peut exiger des autres ce à quoi l'on ne veut point se soumettre. Si nous nous croyons exemts d'examiner nos sentimens & nos opinions, fondés sur la tradition ou sur

certains

certains principes de Religion, les Turcs & les Juifs doivent jouir du même privilège. On ne peut douter qu'il n'y ait dans toutes les Religions des gens de bonne foi, & qui croyent uniquement celle qu'ils professent, parce qu'ils sont persuadés que les autres ne valent rien. Or, si la voye de l'examen est défendue pour examiner certaines opinions, un Turc n'est pas plus obligé de s'éclaircir que nous, & la défense de l'examen des sentimens qu'on nous a inspirée dès l'enfance, plonge toutes les Nations, & nous-mêmes dans la croyance de tous les faux préjugés. On rend par ce moyen la Religion protectrice de tous les contes de nourrices, & de toutes les inventions monacales. La vérité ne doit point craindre le grand jour : si un sentiment, autorisé par la tradition, est véritable, il devient plus respectable lorsqu'il est reconnu & approuvé par des gens qui ne donnent point leur approbation au mensonge. Je ne saurois mieux finir ces réflexions que par un passage d'un des plus illustres Ecrivains, qui prouve évidemment combien la voye de la Tradition est foible, incertaine & douteuse pour éclaircir la vérité d'un fait contesté. *Le Paganisme*, dit cet habile Ecrivain, *insultoit*

sultoit les premiers Chrétiens sur leur petit nombre, & leur oppoſoit ſon antiquité; & le ſuffrage général d'une infinité de Nations. L'Egliſe Romaine ſe ſervit de la même batterie contre Luther & Calvin. Les Proteſtans s'en ſerviroient dès aujourd'hui contre une Secte naiſſante au milieu d'eux. C'eſt une méthode très aiſée de refuter les innovations, on évite le détail des Controverſes. La voye de preſcription épargne toutes les fatigues de l'examen; car on ſe diſpenſe des diſcuſſions, à l'égard même du point de fait, ſur l'antiquité & l'étendue préſuppoſée: on s'en rapporte pleinement à la voix publique. Tout cela flatte beaucoup la pareſſe humaine; c'eſt pourquoi l'on ſe munit de cet argument dans toutes les occaſions, & pour une fois qu'il peut être utile à la vérité, il eſt cent fois favorable à la fauſſeté *. On s'eſt plaint de tout tems des maux que cauſoit la croyance aveugle que l'on donnoit à mille fables, qui n'avoient d'autre fondement qu'une fabuleuſe Tradition. Lucrece a dit, il y a plus de dix-huit cens ans, que le genre humain étoit opprimé ſous le peſant fardeau

* BAYLE, Continuation des penſées ſur les Cométes, *Tome I. pag.* 144.

deau de la superstition *. Beaucoup l'ont dit après lui, & beaucoup s'en plaignent encore.

§. XV.

De l'incertitude de l'autorité des Savans par la contrariété de leurs sentimens.

L'AUTORITE' des Savans & le nom qu'ils se sont acquis, ne doivent point en imposer à notre raison. Les grands hommes ont été sujets à l'humanité, & se sont égarés plusieurs fois du bon chemin. Leurs passions, leurs préventions, leur vanité & leurs intérêts propres ont été la source de la plupart de leurs opinions. Ainsi, Madame, nous devons examiner avec soin leurs sentimens, les réduire aux règles de la lumière naturelle, & voir s'ils n'ont rien de contraire à la raison avant de les adopter & de les recevoir pour véritables. En suivant cette façon de lire les bons Livres, on profite véritablement; & s'ils ne nous démontrent que bien peu de choses

* *Humana ante oculòs fœdè cum vita jaceret*
In terris oppressa gravi sub Religione.
LUCRET. *Lib. I. Vers.* 63. 64.

choses évidemment, du moins ce peu vaut beaucoup mieux qu'un nombre de faits qui n'ont aucune preuve essentielle.

LA différence qui regne dans les sentimens des Savans, l'opposition qu'ils apportent mutuellement aux opinions les uns des autres, est la première preuve de leur peu d'évidence. A peine un Auteur a-t-il mis un Ouvrage au jour, qu'un Critique s'éleve contre lui & en attaque plusieurs endroits ; s'il ne les démontre pas évidemment faux, il met les Lecteurs par les doutes où il les jette, dans la situation de ne pouvoir prononcer en faveur d'aucun parti, ni décider de la question. Il arrive quelquefois qu'un troisième Savant vient à la traverse, & condamne les deux Auteurs qui disputent, leur reprochant de n'avoir point entendu la matière qu'ils traitoient. Nouveaux doutes pour les Lecteurs, nouvelle peine pour ceux qui cherchent à s'instruire, & surcroît d'embarras pour quiconque aime à discerner la vérité. On voit souvent le même Ecrivain, approuvé par de grands hommes, & blâmé par d'autres ; & ceux qui l'estiment, accusent leurs adversaires de n'avoir point assez de pénétration pour juger des beau-

tés

tés d'un Livre qui lui mérite l'approbation de tous les connoisseurs.

MONTAGNE, avoit été très goûté de son tems, & avoit joüi tranquillement de sa réputation pendant près d'un siécle. Deux Auteurs Jansénistes, doüés d'un grand génie, crurent entrevoir dans ses Ecrits des idées pernicieuses à leur Religion. Ils le condamnerent sans ménagement, & en firent une sanglante critique, qui pendant un tems sembla devoir préjudicier à l'estime qu'on avoit eue pour son Ouvrage. Plusieurs personnes se rangerent à l'opinion des Docteurs Jansénistes, tout Port-Royal en corps approuva leur décision, & bien des gens à Paris, & à la Cour même, adopterent leur sentiment. Un Auteur, connu par la justesse de son esprit, prit le parti de Montagne, qui ne pouvoit se défendre * Il blâma & critiqua les deux Jansénistes, & &

* Deux Ecrivains dans leurs Ouvrages ont blâmé Montagne, que je ne crois pas aussi bien qu'eux, exempt de toute sorte de blâme. Il paroit que tous deux ne l'ont estimé en nulle manière. L'un ne pensoit pas assez pour goûter un Auteur qui pense beaucoup; l'autre pensoit trop subtilement pour s'accommoder de pensées qui sont si délicates. LA BRUYERE, Caractères, ou Mœurs de ce Siécle, *p.* 186.

& la ville & la Cour revinrent à la prémière opinion : on retourna à Montagne, & on lui rendit l'approbation qu'on lui avoit ôtée.

BAYLE a été sans contredit un des plus grands, des plus beaux & des plus vastes génies. Il s'est trouvé des gens qui s'étoient acquis un grand nom dans la Littérature & dans les Sciences, qui ont voulu faire passer cet Auteur pour un homme qui ne savoit qu'un peu d'Histoire, & quelque peu de Cartésianisme *. Parlez à un Jésuite de Pascal, il vous dira que c'étoit un génie médiocre ; vantez Bourdaloüe, un Janséniste ne sera pas de votre avis. Je comprens que la haine des différens partis peut occasionner quelquefois cette diversité de sentimens ; mais elle arrive très souvent entre des Auteurs de la même Croiance, & dont les intérêts sont communs. Arnaud a écrit divers Ouvrages contre Mallebranche**, Scaliger &

* JURIEU & LE CLERC. Voyez *Courte Revue de Maximes, de Morale & de Principes de Religion, &c.*

** Entre autres Ouvrages, Monsieur Arnaud a écrit un Traité contre le Pere Mallebranche sur les idées par lesquelles nous voions toutes choses en Dieu, intitulé, *Des vraies & fausses idées*, imprimé *à Cologne, chez* Schouten, *en* 1683. *in* 12.

& Eraſme ont eu une diſpute très vive ſur un ſujet aſſez leger : après beaucoup d'écrits de part & d'autre, un troiſième Savant les a taxés d'avoir diſputé ſans cauſe, & de n'avoir pas vû qu'ils avoient tous les deux raiſon, aveuglés qu'ils étoient par leur prévention & leur animoſité *.

§. XVI.

Que les Savans ſont toujours prévenus en faveur de leur opinion.

LA vanité & l'orgueil, vices aſſez ordinaires aux Ecrivains, leur font ſouvent embraſſer & ſoutenir des opinions qu'ils connoiſſent erronées, & qu'ils ne défendent que parce qu'ils s'y ſont inſenſiblement engagés, & qu'ils ne veulent point avoir la honte de ſe dédire & de déſavoüer une propoſition qu'ils ont avancée dans la chaleur de la diſpute, ou qu'ils ont placée trop légérement dans leurs écrits. Ils ne comprennent pas qu'il

* La diſpute de Scaliger le pere avec Eraſme au ſujet du *Ciceronianus*, ne lui a point fait honneur. Il connut ſa faute ſur la fin de ſes jours. Voiez là-deſſus les *Scaligerana*, au mot ERASME.

qu'il leur seroit cent fois plus glorieux d'avoüer qu'ils se sont trompés, que de vouloir justifier une erreur par un grand nombre d'autres. Ils font plusieurs volumes, & à l'aide d'un nombre de sophismes, ils viennent à bout d'embrouiller la vérité. Combien de mauvais Livres n'aurions-nous jamais eus, si les Auteurs pouvoient être persuadés que le partage de la foiblesse humaine consiste à faire des fautes, & que celui des Philosophes est de les reconnoître? On devroit appliquer aux Ecrivains entêtés & prévenus, incapables de rétracter leurs erreurs, ce que Saint Augustin dit des Pécheurs : *Humanum est peccare, Diabolicum perseverare.* Je ne connois en effet rien de si pernicieux, rien de si diabolique pour les Belles-Lettres & pour les Sciences que l'entêtement & l'orgueil de certains Savans. Ces vices sont aussi contraires à leur avancement, que la fureur des Goths & des Vandales l'étoit à celui des Beaux-Arts.

L'ENTETEMENT des Savans pour le système qu'ils ont inventé, ou qu'ils ont étudié auprès des maîtres auxquels ils se sont attachés, diminue encore beaucoup l'autorité de leurs sentimens ; il semble qu'ils ont pour certaines opinions une espèce

espèce de soumission, qui tient du culte divin. Si l'on parle à un Cartésien d'une proposition qui ne s'accorde pas avec les principes dont il est préoccupé, il pense bien moins à examiner si ce qu'on lui dit est conforme à la raison, qu'à trouver des argumens pour le combattre. Si l'on veut convaincre un Péripatéticien de quelque erreur, il songe d'abord que sa gloire est attachée à celle d'Aristote : il défend ses intérêts en défendant ceux de son maître, & loin de songer à pénétrer ce qu'il pourroit y avoir de vrai dans les argumens de son adversaire, il n'est occupé qu'à chercher des réponses pour les éluder. Il croit qu'on ne peut errer dans la Philosophie Péripatéticienne, & ne met point en doute qu'il n'ait toujours raison. Il se dispense ainsi d'examiner le fond de la question, il est tout occupé de ses preuves, il ne donne aucune attention à celles qui lui sont contraires, & il se met dans l'impossibilité, par sa prévention, de pouvoir jamais s'assûrer de la verité.

Les Théologiens & les Philosophes sont très sujets à ces défauts ; l'entêtement semble être leur attribut, & une suite de leur profession. C'est cette bonne opinion qu'ils ont de leurs sentimens,

& cette certitude déplacée de leurs systêmes, qui avoit porté Bayle à démontrer l'incertitude de tant de principes qu'on regardoit comme certains. Il se faisoit un plaisir de faire connoître que bien des choses qu'on assûroit être évidentes, étoient environnées de difficultés qui les rendoient très douteuses, & quelquefois contraires à la raison & aux notions les plus simples *.

* BAYLE vouloit mortifier la raison humaine, du moins l'accoutumer à ne point précipiter ses jugemens, & à ne rien adopter sans examen & sans connoissance. Les Théologiens lui paroissoient trop décisifs, & il auroit souhaité qu'on ne parlât que douteusement des choses douteuses. Dans cet esprit, il se faisoit un plaisir malicieux d'ébranler leur assûrance, & de leur montrer que certaines vérités qu'ils regardent comme évidentes, sont environnées & obscurcies par tant de difficultés, qu'il seroit quelquefois plus prudent de suspendre son jugement. Il avoit aussi discuté tant de faits, qui ne sont point révoqués en doute, par le commun des Savans, & qu'il avoit reconnu évidemment faux, qu'il se défioit de tout, & n'ajoutoit foi aux Historiens que par provision, & en attendant une plus ample instruction. BEAUVAL, Histoire des Ouvrages des Savans, *Décembre* 1706. *pag.* 551. 552.

§. XVII.

Des ridicules opinions, soutenues par bien des Savans.

IL est étonnant dans quels travers donnent plusieurs Savans. Si l'on ne savoit pas qu'ils ont prétendu qu'on regardât leurs écrits comme contenant des vérités évidentes, on diroit que ce ne sont que des fictions, & des Romans faits à plaisir par des personnes qui vouloient donner un libre cours à leur imagination, & qui transmettoient au Public les chimères & les grotesques qui leur venoient dans l'esprit. Cependant, c'est avec une gravité magistrale que les Philosophes débitent leurs sentimens les plus extraordinaires. Entendez parler un Stoïcien de la sagesse & du souverain bien, vous diriez qu'il est convaincu que l'Univers entier doit adopter ses sentimens. Il n'est rien de si plaisant que de le voir s'efforcer de prouver que le seul Sage, c'est-à-dire selon lui, le seul Philosophe, est véritablemenr heureux, toujours libre, même dans l'esclavage, beau comme l'amour, fût-il laid comme Vulcain, riche dans l'indigence & d'une santé vigoureuse

goureuſe au milieu des maladies. Des idées auſſi fauſſes, & que la vanité ſeule peut occaſionner, ont été tournées en ridicules par pluſieurs perſonnes remplies de bon ſens, qui ne pouvoient goûter ces imaginations giganteſques, & croire qu'un homme, accablé de maux, de douleurs & d'infortunes, dût être regardé comme au faîte du bonheur. Horace, en ſe moquant de la vanité des Stoïciens, au Sage deſquels il accorde toutes les qualités & tous les avantages qu'ils lui attribuoient, ajoute enſuite, qu'il eſt toujours en bonne ſanté, ſi ce n'eſt lorſqu'il a la pituite qui détruit tout le bonheur de cette Divinité terreſtre *.

QUELQUE ridicules que ſoient certaines opinions des Stoïciens, elles n'approchent pas de l'abſurdité de celles des Pythagoriciens. Quelle impudence, ou quelle folie n'y a-t-il pas chez un homme, qui certifie avec une grande aſſurance qu'il ſe ſouvient d'avoir été dans deux ou trois corps différens, & qui aſſûre qu'il

* *Ad ſummum Sapiens uno minor eſt Jove, dives,*
Liber, honoratus, pulcher, Rex denique Regum,
Præcipue ſanus, niſi cum pituita moleſta eſt.
HORATIUS, Epiſt. I. Lib. I.

qu'il s'appelloit Euphorbe, lorsque son ame étoit dans celui d'un Grec qui se trouvoit au siége de Troïe *? Peut-on porter plus loin l'égarement de l'esprit humain ? Cependant l'Auteur de ces monstrueuses imaginations avoit acquis un si grand crédit sur ses disciples, que sans examiner la vérité & la possibilité de ses opinions, ils les recevoient avec une entière soumission ; & lorsqu'on vouloit leur en montrer le faux & l'absurde, ils répondoient simplement & ridiculement *Magister dixit. Le Maître l'a dit.* Voyez, Mde, si les disciples de ce Philosophe prenoient un bon chemin pour s'éclaircir de la vérité, & si l'aveugle confiance qu'ils avoient ne tenoit pas de l'enchantement. Il en étoit, & il en est encore de même de tous ceux qui s'attachoient & s'attachent avec trop de préoccupation à suivre aveuglément certains Savans. Ils deviennent esclaves des erreurs de leurs maîtres, & quelque grossières qu'elles soient, la prévention les empêche de les appercevoir ; car il n'est rien de si absurde, rien

* *Ipse ego, nam memini Trojani tempore Belli*
Phantonides Euphorbus eram.
OVIDUS, Metam. *Lib. XV.*

rien de si contraire au bon sens, qui n'ait été avancé par quelques Philosophes *. J'ai honte, s'écrioit Saint Augustin en écrivans contre certains systêmes, de rapporter des choses aussi honteuses, & je ne sais comment ceux qui les ont écrites, n'étoient pas couverts de confusion. Je plains, ajoute ce Pere de l'Eglise, ceux qui ont été obligés d'écouter de pareilles sottises **.

LES Philosophes donnent souvent dans des erreurs monstrueuses, pour vouloir trop subtiliser; à force de chercher à découvrir des secrets qui leur sont impénétrables, ils donnent dans des sentimens extravagans, & deviennent la dupe de leur imagination échauffée. Les Théologiens qui ne se nourrissent que de fumée, tombent très souvent dans ce cas : comme les matières qu'ils examinent, sont au-dessus de la portée de l'esprit humain, & que la seule Foi doit les faire recevoir

* *Nihil tam absurdum dici potest, quod non dicatur ab aliquo Philosophorum.*

** *Sed jam pudet me ista refellere; cum eos non puduerit ista sentire. Cum vero ausi sint etiam ea defendere, non jam eorum, sed ipsius Generis Humani me pudet, cujus aures hæc ferre potuerunt.* AUGUST. Epist. LVI.

voir & les autoriser, d'abord qu'ils veulent les réduire à un examen Philosophique, l'impossibibité qu'ils trouvent d'accorder certains principes de Religion avec la raison & la lumière naturelle, leur fait inventer mille systêmes ridicules, d'où naissent toutes les erreurs & les disputes qui depuis si long-tems divisent le Genre Humain.

QUAND on veut pénétrer des choses incompréhensibles, la Science ne sert qu'à égarer plûtôt; elle fournit des moïens pour se forger des sophismes à soi-même. *De quoi se fait*, dit Montagne, *la plus subtile folie, que de la plus subtile sagesse ? Il n'y a qu'un tour de cheville à passer de l'une à l'autre* *. Cet Auteur me paroît penser juste. Les plus grands hommes ont donné dans les plus grandes erreurs. Tertulien, Origene, & tant d'autes Lumières des premiers siécles du Christianisme ont été emportés par le torrent de leur imagination, & sont tombés dans des sentimens erronés. On accuse Saint Augustin d'avoir quelquefois poussé les choses trop loin, selon les différentes Sectes contre lesquelles il écrivoit; & les différens partis qui regnent au-

* MONTAGNE, Essais, *Liv. II. pag.* 189.

aujourd'hui prétendent tous s'autoriſer de ſes Ouvrages. Je penſe, & je crois fermement que la nature & le bon ſens ſont ſouvent plus que la Science. * *Hors la lumière naturelle & la raiſon, point de Salut.* J'en reviens toujours à ce principe, pour décider de l'évidence d'un fait; contre lui, que peut l'autorité de tous les Docteurs de l'Univers?

§. XVIII.

La moitié des opinions des Savans ne prend ſa ſource que dans leur haine & leur jalouſie.

LEs paſſions influent beaucoup ſur les différentes opinions des Savans. Ils trouvent certains Ouvrages bons ou mauvais, ſelon qu'ils aiment & qu'ils eſtiment l'Auteur. Quoiqu'un Savant ſoit perſuadé de la bonté d'un Livre, il arrive très ſouvent qu'il le critique; il cherche des défauts dans les endroits qui lui pa-

* *Et veniunt hæderæ ſponte ſua melius:*
Surgit & in ſolis formoſius arbutus antris....
Et volucres nulla dulcius arte canunt.
PROPER. Elegiar. *Lib. I.*

paroiſſent les moins beaux, & il tâche de diminuer la bonté de ceux qui ſont au-deſſus de la plus ſévère critique. Il n'aime pas celui qui les a écrits, c'en eſt aſſez pour les condamner.

CE ne ſont pas les ſeuls Auteurs médiocres, qui ſont ſujets à de pareilles foibleſſes, les plus grands hommes ont tombé dans ces égaremens. On ne peut diſputer à Mr. de Meaux * la qualité d'illuſtre Ecrivain, & perſonne n'a été plus ſujet que lui à l'envie, à la haine & à la jalouſie. Ces paſſions lui ont fait critiquer des Ouvrages qui méritoient l'eſtime de tous les connoiſſeurs, & dont il reconnoiſſoit lui-même la bonté. Les démêlés qu'il eut avec Mr. de Cambrai, lui firent écrire un Livre contre les *Avantures de Thélemaque* : il attaqua pluſieurs fois des Ouvrages, dont il eût été le premier à loüer la juſteſſe & la beauté, la préciſion & l'arrangement, s'il eût eu la charge que Mr. de Fénelon obtint à ſon préjudice. Le même Mr. de Meaux, que la Bruyere regarde comme un Pere de l'Egliſe **, dénonça à la Faculté de Théo-

* BOSSUET.

** *Parlons d'avance le langage de la Poſtérité : un Pere de l'Egliſe* .... LA BRUYERE,

Théologie de Paris la *Bibliotheque des Auteurs Eccléſiaſtiques de du Pin*, parce qu'il étoit fâché que le *Commentaire* de cet Auteur *ſur les Pſeaumes* eût été mieux reçu que le ſien *.

PASCAL, & tous les autres Janſéniſtes n'ont invectivé les Jéſuites & ceux-ci ne leur ont rendu le reciproque, que par la jalouſie qu'ils avoient les uns contre les autres. La gloire de Port-Royal bleſſoit les yeux de la Société, & le crédit des Jéſuites déplaiſoit aux Janſéniſtes. Le *Nouveau Teſtament* de Quenel, qui a fait ci-devant tant de bruit, & qu'on a défendu ſi rigoureuſement, a été approuvé, loüé & reçu avec de grands éloges, lorſqu'il parut, par beaucoup de ceux qui l'ont condamné dans la ſuite.

LA paſſion n'agit pas ſeulement ſur les opinions des particuliers, mais elle régit encore la déciſion des Univerſités & des Aſſemblées des plus célèbres Docteurs.

Diſcours pour ſa Réception à l'Académie.

* *Liber Pſalmorum in quo eorum ſenſus literalis exponitur à* LUD. DU PIN, *Pariſiis*, 1691. *in* 8.

Libri Pſalmorum Verſio duplex Latina, una S. Hieronymi, altera Vulgata, cum Notis JACBENIGNI BOSSUET, *Lugduni*, 1691, *in* 8.

teurs. Je vous prie, Madame, de vouloir faire attention aux paroles d'un Docteur de Sorbonne, qui parle lui-même de la conduite de ses Confreres. *La condamnation de Mr. Arnaud, faite contre toutes les formes, est la plus grande plaie qu'ait jamais reçue notre Faculté. C'est une furieuse éclipse, que ce bel Astre a soufferte : ça été un tel brigandage, que la plûpart de nos Docteurs, qui regardent maintenant les choses de sang froid, confessent franchement qu'on le peut nommer* horrendum Sacræ Facultatis Parisiensis Latrocinium *. Ce n'est pourtant pas-là, n'en déplaise à cet Ecrivain, la plus grande éclipse qu'ait soufferte la Sorbonne, & sa gloire a été cent fois plus ternie par le décret qu'elle eut l'insolence de donner contre Henri III. l'an 1589. Mais cet Astre brillant est sujet à s'éclipser souvent, & son illustre Corps se ressent beaucoup des passions qui animent les différentes parties dont il est composé. Aussi a-t-il le chagrin de voir quelquefois ses décisions désapprouvées.

* Rélation des Assemblées de Sorbonne sur les opinions des Jésuites touchant la Religion des Chinois, *Lettre V. pag.* 22. *Edit. de Cologne*, 1701.

vées chez plusieurs Nations, par un grand nombre de Docteurs. La condamnation que fit la Sorbonne au commencement de ce siécle, de quelques Propositions du Pere le Comte, Jésuite, qui se réduisoient toutes à ce seul point, que *les Chinois avoient conservé quelque tems la connoissance du vrai Dieu*, fut déclarée injuste & mal fondée, par près de cent Docteurs Espagnols, Séculiers & Réguliers de toutes sortes d'Ordres, presque tous Professeurs en Théologie, Qualificateurs du Saint Office, ou constitués en dignités *. Vous voyez, Madame, que ce qui est approuvé au-de-là des Pyrénées, est condamné en de-çà par des Docteurs qui sont de la même Religion, qui croient les mêmes Articles de Foi, & participent à la même Communion.

CETTE dissemblance de sentimens paroît extraordinaire à ceux qui ne savent pas le dessous des cartes : mais dès qu'on est instruit que la haine de la Sorbonne contre les Jésuites occasionna en partie sa décision

* Jugement d'un grand nombre de Docteurs des Universités de Castille & d'Arragon, sur les Propositions censurées en Sorbonne, *pag.* 20.

cision,& que celle des Théologiens Espagnols fut dictée par le crédit que la Société a en Espagne,on ne s'étonne plus de la différence de ces opinions. Voici comment s'explique un Docteur de Sorbonne, écrivant ce qui s'étoit passé dans l'Assemblée qui condamna les propositions du Pere le Comte. *On diroit qu'on ne s'assemble dans la Sale de Sorbonne, que pour crier & pour se dire des injures. Paroles, gestes, œillades, stile, manière d'opiner, tout y est indigne de la gravité de ceux à qui l'on donne dans nos Ecoles, comme par excellence, le titre de* Nos très sages Maîtres. *Que peuvent penser la Cour, le Parlement, les autres Magistrats, d'un jugement porté au milieu de tout ce tumulte*?* Si l'on en doit croire ce Docteur sur la manière dont ses Confreres délibérent, les décisions des premiers Théologiens du Royaume ressemblent assez aux élections des Echevins dans les villes où il regne deux partis différens. Je ne crois pas que parmi ces cabales les Docteurs cherchent plus la vérité que les Electeurs Consulaires le bien de leur patrie.

* Journal Historique des Assemblées tenues en Sorbonne pour condamner les *Mémoires de la Chine du Pere* LE COMTE.

§. XIX.

La différence de Religion porte les Savans à des extrémités vicieuses.

LA diversité des Religions est encore un des grands motifs de la différence des opinions des Savans * Les Contro-

* Je donnerai ici un exemple bien décisif de cette différence de sentimens, causée par la diversité des Religions. Je le prendrai dans l'opposition qui se trouve entre deux Historiens connus : le premier est le Pere d'Orléans, Auteur des *Révolutions d'Angleterre* ; le second, c'est l'illustre Mr. Rapin de Thoiras, Auteur de l'*Histoire* du méme Royaume. Si l'on en croit le Pere d'Orléans, Jaques II. étoit un Roi juste, équitable, doux, clément, qui n'approuva point quelques rigueurs un peu trop fortes qu'exercerent deux ou trois de ses partisans. Ecoutons parler ce Jésuite lui-même, & pesons bien toutes ses expressions. *Le malheureux Duc de Monthmouth fut mis entre les mains des Juges, qui le condamnerent à la mort, qu'il souffrit publiquement à Londres le vingt-cinquième de Juillet : esprit plus foible que méchant, mais par sa foiblesse capable des plus grandes méchancetés. Quelques jours avant qu'on le prît, on avoit aussi pris Grey déguisé : le Roi usa envers celui-ci d'une clémence qui a fait dire qu'il avoit trahi son parti. Beaucoup d'autres furent punis, & en plus grand nombre.*

Controverſiſtes prennent plaiſir à ſe contre-

nombre même que le Roi n'avoit prétendu. On en acuſe la ſévérité du Chevalier Jeffreys leur Juge, depuis Chancelier d'Angleterre, la cruauté du Colonel Kirke, & en général l'avarice des Commiſſaires, préposés pour exercer envers les rebelles, ou la ſévérité des loix, ou la miſéricorde du Prince; car on dit que le plus ou le moins de part dans le crime commis, ne fut pas en cette occaſion le motif de la peine ou de l'indulgence; que les moins en état de racheter leur révolte, furent ceux qui la payerent plus cher, & que ſi beaucoup de gens perdirent la vie, ce fut parce qu'il s'en trouva peu qui euſſent aſſez d'argent pour la conſerver. Le Roi fut trop tard averti de ce déſordre, mais on ne l'en eut pas plûtôt informé, qu'il en témoigna de l'indignation; & ſi des ſervices importans, qu'il avoit reçus de ceux qui en étoient accuſés, l'obligerent de les épargner, il répara autant qu'il put leur injuſtice, par le pardon général qu'il accorda à ceux des revoltés, qui étoient encore en état d'éprouver les effets de ſa clémence. Hiſtoire des Révolutions d'Angleterre. *Tom. III. pag.* 363. *Edit d'Amſterdam.* Voyons actuellement comment Mr. de Rapin convainc le Pere d'Orléans par des preuves évidentes, que les Nérons & les Caligula ne commirent point d'actions auſſi cruelles que celles que les Officiers de Jaques II. exécuterent par ſes ordres. Ce Prince ſi doux, ſi clément, étoit plus vindicatif que Tibere; ce qu'il y a de pis, c'eſt que Jaques II. récompenſa les cruautés les plus inouies par les premières charges du Roïaume.

trecarrer jusques dans les plus petites choses, même

me. Après cela, qu'on juge du fond qu'on doit faire sur tous les Historiens, chez qui le zèle de leur Religion est plus fort que l'amour de la vérité. Et combien se trouve-t-il d'Ecrivains, qui aient assez de grandeur d'ame pour être véridiques aux dépens du parti & de la croiance à laquelle ils sont attachés? Pour un de Thou, combien n'y a-t-il pas de Maimbourgs & de Peres d'Orléans? Venons au passage de Mr. de Rapin Thoiras, & pesons encore toutes ses expressions. *A Winchester, la veuve du Lord l'Isle, l'un des Juges de Charles I. fut menée devant la Cour pour y être jugée. Son crime étoit d'avoir donné retraite dans sa maison à un Ministre Présbytérien du parti du Duc de Monthmouth, & à un autre homme qui lui étoit inconnu, & dont le nom ne se trouvoit dans aucune Proclamation. Sur les preuves qu'elle allegua pour sa défense, les Jurés la déclarerent non coupable; mais Jeffreys les contraignit de retourner consulter ensemble sur la même affaire. La même chose arriva jusqu'à trois fois; mais Jeffreys les ayant menacés de les faire pendre sur le champ, enfin à la quatrième fois, ils la déclarererent coupable, & elle fut exécutée à l'âge de quatre-vingt-ans. A Dorchester, Jeffreys, pour s'épargner de la peine, dit à trente accusés qui devoient être jugés, que s'ils prétendoient à quelque grace, il falloit qu'ils se déclarassent coupables; mais comme ils ne voulurent point prendre ce parti, il en condamna vingt-neuf, qui furent exécutés sur le champ. Dans un autre endroit, deux cens personnes devant être*

même dans celles qui n'ont rien de commun

être jugées, Jeffreys promit positivement le pardon à ceux qui se déclareroient coupables, & de ces deux cens il en fit pendre quatre-vingt. Enfin, pour ne pas continuer un détail qui fait horreur, il suffit de dire en un mot que Jeffreys condamna cinq cens personnes à la mort, & qu'il y en eut deux cens-trente d'exécutées, selon ceux qui en comptent le moins, & leurs quartiers exposés sur les grands chemins. Jeffreys se félicitoit lui-même de cette barbarie, & se vantoit qu'il avoit fait pendre plus de gens lui seul, que tous les Juges d'Angleterre ensemble, depuis Guillaume le Conquerant. S'il ne poussa pas plus loin sa cruauté, ce fut parce que plusieurs trouverent grace auprès de lui, en lui sacrifiant leurs biens. Un seul Gentilhomme, nommé Pérideaux, lui donna quatorze mille livres sterling pour sauver sa vie. Quant à ceux qui n'avoient pas assez d'argent pour acheter leur pardon au prix que Jeffreys y mettoit, ils furent, ou pendus, ou déchirés à coups de foüet, ou vendus pour esclaves aux Colonies de l'Amérique. Kirke ne cédoit à Jeffreys ni en cruauté, ni en insolence. Immédiatement après la défaite du Duc de Monthmouth, ayant été envoyé à Taunton, il y fit pendre dix-neuf hommes de sa seule autorité, sans aucune forme de procès, & sans vouloir permettre qu'ils visſent aucun de leurs parens ou amis. Pendant l'exécution, les Tambours, lee Fiffres, les Hautbois solemnisoient cette grande action. Ce fut sans doute ce qui le rendit digne d'être fait Assistant de Jeffreys. Dans la même ville de Taunton Kirke ayant

invité

mun avec les matières conteſtées. C
h ette
aine,

invité à dîner pluſieurs Officiers, il fit pendre pendant le repas trente des condamnés devant les fenêtres de la chambre où il mangeoit; ſavoir, dix en bâvant à la ſanté du Roi, dix à la ſanté de la Reine, & dix à la ſanté du premier Juge. Mais une action qu'il fit dans une autre ville, paſſe toute imagination. Une jeune fille étant venue ſe jetter à ſes pieds pour lui demander la vie de ſon pere, il lui perſuada de ſe proſtituer à lui, en lui promettant de faire grace à ſon pere; mais après avoir aſſouvi ſa brutalité, il eut la cruauté de mener cette fille à la fenêtre, & de lui faire voir ſon pere, pendu aux poteaux où pendoit l'enſeigne du cabaret où il logeoit. Ce triſte ſpectacle fit un tel effet ſur cette pauvre fille, qu'elle en perdit l'eſprit. Le Pere d'Orléans, inſtruit par Jaques II. ne pouvant nier ces barbares exécutions, tâche de les excuſer en deux manières. Il dit premiérement que le Roi en fut averti trop tard pour pouvoir y remédier, & que les grands ſervices qu'il avoit reçus de Jeffreys & de Kirke, l'empêcherent de leur faire ſentir les effets de ſon mécontentement. Il dit en ſecond lieu que le Roi répara ces injuſtices, autant qu'il fut en ſon pouvoir, par le pardon général qu'il accorda dans la ſuite. Mais il eſt aiſé de voir combien ces excuſes ſont vaines, ſi l'on conſidere que quand on reprochoit à Kirke ſes inhumanités, il répondoit qu'il s'en falloit bien que Jeffreys & lui ne fuſſent allés auſſi loin que portoient les ordres du Roi. En ſecond lieu, le Roi étoit ſi peu mécontent de la conduite de Jeffreys, qu'à ſon retour il lui donna la charge de Grand-

Chan-

haine, que forme dans les cœurs des Théo-

Chancelier, qui étoit devenue vacante pendant qu'il étoit actuellement occupé à exercer ses inhumanités dans les provinces de l'Oüest. Pour ce qui regarde l'acte de pardon, il ne fut publié que plusieurs mois après que toutes les exécutions furent faites, & qu'on ne put plus trouver de coupables. Il falloit bien que la Cour fût persuadée qu'il n'y avoit que fort peu de gens qui pussent profiter de ce pardon, puisqu'on inséra nom par nom dans cet acte, une troupe de jeunes filles de dix ou douze ans, qui étoient allées, couronnées de fleurs, présenter une Bible au Duc Monthmouth à son entrée dans Taunton. Ce ne fut pas seulement dans les provinces de l'Oüest que le Roi donna des marques sensibles de son humeur vindicative, il fallut encore que la ville de Londres fût témoin de diverses exécutions qui s'y firent dans le mois d'Octobre, & entre autres d'une femme, nommée Elisabeth Gaunt, qui fut brulée publiquement, pour avoir procuré les moyens de se sauver à un partisan du Duc de Monthmouth. Six hommes furent exécutés comme traitres, à Tyburn, pour des crimes de la même nature, & ce qu'il y a de plus étrange, quelques-uns sans jugement préalable. Histoire d'Angleterre, &c. par Mr. RAPIN THOIRAS. *Tom. X. pag.* 30. *&* 31. Voilà dans ces deux passages un exemple bien évident de la dissimulation des Auteurs en faveur des fautes qui nuisent au parti qu'ils favorisent. On doit voir par-là quel fond on peut faire sur tous les Ecrivains Jésuites.

Théologiens la diverſité de la Croiance, du Culte divin, ou de quelque point de Religion, ſe gliſſe dans leurs Ouvrages. Pour être perſuadé de la vérité de ce fait, on n'a qu'à lire les Livres de Controverſe : il en eſt peu, & même point, où les Auteurs n'ouvrent la diſpute par quelque invective contre leurs adverſaires, ou ceux de leur parti. Les Théologiens qui ont diſputé le plus modeſtement, ſont Mr. Arnaud & Mr. Claude ; encore ôteroit-on bien des choſes de leurs Ouvrages, ſi l'on en ſupprimoit tout ce qui bleſſe les loix d'une diſpute polie. Quant à Mrs. du Perron, du Moulin, Nicole & Jurieu, les trois quarts de leurs Ouvrages de Controverſe ont moins été faits pour éclaircir la vérité, que pour bleſſer leurs adverſaires par des traits mordants, ou des plaiſanteries piquantes. Ce dernier a écrit quelquefois comme un porte-faix, quelquefois comme un Fanatique & un Trembleur. Les invectives groſſières dont ſes Livres ſont remplis, l'ont fait mépriſer des deux partis. Sur les matières de Controverſe, il ſemble qu'on ne puiſſe écrire poliment, & j'oſe dire, d'une manière convenable à un galant homme. Bien des Saints Peres, malgré les vertus dont on

les

les prétend doüés, ont tombé dans ce défaut ; ils ont laiſſé dans leurs Ouvrages des marques viſibles, que pour être pieux & dévots, ils n'en étoient pas moins hommes, ſujets aux paſſions * ,

&

* Parmi cent exemples que je pourrois citer des diſputes meſſéantes des Peres, je me contenterai de faire mention de celle que S. Auguſtin & Saint Jérôme eurent au ſujet du menſonge officieux. Ils écrivirent l'un contre l'autre des lettres pleines d'invectives : Saint Jérôme prétendoit qu'il y avoit quelquefois dans l'Ecriture des menſonges officieux, c'eſt-à-dire que le Saint Eſprit ment pour le bien de ceux auxquels il parle ; il ſoutenoit encore que Saint Paul, écrivant ſur la manière dont il avoit repris Saint Pierre, avoit uſé de menſonge & de diſſimulation. Si les injures avoient rendu un ſentiment probable, celui de Saint Jérome eût dû le paroître ; car jamais on n'en dit davantage. Rarement ce Pere écrivoit contre quelqu'un, qu'il ne le maltraitât : il eut un démêlé avec Vigilance, il l'appella poſſedé du diable. *Spiritus eſt immundus, qui hæc te cogit ſcribere* ; il le nomma chien, *Melior erit Vigilantius canis vivens, quam ille leo mortuus.* En vérité ces façons de parler ne ſont pas ſeulement indignes des Chrétiens, mais encore des Payens polis & raiſonnables. Les Lecteurs qui auront les *Mémoires ſecrets de la République des Lettres*, pourront voir ce que j'ai dit à ce ſujet dans la troiſième partie de cet Ouvrage, *pag.* 313.

& à se laisser emporter trop aisément au plaisir de mordre & de déchirer ceux contre qui ils écrivoient.

LA licence des Ecrits calomnieux, occasionnée par la différence de Religion, n'a pas respecté les Têtes les plus sacrées. Que de Libelles la Ligue n'a-t-elle point vomis contre Henri III. & Henri IV. Que de Volumes, remplis des plus noires infamies, n'ont pas composé contre Louis XIV. quelques Protestans réfugiés? Mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que des gens qui ont passé pour être d'une probité & d'une candeur digne des premiers siécles, soient tombés dans des excès si vicieux. On attribue à Mr. Arnaud un Livre intitulé, *Le veritable Portrait de Guillaume-Henri de Nassau, Prince d'Orange, &c.* dans lequel ce Héros est traité d'Absalon, d'Hérode & de Néron. Je ne puis croire qu'un aussi grand Auteur ait voulu prostituer sa plume à composer un pareil Ouvrage. Quoi qu'il en soit, la différence de Foi ne peut autoriser à manquer au respect qu'on doit aux Têtes couronnées; & c'est rendre une Religion mépriſable, que de couvrir de son voile des forfaits aussi noirs.

LA Religion Romaine n'est pas la seule

seule où le zèle outré fasse faire bien des actions contraires à la piété & aux bonnes mœurs, les Protestans ne sont point exempts de cette passion, si contraire au bien de la Société civile. Ils tombent quelquefois dans les mêmes défauts qu'ils nous reprochent, & se font entre eux une guerre aussi sanglante que celle qu'ils ont à soutenir contre nous *. L'esprit de controverse est donc une espèce de vertige, qui suspend l'usage des notions les plus claires, & nous prive de notre raison.

* *Nous avons été extrêmement mortifiés de ce que la cabale puissante qu'a eue Mr. Jurieu dans le dernier Synode, lui ait fait avoir le plaisir de voir suspendre Mr. Huet. . . . . Si ceci dure, il n'y eut jamais d'Inquisition plus incommode, & les François vont devenir le scandale & le joüet de la Hollande; & celà,* unius ob noxam & furias, *par l'humeur chagrine & fanatique de Mr. Jurieu*, BAYLE, Lettres, *Tom. I. pag.* 324.

§. XX.

Que la plus grande partie des grands hommes ont avoué qu'ils ne savoient que peu de choses.

JE crois, Madame, vous avoir démontré suffisamment la nécessité de vous servir de votre seule raison dans les faits que vous trouvez lui être contraires, soit dans l'Histoire, soit dans la Tradition, soit dans les Ouvrages des Savans. Vous serez encore plus convaincue de la vérité de mon opinion, lorsque je vous aurai montré que la plus grande partie des grands hommes ont avoüé qu'ils ne connoissoient évidemment que très peu de choses, & que leurs Ecrits contenoient plutôt des conjectures, que des réalités. Vous verrez que mon sentiment est celui des plus illustres Ecrivains. Je pourrois d'abord vous citer parmi les modernes Michel de Montagne, la Mothe-le-Vayer, Gassendi & Bayle, qui ont presque ouvertement soutenu le Pyrrhonisme; mais en prenant les choses à leurs sources, & en remontant jusqu'à Phérécide, le pere de tous les Philosophes, je trouve que les Anciens ont été

dans

dans le doute autant que les modernes. Voici ce que ce Philosophe Grec écrivoit à Thalès son disciple, peu de tems avant que de mourir *: *J'ai ordonné à*

* Voici la Lettre de Phérécide. Ceux qui entendent le Grec & le Latin, ne seront pas fâchés de la lire dans l'original.

Φερεκύδης Θαλῆ.

Εἴ γε θνήσκοις, ὅταν τοι τὸ χρεὼν ἥκοι. νοῦσός μέ κατελελάβηκε, δεδεγμένον τὰ παρὰ σέο γεγράμματα. Φθειρῶν ἔβρυον τὰς, καὶ μὲ εἶχε πηδάλιον. ἐπεσκεψάμην δ' ὧν τοισι οἰκιήτησι, ἐπήν με κατθάψωσι, ἐς σὲ τήνγε ἀνενέγκαι. σὺ δὲ ἢν δοκιμάσῃς σὺν τοῖς ἄλλοις σοφοῖς, οὕτω μοι φῆσον. ἢν δὲ οὐ δοκιμώσῃτε, μὴ φήσῃς. ἐμοὶ μὲν γὰρ οὕκω ἤνδανεν. εἰ δὲ σὺ κατέχεις πρήγματων, οὐδ' ὑποχωρέομαι οὔτ' ἀληθείης εἰδέναι, ἀλλὰ δ' ἂν ἐπιλέγῃ θεολογέων, τὰ ἄλλα ῥηοίην, ἅπαντα γεραίνιτορμαι. τῇ δὲ νούσῳ πεζόμορφος ἐπίμαλλον, οὔτε τῶν τινα ἱητρῶν, οὔτε τοὺς ἑταίρους ἐσιέμην. προσεσεῶσι δὲ τῇ θύρῃ, καὶ εἰρωμένοις ὁκοῖόν τι εἴη, δεὶς δάκτυλον ἐκ τῆς κληθέρης, ἐδείκνυ' ἂν ὡς ἔθυον τοῦ κακοῦ καὶ περιπ αὐτοῖσιν ἔκειν εἰς τὴν ὑστεραίην ἐπὶ τὰς Φερεκύδεω ταφάς.

Pherecydes Thaleti.

Bene moriaris, cum tibi fatalis dies supervenerit. Morbus me invaserat cum tuas accepi literas, pediculis operiebar, & febri quatiebar totus. Mandavi itaque quibusdam ex familiaribus, ut cum me sepelierint, ad te perferant quæ scripsi. Tu autem si quidem ea probaveris

à mes Héritiers, après qu'ils m'auront enterré, de vous porter mes Ecrits. Si vous, & les autres Sages, vous vous en contentez, vous les pouvez publier, sinon supprimez-les. Ils ne contiennent aucune certitude qui me satisfasse moi-même; aussi ne fais-je pas profession de savoir la vérité, ni d'y atteindre: j'ouvre les choses, plus que je ne les découvre. Empedocle & Pythagore son maître ne furent guères plus assurés de leurs opinions, que Phérécide. Ils se plaignirent* souvent

cum Sapientibus reliquis, ita legenda demum trades: sin autem improbaveritis, nolito edere. Mihi certe necdum satis placebant. Est ibi quidem non certa rerum fides. Neque enim id recepi, neque quid sit verum me scire professus sum: forte quædam de Theologia reseravi; cætera intelligere oportet. Omnia quippe indico potius, quam aperio. Morbo autem diebus singulis invalescente, neque Medicorum quempiam, neque amicorum penitus admitto. Cæterum assistentibus præ foribus, & interrogantibus quo in statu sim, digito per ostii claustra dimisso, quàm pestilenti malo tenear, ostendi: admonuique ut postridie conveniant ad solennes Pherecydis inferias. DIOGENIS LAERTII, de Vitis, Dogmatibus, &c. clarorum Philosophorum *Libri X. Lib. I. Segm.* 122.

* *Accepit id Empedocles à Doctore Pythagora & tenuis, & angustas esse ad veritatem perveniendam sensuum semitas conquestus est.* PET-

souvent que la voye des sens étoit trop étroite pour nous conduire à la vérité. Xénophanès *, qu'on place au nombre des Pythagoriciens, reconnut aussi qu'on ne peut rien comprendre avec certitude. Parménide **, que Platon a honoré du surnom de *Grand*, regardoit comme des orgueilleux & des insensés ceux qui se figuroient être véritablement savans, la science étant au-dessus de la portée de l'homme. Zénon d'Elée, disciple de Parménide ***, disoit qu'il falloit suspendre sa créance. Démocrite ****enseignoit que

DAN. HUET. Episcopi Abricensis, de Imbecillitate mentis humanæ, *Lib. tres. Lib. I. Cap. XIV. pag.* 72.

* *Acute quoque vidit eadem Xenophanes, qui inter Pythagoricos ponitur, firme comprehendi animo nihil posse, veritatis regulam esse nullam, non rationem, non sensus; ex opinione omnia pendere. Atque hæc tam aperte prædicavit, ut primus doctrinæ hujus, falso licet, auctor creditus sit.* Id. *pag.* 74.

** *Parmenides ille, qui* Magnus *cognomento perhibetur à Platone, temerarios appellabat & arrogantes qui tribuerent sibi scientiam, quam homo consequi non posset.* Id. *ibid.*

*** *Celebratur & inter eos qui continendam esse rati sunt assensionem, Zeno Eleates, Eleaticæ sectæ parens,* Id. *pag.* 75.

**** *Democriti auditor Protagoras, cognomine* Sapientia *dictus, nullam esse dixit veritatis*

que les causes des choses étoient inconnues, qu'il nous étoit impossible de savoir ce qui étoit vrai, ou ce qui étoit faux. Socrate, le sage Socrate *, disoit hautement qu'il ne savoit rien, & ce fut par l'aveu de son ignorance qu'il mérita d'être appellé le plus sage des hommes par l'Oracle d'Apollon. Platon * ne décidoit

tis regulam, nihil verum aut falsum: hominem homini plurimum intereſſe; neque quod huic videatur, idem alteri videri; neque rem ullam eſſe magis talem quam talemcumque de rebus ſingulis contraria & pugnantia diſſeri poſſe deprehendiſſet: ac de ipſa quoque re, an utrimque eſſet diſputabilis, illum in utramque partem diſputandi modum primus invexit. Id. *pag.* 76.

* *Modum eumdem tenuit deinde Socrates, nobiliſſimus dubitandi auctor, & late propagavit: nam cum nihil ſcirent homines, neque tamen agnoſcerent ſe nihil ſcire, id vero agnovit ille, nec quicquam ſcire profeſſus eſt: ac propterea mortalium omnium ſapientiſſimum Apollinis oraculo dictum ſe putabat; quod id ſupremum ſapientiæ culmen videatur eſſe ignorantiam ſuam agnoſcere.* Id. *ibid.*

** *Nam primum Academiæ parens Plato, ex hac Socratis affectatione ad dubitandum inſtructus & Socraticum ſe profeſſus, ſecutus eſt eamdem diſſerendi rationem, & ſuperiores omnes Philoſophos oppugnare inſtituit. Nec in iis ſolum libris, quos Gymnaſticos appellant, ſed tum etiam cum affirmanti proprior eſt, ſive*

décidoit jamais sur quelque matière qu'on lui proposât, il n'assuroit jamais rien, il refutoit au contraire ceux qui décidoient hardiment & d'un ton de maître. Sa modestie fut cause que ses adversaires le traitoient d'ignorant & d'imbécile.

Les grands Philosophes Romains ne furent pas moins vacillans que les Grecs. *Je parlerai*, disoit Cicéron, *de manière que je n'assûrerai rien positivement ; mais me défiant de moi-même, je douterai de tout, & chercherai d'appercevoir la vérité.* Dans un autre endroit il prévient qu'il expliquera les choses d'une maniere probable, & non point certaine, comme pourroit faire un Oracle; il ajoute que n'étant qu'un homme, on ne peut justement exiger rien de plus. Selon lui, les Anciens ont tous avoüé n'avoir rien pû connoître, ni comprendre : ils ont, dit-il, rejetté leur ignorance sur le peu d'étendue de nos lumieres, & la brieveté de notre vie *.

Les

Socrati sermonem tribuat, sive alteri, res non uti veras, sed uti verisimiles videtur proferre; ac decreti hujus sui meminisse, Diis Deorumque filiis relinquendam esse cognitionem, ea persequenda quæ probabilia sunt. Id. *pag.* 78.

* *Dicendum est ita ut nihil affirmem, quæ-*

Les Philosophes n'ont point été les seuls persuadés de leur peu de science ; les grands Saints & les Courtisans aimables, quelque différence qu'il y ait dans leurs sentimens & dans leurs opinions, se sont pourtant réünis en ce point. Saint Augustin & Saint Thomas ont cru qu'il étoit un grand nombre de choses douteuses, & dont nous n'avions aucune connoissance certaine. Horace, nourri dans les plaisirs de la Cour d'Auguste, avoue naturellement qu'il est toujours flottant & vacillant, sans pouvoir s'arrêter à aucune opinion fixe, & que dans ce doute éternel, il songe à se mettre au-dessus de toutes les questions, au lieu de s'y soumettre *. Vous

rem omnia dubitans, plerumque & mihi dissidente.

Ut potero explicabo, nec tamen, ut Pythius Apollo, certa ut sint & fixa quæ dixero, sed ut homunculus probabilia conjectura sequens... Æquum est meminisse, & me qui disseram hominem esse, & qui judicetis, ut si probabilia dicuntur nihil ultra requiratis. CICERO, Tusculanum. Quæst. *Lib. I.*

Omnes pene Veteres nihil cognosci, nihil percipi, nihil sciri posse dixerunt; angustos sensus, imbecilles animos, brevia curricula vitæ, &c. CICERO, Quæst. Academ, *Lib. I.*

* *Ac ne forte roges, quo me duce, quo lare, tuter?*

Vous pourriez peut-être, Madame, avoir quelques scrupules sur tant d'exemples, que je vous cite, pour vous engager à vous défier des Savans trop décisifs: je ne voudrois point passer chez vous pour un Héretique ; je vous avertis donc que c'est un des plus grands Evêques que la France ait eus dans ces derniers tems, qui m'a fourni presque tous ces exemples. Je n'ai presque fait que les traduire de l'Ouvrage Latin que le savant M. Huet, Evêque d'Avranche, nous a donné sur la foiblesse de l'esprit humain. Ce Prélat, le plus savant homme sans contredit de son siécle, après avoir étudié toute sa vie, fit un Livre pour prouver la nécessité de douter. Les demi-Savans ont fort crié contre cet Ouvrage ; mais ils l'ont réfuté pitoiablement.

Vous voyez, Madame, que j'ai raison de vous assurer que les plus grands hommes

Nullius addictus jurare in verba Magistri ;
Quo me cumque rapit tempestas, deferor hospes.
Nunc agilis fio, & mersor civilibus undis :
Virtutis veræ custos, rigidusque satelles.
Nunc in Aristipi furtim præcepta relabor :
Et mihi res, non me rebus, subjungere conor.

HORAT. Epist. I. *Lib. I.*

hommes ont avoué de bonne foi qu'ils ſavoient peu de choſes, & vous ne trouverez plus mon opinion auſſi extraordinaire. Cependant, dans la carrière où je vais vous faire entrer, je ne veux point que vous y portiez un eſprit de Pyrrhoniſme outré; défaut encore plus vicieux que celui de trop de crédulité. Je veux ſeulement que, pénétrée de la vérité, (que nous ſavons fort peu de choſes, & que les guides que nous croyons les plus certains, tels que l'Hiſtoire, la Tradition, & les Savans, ſont ſouvent en défaut) vous faſſiez toujours uſage de votre raiſon, & ne receviez aucune vérité pour évidente, qu'autant que vous verrez qu'elle n'a rien de contraire à votre lumière naturelle, qui ne peut vous tromper en ce que vous connoiſſez clairement & diſtinctement.

Fin de la premiere Réflexion.

REFLEXIONS

RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES

Sur l'Incertitude des Connoissances Humaines.

RÉFLEXION SECONDE,

Concernant la Logique.

§. I.

Introduction.

LA première partie de la Philosophie, ou du moins celle qui dans les Ecoles publiques, sert d'introduction aux autres, est nommée la Logique, comme qui diroit l'Art de penser *. En étendant un peu plus cette première

* La pensée n'est autre chose qu'un discours,

première définition, on peut dire que la Logique est *l'Art de bien conduire sa raison dans la connoissance des choses, tant pour s'instruire soi-même, que pour en instruire les autres* *. La beauté de cette définition, & ce premier début qui promet infiniment, vous préviendra d'abord pour la Logique; vous penserez, Madame, que je vais vous découvrir les choses les plus grandes & les plus intéressantes. Rien n'est si flatteur en effet, *que d'acquerir l'Art de s'instruire soi-même, & de communiquer ses connoissances aux autres.* Avant d'aller plus loin, & pour vous montrer le véritable prix de la Logique, il sera donc à propos que je vous dise

par lequel l'entendement parle ou discourt intérieurement en lui-même, l'expérience nous ayant fait reconnoître que toutes les fois que nous pensons, nous nous servons tacitement des mêmes paroles dont nous nous servirions, si nous voulions exprimer de bouche notre pensée. BERNIER, Abrégé de la Philos. de Gassendi, *Tom. I. pag. 1. Cette Note sert de réponse à ceux qui pourroient objecter que la Logique doit être définie l'Art de bien raisonner.* Voyez le second Discours qui sert de Préface à l'*Art de penser*, pag. XXXIV.

** *C'est la définition que donne l'*Art de penser, *pag.* 1.

diſe les ſentimens qu'en ont eus les plus grands Philoſophes.

AUTREFOIS cette Science, ou cet Art, étoit cultivé par les Sophiſtes, gens, qui ne s'en ſervoient que pour embrouiller la vérité; mais malgré toute leur ſubtilité, on les réduiſoit bientôt, en leur propoſant les choſes d'une façon claire, & en les obligeant par quelques diſtinctions, priſes dans la nature des choſes, à abandonner leurs fauſſes ſubtilités. C'eſt ainſi qu'en uſoit ordinairement Socrate dans ſa façon de diſputer.

ARISTOTE renferma le premier la Logique dans des règles & dans des préceptes, il en forma un corps méthodique, & apprit à tout le monde le moyen de connoître les ſophiſmes dont on offuſquoit la vérité *; mais ce Philoſophe tomba dans un défaut eſſentiel. Au lieu de ſe réduire dans des bornes étroites, & de ne donner

* Ariſtote a été le premier qui a réduit la Logique en certains & méthodiques préceptes; car avant lui, les Sophiſtes n'avoient garde de la montrer, ains s'en ſervoient pour ſurprendre les moins habiles, acquerant par ce moyen réputation de gens fort ſubtils. DU PLEIX, Corps de Philoſophie, contenant la Logique, la Métaphyſique, & la Phyſique, *Tom. I. pag.* 5.

donner à la Logique que l'étendue qu'elle méritoit, il se rendit obscur à force d'être diffus ; & après avoir bien dit des choses, il n'apprit rien de nouveau à l'esprit ; que beaucoup de mots, de divisions & de subdivisions *. Ses disciples & ses commentateurs acheverent d'embroüiller la Logique & de la rendre inintelligible, & chacun d'eux y mêla quelque chimere ou quelque inutilité **. Enfin, S. Thomas inventa l'*Etre de raison*, Scot mit au jour ses ridiculités, qui lui acquirent le nom de *Subtil*, & les Philosophes ne s'occuperent plus que de propositions & de theses frivoles, capables de jetter l'esprit dans les plus grandes erreurs. Dans ces tems d'aveuglement Gassendi parut tout-à-coup, comme un Astre brillant au milieu

* Un Auteur de ce tems a dit avec grande raison, que les regles de la Logique d'Aristote servoient seulement à prouver à un autre ce que l'on savoit déja ; mais que l'art de Lulle ne servoit qu'à faire discourir sans jugement de ce qu'on ne savoit pas. Art de penser, *pag.* 22.

** *Les Ouvrages d'Aristote ont eu le sort de tous les Ecrits qui sont commentés & revûs par différens Auteurs ; chacun y ajoute un peu du sien, & dans la suite du tems si un Auteur revenoit, il seroit bien étonné des opinions qu'on lui impute.*

lieu d'une nuit obscure. Aidé de la lecture de quelques Philosophes anciens, & soutenu par son vaste génie, il donna le premier coup à l'erreur. Il mit au jour un Ouvrage contre la Philosophie d'Aristote, qui fut reçu avidement de tous les Savans de l'Europe, qui depuis long-tems gémissoient de l'état où ils voyoient la Philosophie *. Gassendi fut suivi de Descartes, qui acheva de ruiner les chimeres scholastiques. L'esprit humain reprit entierement ses droits, la raison, le bon sens & la lumiere naturelle furent les seules règles qu'on affecta d'employer, & la Logique devint une des parties de la Philosophie scholastique qu'on mépriſa le plus. Descartes démontra évidemment dans plusieurs endroits de ses Ouvrages, qu'elle ne donnoit que des connoissances communes aux esprits les plus bornés, & qu'elle apprenoit à discourir ridiculement de ce qu'on

* Il se dégouta enfin tellement de la Philosophie vulgaire, à cause de la chicane & des questions inutiles qu'elle enseigne & dont elle est remplie, qu'il fit soutenir des theses pour & contre, & fit imprimer ses savantes Dissertations *adversus Aristoteleos*, qui firent tant de bruit. BERNIER, Abrégé de la Philosophie de Gassendi, *Tom. I. Préface.*

qu'on ignoroit *. Il conseilloit pourtant de faire quelque étude de certains principes raisonnables d'une bonne Logique ; mais Gassendi mépriſoit absolument cette étude. *Il croyoit que ſi l'œil voit, l'oreille entend, & les autres facultés ſont leurs fonctions, ſans avoir beſoin d'aucuns préceptes, l'entendement pouvoit bien raiſonner, chercher la vérité, la trouver, & juger ſans l'aide de la Logique ..... Il ne la mettoit pas au nombre des véritables parties de la Philoſophie ; il n'eſtimoit pas même qu'on dût faire commençer par-là les étudians, de crainte de les rebuter par un travail inutile* **.

VOILA, Madame, des autorités bien respectables contre la Logique. Cependant on peut, & on doit dire en sa faveur que tous les grands Philosophes n'ont montré tant de mépris, que pour cette

* La Logique de l'Ecole .... n'eſt, à proprement parler, qu'une Dialectique qui enſeigne les moyens de faire entendre à autrui les choſes qu'on ſait : ou même auſſi de dire ſans jugement pluſieurs paroles touchant celles qu'on ne ſait pas. Ainſi elle corrompt le bon ſens, plutôt qu'elle ne l'augmente. DESCARTES, Principes de la Philoſophie, *Préface.*

** Bernier, Abrégé de la Philoſophie de Gaſſendi, *Tom. I. Préface.*

cette Logique qu'on appelle Scholaſtique, qui eſt celle qu'on apprend ordinairement dans les Collèges, & dont les Moines font uſage ; auſſi ſemble-t-elle être véritablement faite pour eux, & cette étude eſt en effet très propre à des gens qui ne ſe nourriſſent ordinairement que de chimères *. Je crois qu'on ne ſauroit errer, en ſuivant le principe que preſcrit Deſcartes de faire *quelque étude de certains principes raiſonnables d'une bonne Logique*. De quelque pénétration d'eſprit, de quelque juſteſſe de génie qu'on ſoit doué, une exacte méthode dans la direction de nos penſées ne peut ſervir qu'à rendre nos jugemens plus parfaits. En réduiſant la Logique à certaines bornes très étroites & très ſuccintes, on doit la rendre de quelque utilité : on en a même donné dans ces derniers tems un Traité très bon, & qui a quelque peu réhabilité ſa réputation **, quoiqu'à dire vrai, cet Ouvrage ſoit plûtôt un recueil des plus belles queſtions de Métaphyſique, de Phyſique &c. ***, qu'on a entrelaſſé

* *Gens Monacha, gens paſta chimæris.*

** L'Art de penſer, *par Mrs. de* PORT-ROYAL.

*** J'ai même remarqué que cette Logique

lassé de quelques préceptes d'une Logique sensée & dépouillée de toutes ses inutilités *.

§. II.

En quoi consiste la Logique.

LA Logique consiste dans les réflexions que nous faisons sur les principales opérations de notre esprit ; & ce que nous appellons l'*Art de penser*, comprend

que .... si vous en exceptez certains exemples fort recherchés, & quelques grands & beaux chapitres de Physique, de Morale, de Métaphysique & de Mathématiques, a beaucoup de rapport à celle de Gassendi. BERNIER, *là-même.*

* Les Questions .... que nous avons crû devoir omettre, sont de ce genre. Elles ont cela de commode, qu'elles ont peu de crédit, non-seulement dans le monde où elles sont inconnues, mais parmi ceux-là même qui les enseignent. Personne, Dieu merci, ne prend intérêt à l'*Universel à parte rei*, à l'*Etre de Raison* ni aux *secondes intentions*. Ainsi on n'a pas lieu d'appréhender que quelqu'un se choque de ce qu'on n'en parle point, outre que ces matières sont si peu propres à être mises en François, qu'elles auroient été plus capables de décrier la Philosophie, que de la faire estimer. Art de penser, *Premier Discours Préliminaire, pag.* 30.

prend ces quatre chefs, *concevoir*, *juger*, *raisonner* & *ordonner*.

CONCEVOIR, ou imaginer une chose, c'est s'en former en l'esprit la véritable image, & par le moyen de cette image avoir la chose présente à l'esprit, comme lorsque nous nous représentons un soleil, un arbre, un rond, &c. sans pourtant former sur ces choses aucun jugement exprès. Or, la forme par laquelle nous nous les représentons, ou cette première & simple conception qui les offre, s'appelle *Idée* ou *Notion*.

JUGER, c'est dire véritablement d'une chose ce qu'elle est, ou ce qu'elle n'est pas, en lui donnant ce qui lui convient, & lui ôtant ce qui ne lui convient pas. Cette opération de notre esprit se fait, lorsque joignant deux diverses idées, nous les affirmons, ou les nions, comme quand nous disons que la terre est ronde, & n'est pas quarrée : car nous affirmons sa rondeur, & nions qu'elle ait une autre figure; ou lorsque nous assûrons que l'homme est un animal, & non point un arbre, donnant à l'homme ce qui lui convient, & niant qu'il soit un arbre.

LA troisième opération de notre esprit s'appelle RAISONNER, c'est-à-dire

dire, inférer d'une ou de deux propositions quelque chose de conclu conséquemment, comme lorsqu'on dit, *l'infidélité est un crime : il est plusieurs amans infidèles ; il est donc plusieurs amans criminels.* Vous voyez, Madame, que de l'assemblage de ces deux premières propositions.

1. *L'infidélité est un crime :*
2. *Il est plusieurs amans infidèles ;*

J'en conclus qu'*il est des amans criminels.*

MAIS, pour vous expliquer plus clairement les trois premières opérations de notre esprit, je vous prie de souffrir que je vous fasse appercevoir ce qui se passe chez un homme qui devient amoureux de vous. Il est d'abord frappé de vos traits & s'en forme en l'esprit une vraie & simple image, sans aller plus loin. Voilà ce qu'on appelle *concevoir.* Bien-tôt il juge que vos traits sont beaux, sont parfaits, & il assûre qu'ils sont opposés à la laideur. Il énonce d'une chose ce qui lui convient, & nie ce qui ne lui convient pas. Il joint ensemble deux idées différentes, celle de la beauté de vos traits, & celle de la laideur qui leur est opposée. Cela s'appelle *juger.* Enfin, son esprit se porte naturellement à la troisième opération,

ration, qu'on appelle *raisonner*; car joignant les différentes idées que votre beauté lui a déja données, il forme un jugement concluant. *La beauté*, dit-il, *mérite notre hommage : Madame de *** est douée d'une beauté ébloüissante ; elle mérite donc mes hommages.*

LA dernière des opérations de l'esprit s'appelle ORDONNER, c'est-à-dire, disposer ou arranger ce que nous avons imaginé sur un sujet, de la manière la plus prompte, la plus claire qu'il nous est possible ; & c'est ce qu'on nomme *Méthode.*

CETTE dernière partie de la Logique a encore beaucoup de rapport avec l'amant dont je vous ai parlé. Vous voyez, Madame, que le bon sens veut qu'après s'être démontré que vous méritiez les hommages, il prenne des précautions pour vous les faire agréer, & qu'il dispose sa déclaration d'une manière à être reçue favorablement. Or, Madame, ce qui s'appelle déclaration chez l'amant, s'appelle diverses idées, divers jugemens, & divers raisonnemens, chez le Philosophe ; & c'est l'arrangement de ces choses qui regardent cette quatrième partie de la Logique, qu'on appelle *Méthode.*

AU reste, Madame, comme il arrive

très souvent qu'un amant gagne le cœur de sa maîtresse, sans trop s'arrêter à toutes ces graduations & distinctions amoureuses, on voit aussi que bien des gens qui n'ont aucune règle de la Logique, font avec une justesse infinie les quatre opérations, & quelquefois mieux, & plus exactement que les Philosophes *. La Nature en donnant la raison aux hommes, leur en fournit abondamment les moïens: cependant l'étude rectifie toujours le jugement, & il arrive même quelquefois que découvrant par la lumière naturelle qu'un raisonnement est faux, nous avons peine à pénétrer & à appercevoir la raison pourquoi il est faux; la règle nous aide beaucoup dans cette occasion.

* Tout cela se fait naturellement, & quelquefois mieux par ceux qui n'ont appris aucune règle de la Logique, que par ceux qui les ont apprises. Art de penser. *pag.* 2.

§. III.

§. III.

Toutes nos idées tirent leur origine de nos sens, ou de celles qui passent par nos sens.

IL faut supposer qu'au commencement l'ame est comme une *table unie* *, vuide de tous caractères, & sur laquelle il n'y a encore rien de tracé ; ainsi, elle n'a aucune idée, quelle qu'elle soit. Vous demanderez, Madame, avec étonnement par quel moyen notre ame en acquiert cette quantité, que l'imagination toujours agissante lui présente avec tant de variété ? Je vous répondrai que c'est premiérement *par les objets extérieurs & sensibles qui frappent nos sens ;* secondement, *par les opérations de notre ame sur les idées qu'elle a reçues par nos sens :* opérations, qui deviennent l'objet des réflexions de notre ame, formant & produisant dans notre entendement une autre espèce d'idées, que les objets extérieurs n'auroient pû lui fournir. Telles sont les idées de ce qu'on nomme *penser, juger, examiner, desirer, souhaiter,* & les autres actions de notre ame, de l'existence desquelles nous sommes très per-

* *Tabula rasa.*

persuadés, les sentant & les trouvant en nous-mêmes.

LES idées que nous recevons par ce moyen, sont aussi distinctes que celles que les objets extérieurs produisent sur nos sens ; ainsi, Madame, toutes nos idées prennent leur source de la *sensation*, & de la *réflexion*. Par la *sensation*, les objets extérieurs fournissent à l'esprit les idées des qualités sensibles, telles que sont celles qui nous viennent par le goût, l'attouchement, l'oüie, l'odorat & la vûe. Les sens produisent les notions ou les idées des odeurs différentes, celles des diverses couleurs, celles des sons, celles de la clarté & des ténébres, &c. Par la *réflexion*, l'esprit fournit à l'entendement les idées de ses propres opérations ; c'est-à-dire, que par les idées qui ont passé par nos sens, & qui se sont imprimées dans notre entendement, il s'en forme diverses autres par l'assemblage que nous en faisons d'une manière très variée, comme lorsque de l'idée d'une montagne & de celle de l'or, nous en concevons une troisième idée, qui nous représente une montagne d'or.

NOUS n'avons donc, Madame, aucunes idées dans l'entendement, que celles qui y ont été produites par la voye de

de la *ſenſation*, ou par celle de la *réflexion*: en ſorte que par la *ſenſation* nous avons plus ou moins d'idées ſimples, ſelon que les objets extérieurs qui frappent nos ſens, en fourniſſent à notre entendement, un ſourd ayant moins d'idées qu'un homme qui joüit de tous les ſens, puiſqu'il n'a aucune notion des ſons, & un aveugle & ſourd ayant encore moins d'idées, puiſqu'il n'en a aucune, ni des couleurs, ni des ſons. De même, les opérations de notre eſprit, ou les *réflexions* nous fourniſſent plus ou moins d'idées, ſelon que nous refléchiſſons plus ou moins ſur les premieres idées que les ſens ont produites dans notre entendement. C'eſt pourquoi nous voions que les enfans ſont long-tems avant d'avoir des idées ou notions formées par la *réflexion*, ou ſi l'on veut, par les opérations de l'eſprit. C'eſt auſſi par la même raiſon que certaines gens n'en connoiſſent que médiocrement une partie, & n'ont d'un grand nombre d'idées, produites par la *réfléxion*, qu'une connoiſſance flottante & imparfaite.

VOUS voiez aiſément, Madame, que l'homme, n'aiant aucune idée qui ne lui vienne, ou directement, ou indirectement par les ſens, il ne peut commencer à penſer que lorſqu'il

commence d'avoir des sensations ; car puisqu'il ne peut avoir aucune idée lorsque les sens n'agissent point encore, il ne peut donc avoir aucune pensée.

JE m'apperçois que vous serez fort étonnée que je vous aie assûrée hardiment que nous savions si peu de choses. *Comment* ! direz-vous. *Appellez-vous ne rien savoir, que de pénétrer avec autant de précision les premières opérations de l'entendement humain* ? Vous m'accuserez moins de mauvaise foi, lorsque je vous aurai montré que ces principes que je viens d'établir, quelque justes qu'ils paroissent, ont été combattus & rejettés comme faux par de très grands Philosophes, qui les ont réfutés d'une manière à jetter du moins dans le doute ceux qu'ils ne peuvent convaincre entiérement. Dure mortification pour la vanité humaine, que d'être obligé d'avoüer qu'elle ignore même la façon dont elle acquiert la faculté de penser !

LES Philosophes, qui soutiennent que nous avons des idées dont nous ne sommes point redevables à nos sens, prétendent qu'il en est un certain nombre qui sont innées avec nous. Je me réserve d'examiner au long cette question dans la suite ; mais actuellement je vous dirai

dirai simplement leurs principales raisons. *Il n'y a point*, dit un Cartésien, *de proposition plus claire que celle-ci* : Je pense ; donc je suis. *Or, l'on ne sauroit avoir aucune assûrance évidente de cette proposition, si l'on ne concevoit clairement ce que c'est qu'*être, *& ce que c'est que* penser. *Si l'on ne peut donc nier que les idées de l'*être *& de la* pensée *sont dans notre entendement, par quels sens, par quels objets extérieurs y ont-elles été produites ? Elles ne sont point lumineuses, ou colorées, pour y être entrées par la vûe ; d'un son grave ou aigu, pour y être entrées par l'oüie ; d'une bonne ou mauvaise odeur, pour y être entrées par l'odorat ; de bon ou de mauvais goût, pour y être entrées par le goût ; froides ou chaudes, dures ou molles, pour y être entrées par l'attouchement* *.

Le Philosophe qui raisonne ainsi, prévient lui-même l'objection qu'il prévoit qu'on lui pourroit faire. *Si l'on dit*, ajoute-t-il, *que les idées de l'*être *& de la* pensée *ont été formées d'autres images sensibles, qu'on nous dise ces autres images sensibles dont on prétend qu'elles ont été formées, & comment elles ont pû être formées.* Il paroît en effet qu'elles ne peuvent l'être par

* Art de penser, *pag.* 12.

par *composition* ; car les idées de l'*être* & de la *pensée* étant des idées simples & évidentes par elles-mêmes, elles ne sont point la suite de la *réflexion que produit l'assemblage de deux idées différentes*, & elles ne sont point aussi formées par *ampliation*, ou *diminution*, ne pouvant dire que l'idée de l'*être*, ou de la *pensée*, puisse être formée par une gradation ou une diminution d'autres idées. Il faut donc que notre ame ait en elle-même plusieurs idées, qui ne tirent point leur origine de nos sens, & dont la source est dans notre entendement.

VOUS voilà, Madame, bien fâchée contre ce Cartésien, qui vient s'opposer au système le plus raisonnable, & qui paroit le plus naturel. Vous goutiez déja les voyes de la *sensation* & de la *réflexion*, pour introduire toutes les idées dans l'entendement humain : vous croyez appercevoir l'esprit & l'ame se former dans un jeune enfant, à mesure que les organes se fortifient & reçoivent plus d'objets extérieurs. Ce système a quelque chose d'amusant : il semble que l'homme soit une plante, & qu'on voie croître en même tems l'ame & le corps. Les notions, que l'entendement acquiert tous les jours par le canal des sens, sont à

l'esprit

l'esprit comme une douce rosée qui le conduit enfin à la maturité, en lui procurant cette immense variété d'idées. Cependant, si le Cartésien a raison, il faut ne plus accorder aux objets extérieurs que le pouvoir d'occasionner, par les mouvemens qui se font dans notre cerveau, quelques idées qui ne se formeroient pas sans cela ; mais presque toutes nos notions ne pourront être rapportées à nos sens, & l'ame aura le pouvoir de les former elle-même par la *pure intellection*, sans en être redevable qu'à Dieu & à elle-même.

VOUS me demanderez, Madame, mon sentiment sur ces différentes opinions, & à laquelle j'accorde ma croiance ? Si par ce mot de *croiance* vous entendez une certitude & une persuasion convaincante, je vous avouerai que je n'en ai aucune. Et franchement, après avoir examiné la chose, je suis d'assez bonne foi pour avoüer que je vois une apparence de vérité dans les deux sentimens. Si vous me pressez davantage, & que vous vouliez que je me détermine absolument, je vous avouerai encore que je croirois assez volontiers que nous n'avons d'idées dans l'entendement, qu'autant qu'elles nous ont été communiquées par

par nos sens, & que toutes nos notions, ou idées, prennent leur source, ou de la *sensation*, ou de la *réflexion* sur celles qui nous sont venues par la sensation. Voici quelles sont mes raisons; je ne sais si vous les trouverez vraisemblables.

LORSQU'UN Cartésien demande par quel sens les idées de l'*être* & de la *pensée* sont entrées dans notre entendement, on peut lui répondre qu'elles y sont entrées dès l'instant que nous avons eu la première *sensation* : car on connoît que l'on existe, dès qu'on est susceptible de quelque sentiment, & je crois qu'on peut aussi bien prouver l'existence, en disant, *Je sens, donc je suis*, qu'en disant, *Je pense, donc je suis*. Si nous connnoissons donc que nous existons par l'impression de nos sens, je crois que la première idée de l'*être* est produite en nous dans le même instant que nous avons la première *sensation* qui fait passer dans notre entendement la perception de notre existence. J'ajouterai que si nous n'acquérions pas nos idées par le moyen de nos sens, & que l'ame les formât d'elle-même, il faudroit qu'il y en eût un nombre qui fussent innées avec elle; ce que j'ai peine à me persuader, & qui entraîne après soi de grandes difficultés, comme je le montrerai dans

la

la suite. Car, tous ceux qui soutiennent que nous avons des idées innées, regardent celle de Dieu comme une des principales *. Je leur demande donc, pourquoi tant de Nations ont eu des notions si fausses & si ridicules de la Divinité, qu'au lieu de reconnoître un Etre parfait, juste, grand dans ses opérations, infini dans tous ses attributs, ils ont eu l'idée d'un nombre de Dieux, dignes de l'horreur de tous les honnêtes gens ? Ils repondront peut-être *que Dieu grave en général dans le cœur de l'homme l'idée de la Divinité, mais que l'homme*

* Puis donc que ... l'idée de cet Etre suprême n'est pourtant pas innée, comme je viens de le montrer évidemment, si je ne me trompe, je crois qu'on aura de la peine à trouver aucune autre idée qu'on ait droit de faire passer pour innée. Car, si Dieu eût imprimé quelque caractère dans l'esprit des hommes, il est plus raisonnable de penser que ç'auroit été quelque idée claire & uniforme de lui-même, qu'il auroit gravée profondément dans notre ame .... Puis donc que notre ame se trouve d'abord sans cette idée qu'il nous importe le plus d'avoir, c'est-là une forte présomption contre tous les autres caractères qu'on voudroit faire passer pour innés. LOCKE, Essai Philosophique concernant l'entendement humain, *Liv. I. Chap. II. pag.* 81.

me change & pervertit cette idée par une fausse application à des objets particuliers. Mais il n'est rien de si frivole que cette défense. A quoi servent donc ces idées abstraites de la Divinité, qui ne peuvent produire rien de bon, & qui sont absolument inutiles? D'ailleurs, des idées abstraites supposent qu'on a déja connu des objets qui se ressemblent, & l'abstraction ne peut convenir à une première idée, ou si l'on veut, à une *idée innée*. Ajoutons à ces raisons que Dieu ne faisant rien d'inutile, il est très difficile, pour ne pas dire impossible, qu'il nous communique son idée sous la notion d'un Etre, qui non seulement n'existe point, mais qui est même directement opposé à sa justice, à sa bonté, à sa grandeur, enfin à tous ses attributs, ainsi que l'étoient les idées qu'on avoit des fausses Divinités dans le Paganisme. Il est des voyageurs qui assûrent qu'il y a des peuples qui n'ont nulle idée de la Divinité *.

Il

* *Reperi eam gentem nullum nomen habere quod Deum & hominis animam significet, nulla Sacra habet, nulla Idola.* Relatio triplex de Rebus Indicis Caaiguarum, *Ajoutez à ce passage cet autre du Pere* LE GOBIEN, *Jésuite, en parlant des peuples des isles Marianes & des isles voisines.* » Il n'a pas paru jusques à pré-

» sent

Il semble que tous les raisonnemens Métaphysiques doivent céder à l'expérience. Qui croirois-je le plûtôt, un Philosophe qui ne fonde ses raisons que sur des idées abstraites, ou un voyageur digne de foi, qui établit les siennes sur l'expérience, & sur la réalité des choses dont il a été témoin ? Je respecte fort la Métaphysique ; mais non pas jusqu'au point de lui sacrifier l'évidence.

§. IV.

Des idées considérées selon leurs objets.

APRE'S avoir examiné la manière dont nous recevons les différentes idées dans notre entendement, je vais vous les faire considérer selon leurs objets.

TOUT ce que nous concevons nous est représenté, ou comme *chose*, ou comme *manière de chose*, ou comme *chose modifiée*.

CE que je nomme *chose*, est ce que nous concevons & appercevons comme une

» sent qu'ils aient aucune connoissance de la » Divinité, ni qu'ils adorent les Images. » Histoire des Isles Marianes, *pag.* 406.

une ſubſtance exiſtante par ſoi, & comme le ſujet de tout ce qu'on y connoît. Par exemple lorſque je conçois un corps, la notion que j'en ai m'offre une choſe ou une ſubſtance, parce que je conſidére ce corps comme une choſe qui ſubſiſte par ſoi-même. Mais quand je conçois que ce corps eſt quarré, l'idée que j'ai de la quarrure ne m'offre à l'eſprit qu'une *manière de choſe*, une *qualité*, un *attribut*, ou un *mode* *, que je connois ne pouvoir exiſter ſans le corps dont il fait la quarrure; & par conſéquent la différence de la *choſe* à la *manière de choſe*, ou de la *ſubſtance* au *mode*, eſt très aiſée à appercevoir. La ſubſtance eſt le ſujet, & le mode eſt l'attribut qui le détermine: en ſorte que quand je conſidére tout à la fois le ſujet & le mode, j'apperçois une *choſe modifiée*; comme je fais lorſque je conçois l'idée d'un corps quarré, ſans diſtinguer la ſubſtance du mode,

* *Tous ces mots ſont ſynonimes, & ſignifient la même choſe.* Les Cathégories d'Ariſtote, dont on fait tant de myſtère, ſont de ſoi très peu utiles, & non ſeulement ne ſervent guères à former le jugement, ce qui eſt le vrai but de la Logique; mais ſouvent y nuiſent beaucoup. Art de penſer, *pag.* 21.

mode, c'eſt-à-dire, le corps de la quarrure.

VOILA, Madame, les trois ſortes de manière dont nous concevons toutes les choſes. La première nous repréſente les *ſubſtances* ou les *choſes ſubſiſtantes par elles-mêmes*; la ſeconde, les *qualités & les attributs qui déterminent ces choſes*, & la troiſième nous offre ces *ſubſtances*, ou ces *choſes* déterminées & modifiées par leurs *attributs*.

Si je voulois, Madame, vous brouiller pour jamais avec la Philoſophie; & ſur-tout avec Ariſtote, le grand ami du Pere Bonaventure, je vous ferois ici une longue énumeration des dix Cathégories de ce Philoſophe, qu'on peut aiſément rapporter à la conſidération des idées ſelon leur objet, dont je viens de vous parler. Mais je ſuis trop intéreſſé à la conſervation d'une auſſi aimable écolière, pour vouloir la fatiguer par une longue énumeration de mots inutiles, & plus capables d'embrouiller le jugement, que de le former *.

ON

* La ſeconde raiſon qui rend l'étude des Cathégories dangereuſe, eſt qu'elle accoutume les hommes à ſe païer de mots, à s'imaginer qu'ils ſavent toutes choſes, lorſqu'ils ne

ON regarde ces Cathégories dans les écoles avec autant de reſpect, que les Juifs en avoient pour les tables de la Loi que Moyſe leur apporta; & l'on peut dire que ce Légiſlateur Hébreu n'eut pas le quart autant d'autorité ſur le peuple Iſraélite, que le Philoſophe Grec en a encore ſur le peuple Scholaſtique. Ces Cathégories ſi vantées ſont dix claſſes, auxquelles Ariſtote a voulu réduire tous les objets de nos penſées; mais la première façon dont je vous les ai fait conſiderer, ſuffira pour éclaircir toutes les difficultés qui pourront naître dans la ſuite de ces Réflexions.

§. V.

Les idées que nous acquerons par notre propre expérience, ſont plus parfaites que celles que nous acquerons par le ſecours.

NOs idées s'acquiérent par notre propre expérience, ou par les leçons que nous recevons. Lorſque les choſes nous ſont préſentes, alors nous faiſons uſage

connoiſſent que des noms arbitraires, qui n'en forment dans l'eſprit aucune idée claire & diſtincte. Art de penſer. *pag.* 23.

usage de nos sens pour éprouver & expérimenter quelles elles sont, comme par la vûe nous distinguons les couleurs, & par l'oüie les différens sons. Mais si les choses sont absentes & éloignées, nous apprenons par autrui quelles elles sont, soit par les discours qu'on nous fait, soit par la lecture des Livres. Cependant les idées que nous acquerons par nos propres sens, sont beaucoup plus parfaites que celles que nous nous formons sur le récit d'autrui ; car l'idée que nous recevons par une chose qui tombe sous nos sens, est l'idée de la chose même : au lieu que celle que nous concevons sur la description qu'on nous en fait, est plûtôt l'idée de cette description, que de la chose même. Aussi voions-nous qu'après avoir entendu ou lû quelque chose, nous en avons bien véritablement une idée que nous conservons ; mais si le hazard vient à nous présenter cette chose réellement, l'idée que nous en concevons est bien plus juste, & se trouve différente de la première. Notre esprit *s'attache plus à la représentation réelle d'une chose, qu'au simple récit qu'on nous en fait* *. L'idée qui nous vient directement

* *Segnius irritant animos demissa per aures*

ment par nos propres sens, est originale, & l'autre n'est qu'une copie, qui souvent est informe & fautive, suivant la personne ou le Livre dont nous l'avons reçue. La prudence veut qu'avant que de fonder notre croiance sur ces idées, nous examinions si elles n'ont rien de contraire aux notions évidentes que nous recevons par nos propres sens.

§. VI.

Il faut prendre garde de nous laisser tromper par nos propres sens, ou par nos passions, ou par l'autorité de ceux qui nous font quelque récit, ou quelque histoire.

NOUS devons prendre garde aux choses qui nous sont connues par nos sens; car quoique l'expérience qui se fait par eux, soit la règle souveraine & décisive à laquelle nous devions recourir lorsque nous doutons de quelque chose, il faut néanmoins, avant de donner une ferme croiance aux idées qu'ils nous communiquent, s'être convaincu par la voye de l'examen qu'elles sont évidentes,

Quam quæ sunt oculis commissa fidelibus.
HORATIUS *in* Arte Poetica, *Vers.* 180.

dentes, & qu'on ne sauroit raisonnablement les contredire. Sans cette précaution, on courroit risque d'être souvent trompé, on prendroit du cuivre doré pour de l'or, & on assûreroit, en voyant une tour quarrée de fort loin, qu'elle seroit ronde. Mais lorsque nous appliquons le cuivre sur la pierre de touche, nous éclaircissons les premières notions de nos sens par des secondes. En approchant de la tour, nous en usons de même, & nous découvrons sa quarrure.

LORSQUE nous venons à errer, nous ne devons pas en accuser directement nos sens, qui ne nous trompent jamais, quand nous les mettons à même d'agir librement & efficacement *; mais nous devons nous en prendre à nous-mêmes, qui jugeons précipitamment de quelque chose qui ne nous est point assez connue, & sur laquelle nos sens n'ont point la force d'agir entiérement **. Telle est la fausse

* *Qui nisi sunt veri, ratio quoque falsa sit omnis.*
LUCRETIUS, *Lib. IV. Vers.* 487.

** Lorsque nous appercevons quelque chose, nous ne sommes point en danger de nous méprendre, si nous n'en jugeons en aucune façon. Et quand même nous en jugerions,

fausse idée que nous concevons d'une tour quarrée, que nous nous figurons devoir être ronde, en la regardant de fort loin, l'éloignement affoiblissant notre vûe, & ne donnant à nos sens que le moyen d'agir foiblement, & pour ainsi dire à-demi

NOUS devons aussi, si nous voulons rectifier autant qu'il est possible nos idées, nous défier de nous-mêmes, c'est-à-dire de notre tempérament & de nos passions : sans quoi nous courrons risque de faire plusieurs faux jugemens, & de nous former des idées selon nos inclinations. Un homme qui ne boit point de vin & qui s'en est abstenu dès sa naissance, a l'idée du vin comme désagréable au goût. On voit tous les jours nombre de personnes, qui ont un dégoût pour certaines choses qui sont indifférentes, ou même bonnes. Ces idées sont

pourvû que nous ne donnions notre consentement qu'à ce que nous connoissons clairement & distinctement devoir être compris en ce dont nous jugeons, nous ne saurions non plus faillir. Mais ce qui fait que nous nous trompons ordinairement, c'est que nous jugeons bien souvent, encore que nous n'aions pas une connoissance bien exacte de ce dont nous jugeons. DESCARTES, Principes de Philosophie. *pag.* 26.

sont fausses, & le jugement que notre entendement fait à leur sujet, se trouve défectueux.

NOS passions sont aussi les sources d'un nombre d'idées que nous devons examiner avec plus d'attention que les autres, parce qu'ayant à nous défier de nous-mêmes dans le jugement que nous en faisons, nous devons craindre d'être notre propre dupe. Les amans changent en beautés & en perfections tous les défauts de leurs maîtresses; ceux qui haïssent, condamnent comme des vices les bonnes qualités & les vertus de leurs ennemis. Quand nous ne jugeons des choses qu'à travers le voile de nos passions, nous sommes en danger d'être séduits & trompés; nous étouffons la vérité de nos idées par notre préoccupation. Si nous voulons avoir des notions saines & justes, il faut que notre entendement ait une pleine liberté d'examiner & de choisir celles qui sont les plus véritables.

CE seroit ici le lieu de vous faire appercevoir combien l'on doit prendre garde à l'autorité de ceux qui nous font la description de certains faits, & combien il faut peser & approfondir bien des choses, avant de les recevoir pour vé-

véritables sur la simple attestation de bien des gens peu instruits & sujets à se tromper *. Mais vous aiant montré dès le commencement de ces Réflexions, la nécessité de vous défier même de l'autorité de savans, je crois qu'il est peu nécessaire que j'entreprenne de vous prouver combien il est dangereux d'ajouter foi aisément au récit de ceux, qui, loin de pouvoir éclairer les autres, sont eux-mêmes dans l'ignorance. Souffrez pourtant que je vous exhorte à vous défier principalement des Jansénistes & des Molinistes. Je ne connois que les vendeurs d'orviétan, qui soient plus capables qu'eux de

* La vérité, & le mensonge ont leurs visages conformes, & entre ceux qui ont été abreuvés les premiers du commencement de quelque étrangeté, on en voit plusieurs, qui, sentant par les oppositions qu'on leur fait lorsqu'ils sement leur histoire, où loge la difficulté de la persuasion, vont calfeutrant cet endroit de quelque piéce fausse, ce bâtiment s'étoffant & se formant de main en main; de manière que le plus éloigné témoin en est mieux instruit que le plus voisin, & le dernier informé mieux persuadé que le premier, l'erreur particulière aiant premiérement fait l'erreur publique, & à son tour après, l'erreur publique faisant l'erreur particulière. MONTAGNE, Essais, *Tom. I. Livr. III.*

de remplir l'entendement de chimères & d'impostures. Tout homme nourri dans l'esprit de cabale, est pour jamais privé de la vérité ; ses idées ne sont que le ramas des chimères & des visions de son parti. Le fanatisme des Convulsionnaires & le cagotisme ridicule des Séminaristes de Saint Sulpice sont des preuves essentielles de la vérité de ce sentiment. Voyez, Madame, quel jugement on peut faire d'une troupe de gens, qui s'imaginent honorer les Saints & servir Dieu, en portant des courroies, au lieu de boucles à leurs souliers, & en persécutant cruellement quiconque ne pense pas absolument comme eux *. Je trouve qu'il est fort plaisant que les Molinistes se servent aujourd'hui contre les Jansénistes de leurs propres armes : ils les traitoient autrefois d'hypocrites, & leur reprochoient leurs grands chapeaux & leurs chemises sans manchettes ; aujourd'hui ils se sont approprié toutes ces sortes de mommeries, & veulent duper le peuple par les mêmes choses qu'ils condamnoient dans leurs adversaires. Je ne doute pas même que si jamais les Jansénistes cessoient d'être fanatiques, on ne vît quelque Moliniste

* *Les* Sulpiciens, *dont on vient de parler.*

liniſte cabrioler ſur le tombeau de quelque Saint de ſon parti & faire le ſecond volume de l'Abbé Bécheran *. Dieu préſerve tout honnête homme de l'eſprit de parti, & de la fréquentation de ceux qui en ſont a teints ; j'aime encore mieux vivre avec un amant langoureux. Ce n'eſt pas que ce dernier ne ſoit une eſpèce de fanatique dans ſa façon ; mais du moins ſa phréneſie a quelque choſe de moins à charge & de moins furieux. Cependant, Madame, les idées qu'on prend d'un amant, ſont ordinairement ſujettes à caution, ſurtout lorſqu'elles regardent l'objet dont il eſt épris. Un homme, dont le cœur eſt vivement touché, défïe ſa maîtreſſe ; fût-elle auſſi ſtupide qu'un Mathurin, il la croit auſſi ſpirituelle que la Comteſſe de la Suze ; égalât-elle en laideur Mégere & Thiſiphone, il la croiroit ſemblable à Vénus, & auſſi belle que vous.

* *Voyez les* Lettres Juives, *Lettre VII.*

§. VII.

§. VII.

De la néceſſité de définir les noms dont on ſe ſert, d'éviter les mots ambigus, & les façons de parler embaraſſées.

SI le nom qui a été donné à une choſe, eſt ambigu, & qu'il en ſignifie pluſieurs, il arrive ſouvent qu'en l'entendant prononcer, nous formons une idée différente de celle qu'en a celui qui le prononce : cette diverſité de ſentimens empêche qu'on ne pénétre aiſément le fait, ou la queſtion dont il s'agit. Cette ambiguité dans les mots occaſionne encore un grand nombre de diſputes inutiles * ; ainſi nous devons leur donner ou leur fixer une ſignification ſimple, qui ne ſoit point équivoque, & qui explique nettement

* Pour ne dire point que la plupart des ſophiſmes qui trompent les hommes, dépendent de-là, puiſqu'il y a toujours quelque mot pris en pluſieurs ſens. Il eſt aiſé de remarquer que la plupart des diſputes de l'école ne viennent que de ce que celui-ci d'un même mot, ou d'une même phraſe ſe forme une certaine idée, & celui-là une autre. BERNIER, Abrégé de la Philoſophie de Gaſſendi, *Tome I. pag.* 39.

ment l'idée à laquelle nous voulons les appliquer. Il eſt aiſé de faire comprendre clairement ſa penſée, quand celui à qui on la communique, connoît la force & la véritable ſignification des noms dont nous nous ſervons.

CETTE détermination préciſe eſt très utile dans les Livres & dans les diſcours de Science; car ſouvent l'on ne peut avoir une idée diſtincte d'une choſe, qu'en employant beaucoup de mots pour la définir. Mais lorſqu'on a fait comprendre cette choſe par tous ces mots, on attache à un ſeul mot l'idée qu'on en a conçue, & ce mot tient lieu de tous les autres.

CEPENDANT il faut uſer de quelque précaution dans ce choix & cette dénomination de mots, & ne point changer les définitions déja reçues & approuvées, quand on n'a pas ſujet d'y trouver à redire; car il eſt plus facile de faire entendre un mot déja connu & en uſage pour marquer certaine idée qu'on lui a appliquée, que lorſqu'on lui en attache une nouvelle. Les hommes ayant une fois fixé une idée à un mot, ne s'en défont pas facilement: cette ancienne idée leur revient toujours, & fait oublier aiſément celle qu'on veut leur donner par

la nouvelle définition. Ainsi, il ne faut changer l'étymologie des noms, & ne chercher à les définir d'une nouvelle manière, qu'autant qu'on trouve que leur première définition est vicieuse, ou laisse quelque ambiguité dont certaines gens sont charmées de profiter pour appuyer leurs sentimens *.

§. VIII.

* L'abus est que, ne se servant presque jamais de définitions de noms pour en ôter l'obscurité, & les fixer à de certaines idées désignées clairement, ils les laissent dans leur confusion: d'où il arrive que la plupart des disputes ne sont que des disputes de mots, & de plus qu'ils se servent de ce qu'il y a de clair & de vrai dans les idées confuses, pour établir ce qu'elles ont de faux; ce qui se reconnoîtroit facilement, si l'on avoit défini les noms. Art de penser, *pag.* 74.

Il faut particulierement attribuer les reproches de ces deux citations aux Philosophes de l'école. Dès que la véritable signification des mots est parfaitement marquée, les Philosophies de Scot & de S. Thomas disparoissent. Ce ne sont plus que des chimères ou des fantômes, que la vérité dissipe. Personne n'a mieux dépeint le pernicieux abus qu'on fait des mots, que le fameux Locke. Un troisiéme abus, dit-il, qu'on fait du langage, c'est *une obscurité affectée*, soit en donnant à des termes d'usage des significations nouvelles & usitées, soit en in-

§. VIII.

La définition d'une chose est juste plus ou moins, suivant l'idée que nous en avons.

DE la justesse de nos idées s'ensuit naturellement la justesse de nos définitions que nous faisons. Car lorsque nous

troduisant des termes nouveaux & ambigus, sans définir ni les uns ni les autres, ou bien en les joignant ensemble d'une manière qui confonde les sens qu'ils ont ordinairement. Quoique la Philosophie Péripatéticienne se soit rendue remarquable par ce défaut, les autres Sectes n'en ont pourtant pas été tout-à-fait exemptes. A peine y en a-t-il aucune, (telle est l'imperfection des connoissances humaines!) qui n'ait été embarrassée de quelques difficultés, qu'on a été contraint de couvrir par l'obscurité des termes, & en confondant la signification des mots, afin que cette obscurité fût comme un nuage devant les yeux du peuple, qui pût l'empêcher de découvrir les endroits foibles de leur hypothese..... Il n'y a rien, qui ait plus contribué à mettre en vogue le dangereux abus du langage qui consiste à confondre les significations des termes, que la *Logique*, *& les Sciences telles qu'on les a maniées dans les écoles.* Et l'art de disputer, qui a été en si grande admira-

nous voulons expliquer la nature ou les propriétés

tion, a auſſi beaucoup augmenté les imperfections naturelles du langage, tandis qu'on l'a fait ſervir à embrouiller la ſignification des mots, plutôt qu'à découvrir la nature & la vérité des choſes. LOCKE, Eſſai Philoſophique ſur l'entendement Humain, *Livr. III. Chap. X. pag. 621.*

Il ſemble que le bon ſens ait été près de ſix ou ſept cens ans endormi, & comme plongé dans une léthargie, qui l'empêchoit d'agir & de conduire & éclairer les hommes. Comment a-t-on pû être occupé pendant le regne de la Philoſophie Scholaſtique, des chimeres dont elle eſt farcie, & croire ſavoir quelque choſe de très eſſentiel, en ſe repaiſſant de puérilités, de jeux de mots, enfin de viſions ridicules & ſans fondement ? S. Thomas, tout grand Saint qu'il étoit, au lieu d'achever de rendre la Logique ridicule par ſon Etre de raiſon, *n'eût-il pas mieux fait de ne point augmenter toutes ces ſubtilités ſcholaſtiques dont il a fait le ſujet, ou ſi l'on veut, l'objet de la Logique ?* Ens rationis eſt objectum Logicæ. *Eſt-il rien de ſi pitoyable que d'établir un rien, une choſe imaginaire pour le ſujet d'une ſcience, ou ſi l'on aime mieux d'une diſcipline réelle ? Car qu'eſt-ce qu'un être par la ſeule raiſon ou diſcours humain, qu'un non-être, une fiction ou une chimère ?*

L'envie de diſputer, & l'abus des mots ont fourni d'éternelles controverſes entre les Philoſophes Scholaſtiques : ils penſoient la même choſe, & diſputoient cependant. Par exemple, les Interprêtes Grecs d'Ariſtote diſent que le ſujet de

propriétés d'une choſe, nous regardons d'abord à l'idée que nous en avons, & ſelon ce qui eſt dans notre entendement, nous définiſſons cette choſe bien ou mal; bien ſi l'idée que nous en avons eſt juſte; mal ſi elle fauſſe & trompeuſe. Or nos idées étant les cauſes eſſentielles & réelles de nos jugemens, les hommes ſont plus ou moins ſavans, ſelon qu'ils ont plus ou moins d'idées parfaites qui les mettent à même de pouvoir définir & connoître exactement les choſes. Car la quantité & la diverſité des idées ne peuvent ſervir à perfectionner l'entendement & à acquérir la Science, qu'autant qu'elles ſont juſtes & véritables, la multiplicité de fauſſes notions ne ſervant qu'à égarer du chemin de la vérité *.

§. IX.

la Logique eſt la démonſtration. *Scot ſoutient que c'eſt le* ſyllogiſme. *Quelques Philoſophes prétendent que c'eſt l'*argumentation. *Ils diſputent tous avec beaucoup de vivacité, & ne diffèrent de ſentiment que par l'abus des mots. Car l'*argumentation *ne contient-elle pas le* ſyllogiſme, *qui étant la plus pure façon d'argumenter, entraîne néceſſairement & contient en ſoi la* démonſtration? *Et faire un* ſyllogiſme *évident & concluant, n'eſt-ce pas* argumenter *&* démontrer?

* Or, quoique ce ſoit une choſe conſidéra-

§. IX.

Des causes de notre ignorance.

LES causes de notre ignorance procédent donc premierement du manque de nos idées; secondement, de ce que nous ne pouvons découvrir la connexion qui est entre les idées que nous avons; troisiémement, de ce que nous ne refléchissons point assez sur nos idées. Car, si nous considérons en premier lieu que les notions que nous avons par nos facultés, n'ont aucune proportion avec les choses mêmes, puisque nous n'avons pas une idée claire & distincte de la substance même qui est le fondement de tout le reste, nous reconnoîtrons aisément combien peu

ble que de savoir beaucoup de choses, & chacune en perfection, toute-fois, comme il y en a si peu qui soient capables de l'un & de l'autre, il semble que l'on ne doit point tant se mettre en peine d'avoir des idées de beaucoup de choses, que de cultiver & perfectionner celles que l'on a; car il vaut mieux savoir peu, & le bien savoir, que de savoir beaucoup & le savoir mal. BERNIER, Abrégé de la Philosophie de Gassendi, *Tome I. pag.* 81.

peu nous pouvons avoir de notions certaines. Et sans parler des corps qui échappent à notre connoissance à cause de leur éloignement, il y en a une infinité qui nous sont inconnus à cause de leur petitesse. Or, comme ces atômes, ou parties subtiles qui nous sont insensibles, sont parties actives de la matière, & les premiers matériaux dont elle se sert, & desquels dépendent *les secondes qualités* & la plupart des opérations naturelles, nous sommes obligés, par le défaut de leur notion, de rester dans une ignorance invincible de ce que nous voudrions connoître à leur sujet, nous étant impossible de former aucun jugement certain, n'ayant de ces premiers corpuscules aucune idée précise & distincte.

S'IL nous étoit possible de connoître par nos sens ces parties déliées & subtiles qui sont les parties actives de la matière, nous distinguerions leurs opérations méchaniques avec autant de facilité, qu'en a un horloger pour connoître la raison par laquelle une montre va ou s'arrête. Nous ne serions point embarrassés d'expliquer pourquoi l'argent se dissout dans l'eau forte, & non point dans l'eau-régale, au contraire de l'or qui se dissout dans l'eau-régale, & non pas dans

l'eau-

l'eau-forte. Si nos sens pouvoient être assez aigus pour appercevoir les parties actives de la matière, nous verrions travailler les parties de l'eau-forte sur celles de l'argent, & cette méchanique nous seroit aussi facile à découvrir, qu'il l'est à l'Horloger de savoir comment, & par quel ressort se fait le mouvement d'une pendule. Mais le défaut de nos sens ne nous laisse que des conjectures, fondées sur des idées qui peut-être sont fausses, & nous ne pouvons être assurés d'aucune chose sur leur sujet, de ce que nous pouvons en apprendre par un petit nombre d'expériences qui ne réussissent pas toujours, & dont chacun explique les opérations secrettes à sa fantaisie.

LA difficulté que nous avons de trouver la connexion de nos idées, est la seconde cause de notre ignorance. Il nous est impossible de déduire en aucune manière *les idées des qualités sensibles que nous avons de l'esprit, d'aucune cause corporelle, ni de trouver aucune correspondance ou liaison entre ces idées & les premières qualités qui les produisent en nous.* L'expérience nous démontre cette vérité. Il nous est encore impossible de concevoir que la pen-

sée

sée puisse produire le mouvement dans un corps, & que le corps puisse à son tour produire la pensée dans l'esprit. Nous ne pouvons pénétrer comment l'esprit agit sur la matière & la matière sur l'esprit: la foiblesse de notre entendement ne sauroit trouver la connexion de ses idées, & le seul secours que nous ayons, est de recourir à un Agent tout puissant & tout sage, qui opére par des moyens que notre foiblesse ne peut pénétrer.

ENFIN notre paresse, notre négligence & notre peu d'attention à reflechir, sont aussi des causes de notre ignorance. Nous avons souvent des idées complettes, desquelles nous pouvons aisément découvrir la connexion; mais faute de suivre ces idées & de découvrir & de trouver les notions moyennes qui peuvent nous apprendre quelle espèce de convenance ou de disconvenance elles ont entre-elles, nous restons dans notre ignorance.

VOILA, Madame, les principales reflexions que je croyois devoir vous faire faire sur la maniere d'acquérir nos idées, & de les considérer simplement en tant que premieres notions. Vous me direz peut-être que vous êtes aussi peu avancée qu'avant que de commencer à philoso-

pher.

pher. *Que m'avez-vous, appris*, continuerez-vous? *Je suis incertaine comment j'acquiers mes idées : je vois que je n'en ai qu'un très petit nombre, & qu'encore s'en trouve-t-il beaucoup qui peuvent être fausses. Je suis dans l'impossibilité d'en acquerir plusieurs qui me seroient très utiles. Franchement ce n'est pas la peine de raisonner si long-tems, pour n'en être ni plus savant, ni plus heureux & satisfait* *.

Si c'est-là, Madame, votre sentiment, vous me rendrez du moins la justice de vous avoir parlé naturellement. Je vais, pour continuer à vous donner des preuves de ma sincérité, examiner le *second chef*, ou *la seconde partie* de la Logique.

§. X.

* *Illiterati non minus nervi rigent.*
HORATIUS, Epod. VIII.

Ajoutez à ce passage cet autre du même Auteur.

Scilicet & morbis & stabitalite carebis,
Et luctum & curam effugies, & tempora vitæ
Longa tibi post hæc fato meliore dabuntur.

§. X.

Des Jugemens par lesquels de deux idées simples nous en faisons une composée.

JE vous ai déja dit, Madame, qu'on entendoit par ce mot *juger*, (sur quoi roule la seconde partie de la Logique,) la faculté d'affirmer véritablement d'une chose ce qu'elle est, ou ce qu'elle n'est pas, en lui donnant ce qui lui convient, & lui ôtant ce qui ne lui convient pas. Cette sorte de pensée est appellée *jugement* ou *proposition* parce que c'est par elle que nous décidons qu'une chose est ou n'est pas : ensorte que si par la *conception* nous l'imaginons nuement & simplement, par le *jugement* nous affirmons ce qui lui est propre ou ce qui ne lui convient point, & notre entendement, considérant les diverses idées simples qu'il a reçues, en fait une composée; & cette idée, quoique produite indirectement par la *sensation*, est pourtant formée par la *réflexion*, qui sont les deux seules sources de toutes nos notions, ainsi que je vous l'ai déja montré.

Vous remarquerez, Madame, que toute proposition est généralement ou affirmative ou négative. La négation & l'affirmation

l'affirmation ſont formées par le verbe *eſt* ſeulement, comme lorſqu'on dit *Pierre eſt fidèle*; ou par ce même verbe *eſt*, accompagné d'une particule négative, comme lorſqu'on dit *La conſtance n'eſt pas un vice.* Je vous prie de vous ſouvenir, Madame, que le nom qui précéde le verbe *eſt*, tel qu'eſt *Pierre* & la *conſtance* dans les propoſitions que je viens de rapporter, eſt appellé *ſujet*, & celui qui ſuit ce même verbe *eſt*, tel qu'eſt *fidèle* & *vice*, eſt nommé *attribut.* Il faut auſſi obſerver que toutes les propoſitions ne ſont point compoſées d'un ſimple ſujet & d'un ſimple attribut, telle que celle-là, *Pierre* eſt *fidèle*: mais qu'il en eſt d'autres compoſées de pluſieurs mots; comme lorſqu'on dit, *N'avoir point de caprices, eſt le propre d'un amant fidèle.* Dans cette propoſition, *n'avoir point de caprices* eſt comme le ſujet, & le *propre d'un amant fidèle*, comme l'attribut.

§. XI.

D'où dépend la vérité des propoſitions ou des jugemens.

UN jugement n'eſt juſte & certain, qu'autant qu'il attribue au ſujet ce qui lui convient, & c'eſt de la con-

venance de l'attribut au ſujet que dépend la vérité d'une propoſition. Si je dis, par exemple, que le *ſoleil* eſt *lumineux*, ma propoſition eſt vraie, parce que le ſoleil eſt véritablement lumineux, & que cet attribut lui convient. Mais ſi je dis que le *ſoleil* eſt *opaque*, ma propoſition devient fauſſe, parce que l'attribut ne convient point au ſujet.

LA certitude de nos jugemens dépend auſſi de l'évidence qui les fait paroître néceſſaires. Car quoique lorſque le ſoleil eſt levé, il ſoit jour; cependant, pour que l'entendement ſoit certain de cette propoſition, *Il eſt jour*, il faut que nos ſens agiſſent & nous la démontrent évidemment, & que nous ouvrions les yeux & nous aſſurions de la vérité.

DE même que la certitude de nos jugemens dépend de l'évidence que nous en avons; de même leur probabilité, ou leur vrai-ſemblance dépend de ce qu'ils approchent plus de l'évidence que de l'obſcurité. Nous donnons notre croyance aux choſes, ſelon que nous voyons des apparences de la vérité.

POUR s'accoutumer à former des jugemens juſtes & évidens, il faut munir ſon entendement d'une quantité de propoſitions évidentes & générales, telles

que

que ſont celles qu'on appelle *maximes* ou *axiomes*. Ce ſont des ſources d'où découlent dans notre eſprit un nombre d'autres idées qui ſe reſſentent de la pureté de leur origine. Toutes les ſciences fourniſſent certains axiomes qui leur ſont propres, & qu'elles regardent comme leur appartenans de droit. On appelle ces premiers principes, des *maximes*, ou des *axiomes*, parce que ce ſont des propoſitions dont il ſuffit de concevoir le ſens, pour être convaincu de leur certitude; comme,

Il eſt impoſſible qu'une même choſe ſoit, & ne ſoit pas en même tems.

Le tout eſt plus grand que ſa partie.

De quelque choſe que ce ſoit, la négation ou l'affirmation eſt vraye.

Tout nombre eſt pair ou impair.

Si à des choſes égales vous ajoutez des choſes égales, les tous ſeront égaux.

Ni l'Art, ni la nature ne peuvent faire une choſe de rien.

Dieu & la nature ne font rien en vain, &c. *

A tous ces axiomes j'en ajouterai un auſſi

* On a employé ici ces axiomes préférablement à bien d'autres, parce qu'on s'en ſervira ſouvent dans la ſuite de ces Réflexions.

aussi évident pour tous ceux qui vous connoissent. *On ne doit chercher la parfaite beauté que chez Madame de* ***. Peut-être quelque bourru de Savant, ou quelque Scholastique vetilleur, me disputeront-ils l'évidence de cette proposition ; mais vos yeux, s'ils daignent jamais se tourner par hazard vers eux, leur en persuaderont la vérité.

§. XII.

Du syllogisme ou vrai raisonnement.

LE raisonnement ou le syllogisme, forme, ainsi que je vous l'ai dit, Madame, dès le commencement de cette réflexion, la troisiéme partie de la Logique ; & ce qu'on entend par ce mot de raisonnement ou de syllogisme, est l'opération que fait notre esprit, lorsque de deux propositions il en tire nécessairement une troisiéme, & que notre entendement, reconnoissant deux notions qui conviennent entre elles, prononce une décision sur leur convenance.

LES deux premières propositions, dont le syllogisme est composé, sont appellées *prémisses*, ou *antécédens*, parce qu'on les met devant la troisième qu'elles

qu'elles précédent, & cette troisième ou dernière, est nommée *conclusion*, parce qu'elle termine le raisonnement. Ainsi lorsque je dis,

1. *Quand on a de l'esprit on apprend aisément* :
2. *Madame de *** a de l'esprit* ;
3. *Madame de *** apprend donc aisément*,

les deux premières propositions sont appellées *prémisses*, & la dernière, *conclusion*, comme en effet vous voyez qu'elle sert comme de clôture au raisonnement.

§. XIII.

Des différentes especes de Syllogismes.

LE syllogisme a plusieurs différentes formes, selon lesquelles il change de nom. Cette variété & ces diverses espèces d'argument sont assez inutiles à la recherche de la vérité, que les hommes auroient même pû connoître sans former des syllogismes, la plupart de nos erreurs venant bien plus de ce que nous raisonnons sur des principes faux, que non pas de ce que nous ne raisonnons pas suivant nos principes. Mais comme vous pourriez croire, Madame,

que ces argumens sont des mystères cachés, je vais vous en dire un mot, le plus succinctement qu'il me sera possible.

ON appelle *enthymême* le syllogisme, dont l'une des deux premières propositions, qu'on nomme *prémisses*, se trouve supprimée; mais cependant sous-entendu, comme lorsque je dis,

Quand on a de l'esprit, on apprend aisément;
*Madame de *** apprend donc aisément.*

On comprend naturellement que l'entendement suppose en lui-même cette proposition supprimée,

*Madame de *** a de l'esprit;*

qui transposée entre les deux autres, formeroit le syllogisme parfait. Au reste, la première proposition de l'enthymême s'appelle en termes scholastiques *antécédent*, & la conclusion *conséquent*.

IL est encore plusieurs autres argumens, tels que le *syllogisme hypotétique*, le *disjonctif*, celui qu'on fait par gradation & par induction; mais en vérité cela ne paroît si peu utile, & les plus grands hommes

hommes l'ont si fort mépriſé *, quoique quelques-uns s'y ſoient ſoumis par foibleſſe **, que je ne veux point occuper votre tems auſſi inutilement.

§. XIV.

* A quoi ſert donc le ſyllogiſme ? Je réponds qu'il eſt principalement d'uſage dans les écoles, où l'on n'a pas honte de nier la convenance des idées qui conviennent viſiblement enſemble; ou bien hors des écoles, à l'égard de ceux, qui, à l'occaſion & à l'exemple de ce que les Doctes n'ont pas honte de faire, ont appris auſſi à nier ſans pudeur la connexion des idées qu'ils ne peuvent s'empêcher de voir eux-mêmes. Pour celui qui cherche ſincérement la vérité, & & qui n'a d'autre but que de la trouver, il n'a aucun beſoin de ces formes ſyllogiſtiques pour être forcé à reconnoître la conſéquence dont la vérité & la juſteſſe paroiſſent mieux en mettant les idées dans un ordre ſimple & naturel. LOCKE, Eſſai Philoſophique concernant l'Entendement Humain, *Livr.* 4. *Chap. XVII. pag.* 873.

** *Voici un* Avertiſſement *qui eſt à la tête du II. Chapitre de la III. Partie de l'*Art de penſer. *Cet endroit traite des règles générales des ſyllogiſmes ſimples incomplexes.* Ce Chapitre, & les ſuivans juſqu'au douxiéme, ſont de ceux dont il eſt parlé dans le *Diſcours*, qui contiennent des choſes ſubtiles pour la ſpéculation de la Logique, mais qui ſont de peu d'uſage. *Pourquoi donc les préſenter à un Lecteur ? pour lui faire perdre du tems à les par-*

§. XIV.

La vérité ou la fauſſeté des prémiſſes du ſyllogiſme le rendent démonſtratif, véritable ou faux.

CETTE régle eſt utile, en ce qu'elle nous apprend que pour raiſonner juſte, il faut être fondé ſur de bons principes. On doit l'avoir toujours préſente à l'imagination, elle nous oblige à examiner mûrement les maximes deſquelles nous voulons tirer nos déciſions.

IL faut nous réſoudre à ne pouvoir jamais rien conclure d'évident & de perſuaſif, ſi nos prémiſſes ne ſont point elles-mêmes évidentes; mais lorſque les deux premières idées ſur leſquelles nous ayons

courir, & l'obliger peut-être à remplir ſon entendement de choſes ſuperflues & inutiles, qui tiennent la place d'autres beaucoup meilleures qu'on auroit pû leur ſubſtituer. L'Auteur de l'Art de penſer a connu cette vérité; mais un reſte de foibleſſe, ou de complaiſance pour la Philoſophie ſcholaſtique, lui a fait faire douze Chapitres ſuperflus, ſur-tout s'il a eu deſſein, comme il aſſure dans ſa Préface, d'apprendre à ſes Lecteurs dans huit ou dix jours ce qu'il y a de meilleur & de plus utile dans la Logique.

avons porté notre jugement, nous sont parfaitement connuës; la troisiéme, que nous formons par le moyen de leur assemblage, devient concluante & persuasive. Ainsi voulant prouver la sensibilité de l'homme, si je pose pour prémisses que *tout homme est animal*, & que *tout animal sent*, j'en tire une troisiéme proposition, par laquelle je conclus évidemment qu'*il faut donc que tout homme sente*.

Si l'on tâchoit de ne raisonner jamais que le plus clairement qu'on pourroit, on avanceroit bien davantage dans la recherche des vérités qui nous sont inconnues; mais l'on se contente de se servir des notions les plus abstraites. On abandonne souvent le vrai pour s'appuyer sur l'incertain, ou sur le chimerique; on se sert des règles du raisonnement pour en faire un abus *, & se tromper ainsi soi-même

* Les sages Philosophes anciens ne se sont pas moins plaints que nous de l'abus qu'on faisoit des prétendues règles pour apprendre à raisonner d'une maniere juste. Séneque s'éleve avec beaucoup de force contre cette foule d'argumens auxquels on a donné tant de noms différens. *Si l'on demande*, dit-il, *à quelqu'un s'il a des cornes, sera-t il assez sot de s'étaler le front, & ne saura-t-il pas qu'il n'a point de cornes, quoique par quelque ar-*

même & les autres ; on devient insensiblement sophiste sans s'en appercevoir. Dans les disputes que l'on a, on commence à soutenir ses opinions par de faux principes ; on en vient enfin jusqu'à l'abus des mots, & l'on s'applaudit d'avoir empêché la vérité de paroître en l'enveloppant dans des sophismes. * C'est ainsi que

gument cornu on lui ôte le moyen de prouver le contraire ? Il en est de toutes les subtilités Philosophiques, comme des tours des joüeurs de gobelets, dont les mensonges divertissent ; de même aussi les argumens, les syllogismes, les sophismes, (Car quel autre nom puis-je leur donner ?) ne nuisent point à ceux qui les ignorent, & ne servent en rien à ceux qui les savent. Ceterum qui interrogatur an cornua habeat, non est tam stultus ut frontem suam tentet : nec rursus tam ineptus aut hebes, ut non habere se nesciat, quod tu illi subtilissima collectione persuaseris. Sic ista sine noxa decipiunt, quo modo præstigiatorum acetabula & calculi, in quibus fallacia ipsa delectat. Effice ut quomodo fiat intelligant : perdidi usum. Idem de istis captionibus dico ; quo enim nomine potius sophismata appellem (nec ignoranti nocent, nec scientem juvant. L. ÆNEI SENECÆ, *Epist. Lib. Epist. XLV.*

* Après tout, lorsqu'on rencontre des sophistes, le meilleur est de les laisser là, comme gens qui, au lieu de la vérité que nous cherchons, nous présentent l'erreur & la

que le Poëte dont parle Perſe, s'applaudiſſoit de remplir ſes Ouvrages d'antithèſes ridicules *.

§. XV.

De l'inutilité du ſyllogiſme & de l'argumentation ſcholaſtique.

L'OPINION de l'inutilité du ſyllogiſme eſt la plus grande de toutes les héreſies dans l'école; hors de lui, point de ſalut. Quiconque erre dans les régles, eſt un grand homme; mais quiconque découvre la vérité d'une manière ſimple, par la connexion des idées claires & diſtinctes

fauſſeté, ou qui, au lieu d'agir ſérieuſement, ſe plaiſent à jouer & vetiller. *J'ai honte*, dit fort judicieuſement Séneque, *âgés que nous ſommes, nous badinons dans les choſes les plus ſérieuſes.* Rat eſt une ſyllabe : le rat mange le fromage ; donc la ſyllabe mange le fromage. Ceci ne ſeroit-il pas plus ſubtil ? Rat eſt une ſyllabe : la ſyllabe ne ronge pas le fromage ; donc le rat ne ronge point le fromage. Sottiſes d'enfans ! BERNIER, Abrégé de la Philoſophie de Gaſſendi, *Tom. I. pag.* 168.

* *Libris in antithetis doctus poſuiſſe figuras :*
Laudatur bellum hoc, hoc bellum.
PERSIUS, Sat. I. *Verſ.* 86. 87.

ſtinctes que nous fournit l'entendement, n'eſt qu'un ignorant.

CEPENDANT, ſi nous examinons avec un peu d'attention les actions de notre eſprit, nous découvrirons que *nous raiſonnons mieux & plus clairement, lorſque nous obſervons ſeulement la connexion des preuves, ſans reduire nos penſées à une regle ou forme de ſyllogiſme* *. Nous ſerions bien malheureux, ſi cela étoit autrement; la raiſon ſeroit alors le partage de cinq ou ſix pedans, de qui elle ne fut jamais connue **. Je ne crois pas qu'on s'amuſe à chercher la vérité par le ſyllogiſme dans le cabinet des Princes, où les affaires qu'on y décide, ſont d'aſſez grande

* *Ce qui eſt en lettres Italiques dans ce Chapitre, eſt pris de l'*Eſſai ſur l'Entendement Humain de l'*illuſtre* Monſieur LOCKE, *Liv. II. Chap. XVII. On pourra voir dans cet excellent Livre l'inutilité du ſyllogiſme démontrée évidemment. Le Lecteur qui voudra être entiérement perſuadé de cette opinion, ne peut mieux faire que d'avoir recours à cet Auteur.*

** Ces principes .. auront un effet contraire à ceux de la Philoſophie commune; car on peut aiſément remarquer en ceux qu'on appelle pedans, qu'elle les rend moins capables de raiſon qu'ils ne ſeroient s'ils ne l'avoient jamais appriſe. DESCARTES, principes de Philoſophie, *Préface.*

grande conſéquence pour qu'on doive y employer tous les moyens néceſſaires pour raiſonner & conclure le plus juſtement qu'il eſt poſſible. Et *ſi le ſyllogiſme étoit le grand inſtrument de la raiſon, & le meilleur moyen pour mettre cette faculté en exercice*, je ne doute pas que les Princes n'euſſent exigé que leurs Conſeillers d'Etat appriſſent à former des ſyllogiſmes dans toutes les eſpèces, leur Royaume, & leur perſonne même, dépendant des affaires qu'on délibere dans leurs Conſeils. Je ſerois fort étonné qu'on voulût me prouver que le Réverend Pere Profeſſeur de Philoſophie du Couvent des Cordeliers, grand & ſubtil Scotiſte, fût un auſſi excellent Miniſtre que le Cardinal de Richelieu, ou Mazarin, qui à coup sûr ne formoient pas un ſyllogiſme dans les règles auſſi bien que lui. Henri IV. a été un des grands Princes qu'il y ait eu, il avoit autant de prudence, de bon ſens & de juſteſſe d'eſprit, qu'il avoit de valeur; je ne penſe pourtant pas qu'on le ſoupçonne jamais d'avoir ſû de ſa vie ce que c'étoit qu'un ſyllogiſme Nous voyons tous les jours une quantité de gens, dont les raiſonnemens ſont nets, juſtes & précis, & qui

n'ont pas la moindre connoissance des règles de la Logique.

CES *subtilités*, dit Séneque, * en parlant des argumens, *ne servent point à éclaircir les difficultés, & ne peuvent fournir aucune véritable décision; l'esprit s'en sert comme d'un joüet qui l'amuse, mais qui ne lui est d'aucune utilité; & la bonne & véritable Philosophie en reçoit un très grand dommage. S'il est pardonnable de s'amuser quelquefois à de pareilles fadaises, c'est lorsqu'on a du tems à perdre; cependant elles sont toujours pernicieuses, car on se laisse aisément séduire à leur clinquant & à leurs fausses & ridicules subtilités.*

SI le syllogisme est nécessaire pour découvrir la vérité, la plus grande partie du monde en est privée. Pour une personne qui a quelque notion des formes

Hanc constantiam cavillationes istæ, de quibus paulo ante loquebar, præstare non possunt. Ludit istis animus, non proficit: & Philosophiam à fastigio deducit in planum. Nec te prohibuerim aliquando ista agere, sed tunc cum voles nihil agere. Hoc tamen habent in se pessimum, dulcedinem quandam sui faciunt, & animum, specie subtilitatis inductam, tenent, ac remorantur. L. SENECÆ *Epistolæ, Epist. CXI. sub fin.*

mes syllogistiques, il en a dix mille qui n'en ont aucune idée. La moitié des peuples de l'Asie & de l'Afrique n'ont jamais oüi parler de Logique. Il n'y avoit pas un seul homme dans l'Amérique, avant que nous l'eussions découverte, qui sût ce que c'étoit qu'un syllogisme; il se trouvoit pourtant dans ce continent des gens qui raisonnoient peut-être aussi subtilement que des Logiciens. Nous voions tous les jours de nos païsans avoir dans les choses essentielles de la vie sur lesquelles ils ont reflechi, plus de bon sens & plus de justesse que des Docteurs de Sorbonne. L'homme seroit bien malheureux, si sans le secours des règles d'Aristote, il ne pouvoit faire usage de sa raison, & que ce présent du Ciel lui devînt un don inutile *.

ON

* Dieu n'a pas été si peu libéral de ses faveurs envers les hommes, que se contentant d'en faire des créatures à deux jambes, il ait laissé à Aristote le soin de les rendre créatures raisonnables; je veux dire ce petit nombre, qu'il pourroit engager à examiner de telle manières les fondemens du syllogisme, qu'ils vissent qu'entre plus de soixante manières dont trois propositions peuvent être rangées, il n'y en a qu'environ quatorze, où l'on puisse être assûré que la conclusion est juste, & sur quel fon-

ON voit plus aisément la connexion de nos idées lorsqu'on n'use point du syllogisme, qui ne sert qu'à rallentir la pénétration & la décision de l'entendement *. *Supposons que le mot* Animal *soit une idée moyenne, ou comme on parle dans les écoles*, le terme moyen, *que l'esprit emploie pour montrer la connexion qui se trouve entre* Homme *&* Vivant, *je demande si l'esprit ne voit pas cette liaison aussi promptement & aussi nettement, lorsque l'idée qui lie ces deux termes*

dement la conclusion est certaine dans ce petit nombre de syllogismes, & non dans d'autres. Dieu a eu beaucoup plus de bonté pour les hommes, il leur a donné un esprit capable de raisonner, sans qu'ils aient besoin d'apprendre les formes des syllogismes. Ce n'est point, dis-je, par les règles du syllogisme que l'esprit humain apprend à raisonner; il a une faculté naturelle d'appercevoir la convenance, ou la disconvenance de ses idées, & il peut les mettre en bon ordre, sans toutes ces repetitions embarrassantes. LOCKE, Essai sur l'entendement humain, *Liv. IV. Chap. XVII. pag.* 868.

* Il y a en tout ceci beaucoup de vetilles, & qui sont même, en quelque Auteur que ce soit, très obscures & ennuieuses. BERNIER, Abrégé de la Philosophie de Gassendi, *Tom. I. pag.* 126.

mes, eſt au milieu dans cet argument naturel,

Homme... Animal... Vivant,
que dans cet autre plus embarraſſé,
Animal.. Vivant.. Homme.. Animal;
ce qui eſt la poſition qu'on donne à ces idées dans un ſyllogiſme, pour faire voir la connexion qui eſt entre Homme *&* Vivant, *par l'intervention du mot* Animal?

VOILA donc encore, Madame, cette troiſiéme partie de la Logique inutile, ou du moins peu avantageuſe, puiſque ſi le ſyllogiſme étoit néceſſaire à la recherche de la vérité, la raiſon que Dieu nous a donnée, ſeroit ſi foible & ſi imparfaite, qu'elle auroit beſoin de lunettes pour appercevoir; au lieu que la lumière naturelle n'étant point offuſquée, retenue & contrainte par les formes ſyllogiſtiques, voit plus promptement & plus nettement ſans le ſecours du ſyllogiſme, que par ſon entremiſe. On a travaillé pendant plus de deux mille ans inutilement à chercher tant de diviſions, de ſubdiviſions, de noms baroques, qui tenoient du ſtile des Magiciens, & au lieu d'éclairer l'eſprit, on ne lui a fourni que des occaſions capables de l'arrêter dans ſes opérations. Heureux, ſi revenus de

cette erreur, ceux dont toute la Science se réduit au talent d'embrouiller la vérité, se rapprochoient des règles naturelles, & avoüoient de bonne foi que ce qu'ils croioient utile à la raison, lui étoit plus nuisible que profitable ! Voici le talisman, auquel les Commentateurs d'Aristote & les Scholastiques avoient attaché la raison & l'entendement :

Barbara, Celarent, Darii, Ferio, Baralipton,
Celantes, Dabitis, Fapesmo, Frisesomorum,
Cesare, Camestres, Festino, Baroco, Darapti,
Felapton, Disamis, Datari, Bocardo, Ferison.

Ne faut-il pas être phrénetique pour inventer de pareilles règles ? Et quel est l'esprit, que le seul arrangement de tous ces mots bizarres n'occupe pendant un tems très inutilement ? Que doivent donc faire des préceptes qui répondent à la clarté de ces principes, & qui ne sont guères d'un plus grand secours à l'entendement, que les mots *Baroco*, *Bocardo*, *Ferison* sont doux à l'oreille ? Une chose qui me paroît assez surprenante, c'est que des

des Philosophes qui ont affecté un grand mépris pour la Philosophie scholastique, ayent prescrit des règles qui ni sont ni plus claires, ni plus nécessaires, que celles qu'ils condamnoient avec tant de hauteur. Mr. 's Gravesande, dans son *Introduction à la Logique*, a placé un Traité sur l'argumentation, ou l'art de raisonner par syllogisme. Il s'efforce d'apprendre aux hommes à parler & à penser d'une manière juste & précise par un certain arrangement des Lettres de l'Alphabet. Un Critique moderne s'est moqué de cette méthode si extraordinaire. *Je pense*, dit-il, *que ces préceptes figureroient fort bien dans le* Bourgeois-Gentilhomme ; *il me semble oüir Mr. Jourdain, AEE, AOO, OAO, EIO, EAE, EAO. Que cela est beau ! Que cela est savant ! La façon d'apprendre aux hommes à raisonner est bien sublime & bien élevée ! EAO, EAE, &c.* Vous serez peut-être bien aise de voir ici quelques-unes de ces règles alphabétiques, vous les trouverez en partie * au bas de la page. Au reste,

* Il y a une méthode plus facile de prouver qu'il n'y a que dix modes concluans, & cela en considérant d'abord les seules prémisses, & en faisant attention ensuite à la conclusion.

reſte, je vous dirai que Mr. 's Graveſande n'eſt point l'inventeur de cette méthode,

Les quatre Lettres A, E, I, O ne peuvent être priſes deux à deux, que de ſeize manières, comme leur arrangement le fait voir.

AA, AE, AI, AO, EA, IA, OA,
EE, EI, EO, IE, OE,
II, IO, OI,
OO.

De ces diſpoſitions nous rejettons EE, EO, OE, II, IO, OI, OO; IE doit auſſi être rejetté, à cauſe que la concluſion ſeroit négative, & par cela même le grand terme univerſel, qui devroit être de même dans la majeure; ce qui ne ſauroit être dans I. Ainſi il ne reſte que ces huit diſpoſitions des prémiſſes, AA, AE AI, AO, EA, IA, OA, EI. De AA nous ne pouvons conclure qu'en A, ou en I. De AE nous ne concluons qu'en E. A la vérité la concluſion en O ſeroit bonne; mais on n'en fait jamais uſage, quand on en peut avoir une plus générale; ce qui ſe peut toujours dans le cas préſent, parce que le petit terme eſt univerſel dans la mineure. De AI, & de IA on conclut ſeulement en I. De AO, OA & EI, ſeulement en O. De EA ſeulement en E, ou en O. Cela étant, voici tous les modes poſſibles des ſyllogiſmes, AAA, AAI, AII, IAI, qui ſont les modes affirmatifs, AEE, AOO, OAO, EIO, EAE, EAO, qui ſont les négatifs. Introduction à la Philoſ. contenant la Métaphyſ. & la Logique, *Liv. II. Chap. XXXV. pag. 449. par Mr.* 's GRAVESANDE.

de, Ariſtote * s'en étoit ſervi plus de deux

* Πρῶτον μὲν οὖν ἔστω στερητικὴ καθόλε, ἡ Α, Β, πρότασις. Εἰ οὖν μηδενὶ τῶν Β, τὸ Α, ὑπάρχει, οὐδὲ τῶν Α, οὐδενὶ ὑπάρξει τὸ Β. Εἰ γὰρ τινι, οἷον τῷ Γ, οὐκ ἀληθὲς ἔσται τὸ μηδενὶ τῷ Β, τὸ Α, ὑπάρχειν, τὸ γὰρ Γ, τῶν Β, τί ἐστιν. Εἰ δὲ παντὶ τὸ Α, τῷ Β, καὶ τὸ Β, τινὶ τῷ Α, ὑπάρξει. Εἰ γὰρ μηδενὶ, οὐδὲ τὸ Α, οὐδενὶ τῷ Β, ὑπάρξει· ἀλλ' ὑπέκειτο, παντὶ ὑπάρχειν. Ὁμοίως δὲ καὶ εἰ κατὰ μέρος ἐστὶν ἡ πρότασις. Εἰ γὰρ τὸ Α, τινὶ τῷ Β, καὶ τὸ Β, τινὶ τῷ Α, ἀνάγκη ὑπάρχειν. Εἰ γὰρ μηδενὶ, οὐδὲ τὸ Α, οὐδενὶ τῶν Β, ὑπάρξει. Εἰ δὲ γε τὸ Α, τινὶ τῶν Β, μὴ ὑπάρχειν, ἀνάγκη καὶ τὸ Β, τῷ Α, μὴ ὑπάρχειν. οἷον, εἰ τὸ μὲν Β, ἐστὶ ζῶον, τὸ δὲ Α, ἄνθρωπος ἀνθρώπῳ μὲν γὰρ παντὶ ζῶον, ζῴων δὲ παντὶ ἀνθρώπῳ ὑπάρχει.

Sit itaque univerſalis negativa propoſitio, A, B. *Si igitur nulli competit eorum quæ ſunt* B, & B *profecto nulli competet eorum quæ ſunt* A; *nam ſi alicui competet, atque ſi illud*, C *non erit illud profecto verum* A *nulli competere* B. *nam* C *aliquid eſt eorum, quæ ſunt* B, *ut luce clarius extat. Si autem* A *competit omni* B, *&* B *nimirum alicui competet* A. *Nam ſi nulli competet, &* A *profecto nulli competet* B. *Atque omni ſupponebatur competere. Similis converſio fiet, etſi particularis affirmativa ſit propoſitio; nam ſi* A *competit alicui* B, *&* B *neceſſe eſt cuipiam competat* A. *Nam ſi nulli competat, &* A *profecto nulli competeret* B, *ſed alicui ſupponebatur competere. Si autem* A *non omni competit* B, *non neceſſe eſt* B *non omni competere* A, *ut ſit* B *quidem animal*, A *vero homo. Homo namque non omni competit animali, ut animal*

deux mille ans auparavant ; ainſi ces préceptes peuvent être appellés, *renouvellés des Grecs*. Je doute qu'ils faſſent jamais auprès des gens du monde une fortune plus grande que celle du jeu de l'oye, *jeu également renouvellé des Grecs*.

JE ne ſaurois mieux terminer ce que j'ai dit ſur l'inutilité des différentes règles qu'on a preſcrites ſur l'argumentation & ſur le ſyllogiſme, que par le ſentiment du plus ſage & du plus profond Métaphyſicien qu'il y ait jamais eu. *Rien n'eſt moins propre à aider l'eſprit*, dit-il, *que le ſyllogiſme, qui, muni d'une ſeule probabilité ou d'un ſeul argument topique, ſe donne carrière & pouſſe cet argument dans ſes derniers confins, juſques à ce qu'il ait entraîné l'eſprit hors de*

mal homini competit omni. Commentarii Collegii Conimbricenſis è Societate Jeſu in univerſam Dialecticam Ariſtotelis Stagiritæ prima pars. Græco Ariſtotelis contextui adjuncta eſt Latina verſio, &c. *Lib. I. Ariſtotelis de prior. reſolut. cap. 2. pars. 2. Comment. pag.* 430. Ariſtote raiſonne de la même manière, & veut apprendre à raiſonner aux autres par ces préceptes alphabétiques dans les ſix chapitres qui ſuivent celui d'où je viens d'extraire cet exemple. Il faut convenir que le modèle du Maître du *Bourgeois-Gentilhomme* eſt très ancien.

de la vûe de la chose en question ; de sorte que le forçant, pour ainsi dire, à la faveur de quelque difficulté éloignée, il le tient là fortement attaché, & peut-être même embrouillé & entrelassé dans une chaîne de syllogismes, sans lui donner la liberté de considerer de quel côté se trouve la probabilité, & après que toutes ont été dûment examinées, tant s'en faut qu'il lui fourniſſe des secours capables de l'en instruire.

MONTAGNE ne se contente pas de mépriser, ainsi que LOCKE, les règles de l'argumentation ; il prétend que la Logique ordinaire ne sert qu'à former des pedans *crottés & enfumés.* » La plus ex-» presse marque, dit-il, de la sagesse, c'est » une jouissance constante ; son état est » comme des choses au-dessus de la Lune, » toujours serein. Ces *Baroco* & *Bara-*» *lipton* qui rendent leurs suppôts ainsi » crottés & enfumés, ce n'est pas elle, » ils ne la connoissent que par oüi dire, » comment elle fait état de sereiner les » tempêtes de l'ame & d'apprendre à rire » la faim & les fiévres ; non par épicy-» cles imaginaires, mais par raisons na-» turelles & probables. » Si Montagne avoit vû les AA & les OO du Profes-

seur

seur Hollandois, sans doute qu'il en eût dit ce qu'il a dit des *Baraco* & des *Baralipton*.

§. XVI.

De la Méthode.

ON entend par ce mot de *méthode*, la dernière des opérations de notre esprit, que nous avons indiquée au commencement de cette Réflexion, par le terme de *concevoir*, qui signifie disposer ou arranger ce que nous avons imaginé sur un sujet, de la manière la plus prompte & la plus claire qu'il nous est possible. Cette partie de la Logique paroît la plus utile & la plus nécessaire.

LES règles du syllogisme & de l'argumentation servent très peu à démontrer, ainsi que nous l'avons observé ; au lieu qu'en gardant une exacte méthode qui dirige & donne un bon ordre à nos idées, nous prouvons aisément & invinciblement la vérité par une suite de raisonnemens justes & précis.

§. XVII.

§. XVII.

De deux sortes de Méthodes.

IL y a deux sortes de méthodes; l'une qui sert à découvrir la vérité, & qu'on appelle *analyse*, ou *méthode de résolution*, ou même *méthode d'invention*, & l'autre, qu'on nomme *synthese*, ou *méthode* de *composition*, qu'on emploie lorsqu'on veut rendre sensibles aux autres les vérités dont on est déjà convaincu.

LA principale opération de l'analyse, ou méthode d'invention, consiste principalement à concevoir avec clarté & netteté la question dont il s'agit, à examiner avec attention & en détail toutes les notions qui peuvent y avoir du rapport. Comme, si l'on propose si notre ame est immortelle: pour chercher la connoissance de cette vérité en considérant la nature de notre ame, on remarque d'abord que la pensée est l'attribut le plus essentiel à notre ame, & qu'elle peut bien douter de tout, mais non pas penser, puisqu'elle ne sauroit douter sans penser. On examine ensuite ce que c'est que penser & voiant que tout ce qui convient aux notions que l'on a de la pensée, ne convient point à celles que l'on a de la

ſubſtance étendue, qu'on appelle *corps* ; & appercevant enſuite clairement que la penſée n'eſt point *étendue*, n'a ni *largeur*, ni *profondeur*, on en conclut qu'elle n'eſt point un *mode* ou un *attribut* de la *ſubſtance étendue*. De ce premier raiſonnement on en infere un ſecond, par lequel l'on dit que la penſée n'étant point un *mode* de la *ſubſtance étendue*, il faut qu'elle le ſoit d'une autre *ſubſtance* différente de la *corporelle*, avec qui n'ayant rien de commun, elle ne ſouffre point par conſéquent de la *diſtraction*, ou du *changement* qui arrive dans cette même *ſubſtance étendue*. De ces raiſonnemens on juge enſuite que l'ame n'étant compoſée d'aucunes parties, ne peut périr, & par conſéquent qu'elle eſt immortelle.

VOILA, Madame, un exemple de la façon de ranger ſes idées dans l'ordre d'une exacte méthode, & c'eſt ce qu'on peut dire de plus ſenſible pour faire comprendre ce qu'on entend par *méthode*, ou *analyſe*. Car il en eſt de la méthode, ainſi que des autres préceptes de la Logique : elle dépend plus de la juſteſſe naturelle du génie, que de toutes les règles d'Ariſtote ; & quiconque a de l'eſprit & de la pénétration, trouve mille fois plus de

de ressource dans lui-même, que dans tous les conseils, avis, règles & préceptes du syllogisme & de l'analyse *.

L'AU-

* Voilà ce qu'on peut dire généralement de l'analyse, qui consiste plus dans le jugement & dans l'adresse de l'esprit, que dans des règles particulières. Art de penser, *Part. IV. Chap. II. pag.* 361. *Le même Auteur cite les quatre règles que Des-Cartes a données dans sa* Méthode. *Il dit qu'*elles sont trop générales pour être appliquées en particulier à la simple analyse, *& il avoue dans la suite avec beaucoup de bonne foi qu'elles sont presque impossibles à observer.* Il est vrai, *dit-il*, qu'il y a beaucoup de difficulté à observer ces règles.

A quoi sert-il de prescrire des préceptes à l'entendement pour l'aider à faire des opérations, qu'il fait naturellement beaucoup mieux que lorsqu'on le gêne par des règles difficiles à observer, & qui ne font qu'embrouiller l'entendement ? Je ne suis point ennemi de toutes les règles ; mais je veux qu'elles soient excessivement simples, & aisées à comprendre & à observer. Je souhaiterois qu'on traitât l'esprit des hommes, comme Gui Patin vouloit qu'on traitât les malades. Il en étoit pour les remèdes doux & anodins, il vouloit qu'on s'en tînt à la casse & à la rhubarbe, il crioit perpétuellement contre le vin émetique, & les Médecins Empiriques. Je regarde les Scholastiques comme des Docteurs Empiriques de l'entendement humain, & leur Philosophie comme un vin émetique, aussi pernicieux pour l'esprit, que celui qui vient de la main des Médecins est dangereux pour le corps.

L'AUTRE espèce de méthode, qu'on appelle *synthèse*, ou *méthode de composition*, quoiqu'elle ait des règles différentes de la première, en est une suite si nécessaire, que quiconque a les facultés de la première, a toujours celles de la dernière. Car lorsqu'on connoît soi-même évidemment les choses, & qu'on a eu assez de pénétration & de justesse d'entendement pour découvrir la vérité, on n'a pas grande peine à la faire comprendre aux autres, puisque le plus essentiel & le plus difficile est déjà fait, qui consiste à démêler le vrai ou le faux de ses idées, & en appercevoir la connexion; en quoi la nature favorable peut beaucoup plus aider, & plus sûrement que l'étude.

Fin de la seconde Réflexion.

RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES

Sur l'Incertitude des Connoissances Humaines.

RÉFLEXION TROISIE'ME,

Concernant les Principes Généraux de la Physique.

§. I.

Introduction.

QUOIQUE les principes généraux de la Physique soient plus incertains que ceux de la Logique, ils ont quelque chose de plus satisfaisant. Si l'on ne peut en démontrer évidemment la vérité, du moins l'esprit s'amuse & s'exerce-t-il agréablement dans

les doutes qu'il se forme à leur sujet ; & si après avoir long-tems raisonné sur ces premiers principes des choses, l'on est aussi peu instruit & aussi peu avancé qu'avant que de commencer, on a du moins la consolation de s'être innocemment occupé, & d'avoir fait des songes agréables & amusans. Je crois que c'est de cette manière qu'on doit regarder les disputes sur le vuide, sur la divisibilité de la matière, sur son essence, sur le lieu, sur l'espace, & sur beaucoup d'autres questions dont on dispute depuis trois mille ans, & dont on disputera jusqu'à la fin des siécles. On peut, je le repete, traiter de songes agréables le tems qu'on passe à s'en instruire, & les Philosophes les plus zélés pour la Physique ne sauroient se scandaliser de cette expression, puisqu'il s'en est trouvé de très distingués entre eux qui ont avoué de bonne foi, qu'après avoir étudié quarante ans, ils étoient aussi peu avancés & avoient aussi peu de certitude, qu'avant de s'appliquer à l'étude de la Physique. *Il n'en est pas*, dit Bernier, *de la Philosophie comme des Arts, plus on s'exerce dans les Arts, plus on s'y fait savant, mais plus on spécule sur les choses naturelles, plus on découvre qu'on y est ignorant. Il y a trente à quarante*

rante ans que je philosophe, sort persuadé de certaines choses ; & voilà que je commence d'en douter. Bien pis : il y en a dont je ne doute plus, désespéré de pouvoir jamais y rien comprendre *.

IL est difficile d'expliquer plus clairement l'incertitude des connoissances humaines. Ce n'est point un génie médiocre, qui ne doute que parce qu'il n'approfondit pas les questions ; c'est un Philosophie estimé généralement, & qui n'est incertain, qu'après avoir étudié quarante ans. Il n'est pas le seul qui ait été aussi sincère. Il s'est trouvé, parmi les hommes illustres de tous les tems & de toutes les Nations, de grands génies, qui, aiant autant de bonne foi que de pénétration d'esprit ont avoüé naturellement cette incertitude, dont la vanité des autres Philosophes les empêchoit de convenir. Cicéron, après avoir examiné les différens systêmes des Philosophes, laisse à quelque Dieu le soin de décider quel est le véritable : *Harum sententiarum quæ vera sit, Deus aliquis viderit.*

IL y avoit beaucoup de Philosophes du tems de Cicéron aussi incertains que lui ; mais il en étoit peu d'aussi sincères. Plu-

* BERNIER, Doutes, *pag.* 1.

Plusieurs Savans ressemblent à ces amans qui connoissent les imperfections de leurs maîtresses ; mais qui seroient au désespoir que le public s'en apperçût : de même, ces Savans croiroient déroger à leur science, s'ils avoüoient qu'une opinion qu'ils ont embrassée, peut être douteuse.

Il faut, pour se mettre au-dessus de ce préjugé commun à tous les Savans, une force d'esprit qui n'est réservée qu'à ceux de la première classe. Lorsqu'on ne sait que médiocrement, on croit être ferme & assûré dans ses opinions; mais quand on est parvenu à un certain dégré de science on commence à douter de bien des choses dont on étoit persuadé. *Il est advenu*, dit Montagne, *aux gens véritablement savans ce qui advient aux épics de bled. Ils vont s'élevant & se haussant la tête droite, tant qu'ils sont vuides ; mais quand ils sont pleins & grossis de grain en leur maturité, ils commencent à s'humilier & baisser les cornes* *. Qu'on demande à Locke jusqu'où s'étendent nos connoissances, il répondra de bonne foi que *notre connoissance est non seulement au-dessous de la réalité des choses, mais en-*

* MONTAGNE, Essais, *Liv. II. pag.* 467.

encore qu'elle ne répond pas à l'étendue de nos propres idées. Il n'oſera aſſûrer avec certitude que les queſtions réellement évidentes; les douteuſes lui paroîtront douteuſes. Toujours attentif à rechercher la vérité, il ne la reconnoît que lorſqu'elle perce le crepuſcule dont elle eſt environnée, & qu'elle s'offre clairement à nos yeux. Il a trop de jugement & de ſcience pour s'en impoſer à lui-même, & trop de candeur pour vouloir exiger que les hommes prennent des conjectures pour des preuves réelles.

LORSQUE Gaſſendi agite une queſtion ſuſceptible de quelque doute, il ſe garde bien de décider avec un air d'autorité. Après avoir propoſé les différentes raiſons qu'on peut apporter pour & contre, il ſe contente de dire laquelle eſt l'opinion qui lui paroît la plus vraiſemblable, *videtur*; c'eſt le terme modeſte dont il ſe ſert, au lieu des mots affirmatifs qu'affectent les Philoſophes ſcholaſtiques. Il connoiſſoit trop la foibleſſe des connoiſſances humaines, & il étoit trop ſavant pour prendre le ton déciſif. *Il conſidéroit*, dit un de ſes éleves, *que nos vûes ſont trop courtes pour pénétrer juſqu'aux premiers principes, & parvenir aux cauſes prochaines & immédiates. Il croioit qu'il y*

auroit

auroit trop de préſomption à décider ſi magiſtralement des choſes, comme on fait quelques-uns de nos Modernes *. Ces derniers mots déſignent les Cartéſiens, qui généralement ont aſſez le défaut de décider avec un peu trop d'aſſûrance; mais dont la certitude n'eſt pourtant qu'un doute, eu égard aux déciſions papales des Scholaſtiques. Il ſe trouve même des Cartéſiens illuſtres, qui avoüent de bonne foi qu'il y a pluſieurs queſtions ſur leſquelles on doit s'arrêter le moins qu'on peut, étant d'une difficulté à ne pouvoir être éclaircies **. L'on ne trouve point cette ſin-

* BERNIER, Abrégé de la Philoſophie de Gaſſendi, *Tom. I. Préface.*

** Eſt-il poſſible qu'une créature ait été créée dans l'éternité? Dieu peut-il faire un corps infini en grandeur, un mouvement infini en viteſſe, une multitude infinie en nombre? Un nombre infini eſt-il pair ou impair? Y a-t-il un infini plus grand que l'autre? Celui qui dira tout d'un coup, je n'en ſais rien, ſera auſſi avancé en un moment que celui qui s'appliquera à raiſonner vingt ans ſur ces ſortes de ſujets, & la ſeule différence qu'il peut y avoir entre eux, eſt que celui qui s'efforcera de pénétrer ces queſtions, eſt en danger de tomber en un dégré plus bas que la ſimple ignorance, qui eſt de croire ſavoir ce qu'il ne ſait pas. Art de penſer, *Part. IV. Chap. I. pag.* 347.

sincérité dans les Scholastiques, ni dans leurs disciples. Tout homme, qui pour son malheur a acquis dans sa jeunesse le nom de *Péripatéticien*, de *Jésuite*, de *Thomiste*, de *Scotiste*, &c. croit avoir des yeux assez perçans pour développer la Nature & pénétrer dans tous ses secrets. Il pense lire jusques dans les derniers cieux; mais il lui arrive le même accident qu'à Thalès *, qui, trop attentif à contempler les astres, tomba dans un précipice dont il ne s'étoit point apperçu. Tel est le sort d'un Scotiste; il croit savoir ce qui se passe sur sa tête, & il ignore ce qui est à ses pieds **. Loin d'être arrivé au dernier dégré de la Science, chaque pas qu'il

* Λέγεται δ' ἀγόμῃ ⊛, ὑπὸ γραὸς ὡ τῆς οἰκίας, ὅτι τὰ ἄστρα κατανόοιη, εἰς βόθρον ἐμπεσεῖν, καὶ αὐτῷ ἀνοιμώξαντι φάναι τὴν γραῦν, Σύγε γὰρ ὦ Θαλῆ, τὰ ὐ ποσὶν οὐ δυνάμῃ ⊛ ἰδεῖν, τὰ ἐπι τοῦ οὐρανοῦ οἰει γνώσεσθαι.

Fertur cum domo ab anu educeretur, contemplandorum siderum causa, in fossam incidisse, ingemiscentique dictum ab anu: Qua ratione, ô Thales, quæ in cœlis sunt comprehensurum te arbitraris, qui ea quæ sunt ante oculos, videre non vales? DIOG. LAERT. de Vitis, &c. Clarorum Philosophorum, &c. *Lib. I. Segm.* 34.

** *Quod est ante pedes nemo spectat, Cœli scrutantur plagas.* CICERO de Divinatione, *Lib. II.*

qu'il fait le jette dans l'erreur & l'éloigne du bon chemin. Il vaudroit mieux pour lui qu'il crût ne rien ſavoir, que d'être perſuadé de ſavoir quelque choſe *.

LA ferme croiance que les hommes ont eue pendant long-tems d'être très-aſſûrés de certains principes, qui pourtant étoient faux, a retardé infiniment les découvertes qu'on auroit pû faire dans la connoiſſance de la Phyſique expérimentale. Si après avoir diſputé quelque tems, on eût avoüé de bonne foi que les premiers principes ne pouvoient être démontrés ni connus évidemment, & que content de quelques découvertes qu'on avoit faites, on eût ſongé à les cultiver par des expériences qui auroient pû donner de nouvelles lumières, je ne doute pas qu'on n'eût fait autant de progrès qu'on

* Ainſi, lorſqu'on a de mauvais principes, d'autant qu'on les cultive davantage & qu'on s'applique avec plus de ſoin à en tirer la conſéquence, penſant que ce ſoit bien philoſopher, d'autant s'éloigne-t-on davantage de la connoiſſance de la vérité & de la ſageſſe. D'où il faut conclure que ceux qui ont le moins appris de tout ce qui a été nommé juſqu'ici *Philoſophie*, ſont les plus capables d'apprendre la vraie. DESCARTES, Principes de la Philoſophie, *Préface.*

qu'on en a fait dans ces derniers tems, où l'on s'est entiérement adonné à la Physique expérimentale. Ce n'est pas, Mde. qu'elle n'ait aussi ses doutes & ses incertitudes, mais ils sont en plus petit nombre; & si dans certaines expériences nous pouvons errer dans la façon dont nous en expliquons les effets, il en est plusieurs dont nous avons une connoissance qu'on peut regarder comme certaine, quoique généralement parlant, la certitude puisse pourtant être refusée, à la rigueur, aux connoissances que nous acquérons par la Physique expérimentale.

Nous n'avons que des idées fort imparfaites des corps qui tombent sous nos sens, & nous ne pouvons absolument déterminer la façon & la manière dont les premiers principes, ou si l'on veut, les premières parties actives de la matière agissent & font leurs opérations. Ces ouvriers essentiels des choses naturelles sont cachés à nos yeux: nous voions en gros l'effet qu'ils produisent; mais nous n'avons aucune notion des premiers ressorts qu'ils mettent en mouvement. Ainsi, dans certaines expériences un Cartésien en explique les effets par le secours de la Matière subtile, les Gassendistes, par

les atômes & les petits vuides ; les Newtoniens par le moyen de l'attraction. Il doit pourtant y avoir une grande différence entre ces façons différentes d'opérer : mais tous ces secrets nous sont cachés ; nous ne commençons d'appercevoir les choses que lorsqu'elles sont presque achevées *. La Nature ressemble à un

* Quelque loin que l'industrie humaine puisse porter la Philosophie expérimentale sur les choses Physiques, je suis tenté de croire que nous ne pourrons jamais parvenir sur ces matières à une connoissance scientifique, si j'ose m'exprimer ainsi, parce que nous n'avons pas des idées parfaites de ces corps même qui sont les plus près de nous, & le plus à notre disposition.... Nous n'avons, dis-je, que des idées incomplettes & fort imparfaites, des corps..... Peut-être pouvons-nous avoir des idées distinctes de différentes sortes de corps qui tombent sur nos sens, mais je doute que nous ayons des idées complettes d'aucun d'eux; & quoique la première manière de connoître ces corps nous suffise pour l'usage & pour le discours ordinaire, cependant, tandis, que la dernière nous manque, nous ne sommes point capables d'une connoissance *scientifique*, & nous ne pourrons jamais découvrir sur leur sujet des vérités générales, instructives & entiérement incontestables. LOCKE, Essai Philosophique sur l'entendement humain, *Liv. IV. Chap. III. pag.* 708.

un joueur de gobelets, elle ne nous montre que les derniers effets de ſes opérations. C'en eſt toujours aſſez pour notre utilité, & pour les connoiſſances qui nous ſont néceſſaires. Que nous importe-t-il de ſavoir comment les premiers principes agiſſent, pourvû que nous ſachions le ſecret de les faire agir, & de leur faire produire d'une manière ſûre les effets que nous cherchons, & dont nous pouvons tirer quelque utilité * ? Que m'importe que les atômes agiſſent & aient leur mouvement dans le vuide, ou que la Matière ſubtile rempliſſe le vuide, ou qu'il n'y en ait point dans la Nature, ſi je fais de la matière ſubtile ce que je fais des atômes & des atômes ce que je fais de la matière ſubtile ?

* A quoi bon par exemple, ces longues & & ſubtiles diſputes touchant la diviſibilité de la matière? Car, quand bien même on ne pourroit pas décider nettement ſi elle ſe peut, ou non, diviſer à l'infini, ne ſuffit-il pas de connoître qu'elle ſe peut diviſer en des parties aſſez petites pour ſervir à tous les beſoins qu'on peut avoir ? ROHAULT, Traité de Phyſique, *Préface.*

§. II.

Si le Monde eſt éternel. Syſtêmes de ceux qui l'ont cru tel.

LA première queſtion qui s'offre dans l'étude des choſes naturelles, regarde la création ou l'éternité du monde. Il eſt naturel, avant de vouloir connoître les qualités particulières d'une choſe, d'examiner comment elle a été produite; & il n'eſt perſonne, qui, conſidérant ce monde & voulant en développer les myſtères, ne penſe d'abord à la façon dont il a été produit. Cette queſtion a partagé les opinions de tous les anciens Philoſophes, & partageroit encore celles de ceux qui vivent de nos jours, ſi la Religion & le ſecours de la Révelation ne nous avoient appris de quelle façon le monde avoit été formé.

POUR examiner avec attention & ſans prevention les différens ſyſtêmes des Philoſophes Payens ſur la création ou l'éternité du monde, il faut faire abſtraction, pendant quelque tems, des notions que nous avons acquiſes par la révelation, & examiner les ſentimens des Anciens par la ſeule lumière naturelle.

JE vous prie donc, Madame, d'obſerver

ſerver d'abord que tous les anciens Philoſophes ont été perſuadés de ce principe, que de rien, il ne ſe fait rien. Ainſi ceux-mêmes qui ont ſoutenu que le monde avoit eu un commencement, ont cru cependant que la matière dont il avoit été formé, étoit éternelle & avoit toujours exiſté. C'eſt cette matière qu'Ovide appelle le Chaos, & Epicure les atômes, qui, n'ayant aucune liaiſon entre eux, étoient en liberté dans l'eſpace du Vuide.

Il paroît que ce ſentiment des anciens Philoſophes qui n'avoient que la lumière naturelle pour guide, étoit fondé ſur des raiſons qui ſembloient évidentes. Si de rien, diſoient-ils, il ſe pouvoit faire quelque choſe & ſi le néant pouvoit produire un corps, nous verrions tous les jours des productions nouvelles, dont nous n'aurions aucune connoiſſance. Chaque choſe pourroit indifféremment naître de chaque choſe, & ſortir ſans ordre & ſans arrangement de quelque lieu & de quelque endroit que ce ſoit, & ſi les corps & les ſubſtances étoient créées de rien, toutes les ſemences, ſi conſtamment ſpécifiées & déterminées ſeroient inutiles. Toutes ſortes d'animaux & de plantes ſeroient produits au hazard par toutes ſortes de ſemences, on en appercevroit perpétuellement ſortir du

néant de nouvelles, qui en produiroient encore au hazard plusieurs autres *. L'on voit au contraire un ordre & un arrangement parfait dans les opérations de la nature, chaques choses prennent leur origine de certaines sources d'où elles sortent toujours, & demandent leurs semences, leur matière, leurs meres, leurs lieux & leurs dispositions convenables. Les bleds, les herbes, les fruits croissent peu-à-peu; & bien loin que le néant produise des arbres que nous voyons sortir tout-à-coup de la terre; on a besoin de la cultiver pour l'aider dans ses productions.

IL étoit donc impossible que les Philosophes anciens, privés de la Révelation,

* *Nam si de nihilo fierent, ex omnibus rebus*
Omne genus nasci posset, nil semine egeret.
E mare primum homines, e terra posset oriri
Squammigerum genus, & volucres erumpere cœlo,
Armenta atque aliæ pecudes, genus omne ferarum,
Incerto partu culta ac deserta teneret.
Nec fructus iidem arboribus constare solerent,
Sed mutarentur, & ferre omnia possent.
Quippe ubi non essent genitalia semina quoque,
Qui posset mater rebus, consistere certa?
LUCRETIUS de Rerum Natura,
Lib. I, Vers. 160. & seqq.

tion, ne crussent pas la matière incréée. Car quoiqu'il y en eût entre eux qui admissent un premier principe intelligent, tout ce qu'ils pouvoient faire par le secours de la lumière naturelle, étoit de le regarder comme coéternel avec la matière. Comment auroient-ils pû surmonter mille difficultés, qui resteroient encore, sans la soumission que nous devons à la Religion qui détermine nos doutes ? Si la première cause, disoient-ils, ou le premier Etre qui est universel, a créé la matière, il faut qu'il l'ait prise dans lui, ou hors de lui. S'il l'a prise dans lui, il n'est pas infini, puisque cette matière qui étoit dans lui, devoit y former un point, & que l'on peut mesurer tout ce dans quoi l'on peut placer un point. Il ne sauroit aussi l'avoir prise hors de lui ; car il ne seroit point infini, s'il y avoit quelque chose au-délà de lui. Si l'on répond qu'il ne l'a prise ni dans lui, ni hors de lui, mais qu'il l'a créée par sa volonté, on n'est pas beaucoup plus avancé ; car dire que Dieu a fait la matière par sa puissance, c'est dire qu'il l'a faite lui-même. Les attributs de Dieu ne sont point distincts de Dieu, la puissance de Dieu, c'est Dieu lui-même ; il y auroit sans cela plusieurs Infinis. La justice, la clémence

ſont infinies comme ſa puiſſance, ſi ces qualités étoient ſéparées dans la Divinité, il y auroit autant d'Infinis qu'elle a d'attributs ; ce qui ne ſe peut point, ne pouvant y en avoir qu'un, & l'idée de l'infinité excluant toute idée d'augmentation. Ainſi, en diſant que la matière eſt formée par la puiſſance de Dieu, on ne termine point la queſtion ; la puiſſance de la Divinité étant la Divinité même, la difficulté de ſavoir ſi elle a pris la matière dans elle, ou hors d'elle, reſte toujours.

Il s'offre encore une nouvelle difficulté plus conſidérable que cette première. Un Etre ſouverainement parfait, tel que Dieu l'eſt, ne ſauroit créer un Etre rempli de mille imperfections. Il eſt contraire à l'eſſence d'une choſe parfaite, qu'il en émane une pleine de vices, & dont les défauts ſurpaſſent de beaucoup les vertus. Or, il n'eſt rien de ſi imparfait que la matière : nous en voions par nous-mêmes les imperfections ; donc elle n'a pû être créée par Dieu, elle n'a pû auſſi ſe former elle-même : il faut donc qu'elle ait été de toute éternité. Les Lettrés Chinois ſe ſervent beaucoup de cet argument contre les Miſſionaires, & il paroît que les raiſons que leur oppoſent ceux-ci, ne leur paroiſſent pas trop con-

vain-

vaincantes. *Rien n'eſt égal*, dit un habile Miſſionnaire *, *à l'opiniâtreté des Athées Chinois. Quand on leur objecte que le bel ordre qui regne dans l'Univers, n'a pû être l'effet du hazard; que tout ce qui exiſte a été créé par une première Cauſe, qui eſt Dieu: donc, repliquent-ils d'abord, Dieu eſt l'auteur du mal moral & du mal phyſique. On a beau leur dire que Dieu étant infiniment bon, ne peut être l'auteur du mal; donc, ajoutent-ils, Dieu n'eſt pas l'auteur de tout ce qui exiſte. Quand on leur répréſente que le mal & le péché ſont des ſuites du mauvais uſage du libre arbitre des créatures, ils répondent d'un grand ſang froid que cela même prouve que Dieu ne crée pas tout; car puiſqu'il y a d'autres Etres que lui qui ont le pouvoir de créer; puiſqu'il y a des Etres qui ne tiennent pas leur naiſſance de lui, il n'eſt donc pas la ſeule cauſe de tout ce qui exiſte dans le Monde. Vous avez beau vous retourner, me diſoit un jour un de ces Lettrés, il faut que vous conveniez que ſi Dieu eſt l'auteur de tout ce qui exiſte, il eſt la cauſe du mal moral & du mal phyſique, ou que ſi Dieu n'eſt pas l'auteur du mal moral & du mal phy-*

* Relation de la Chine &c. *pag.* 144.

physique, il n'est pas l'auteur de tout ce qui existe. Je fis mon possible pour lui faire comprendre que le mal & le péché procédoient du non-être & du néant, je me servis pour cela des raisonnemens & des démonstrations que Mr. Des-Cartes a publiés dans ses Méditations : mais il se moqua de l'autorité de ce grand homme, & me repartit avec dédain que le néant ne pouvoit être la cause de rien, que si Dieu étoit l'auteur du bien qui existe dans le monde, & que le mal qui inonde l'Univers procédât du non-Etre, le pouvoir qu'auroit le néant de créer des Etres, s'étendroit aussi loin que celui de Dieu, ce qui est absurde & ridicule en tout sens. Il me soutint enfin que le mal moral & le mal physique sont des Etres aussi positifs que le bien moral & le bien physique : & quand je lui objectois que le mal est une privation qui tient du non-Etre, comme la maladie est une privation de santé, il me repliquoit qu'on pourroit avec autant d'apparence dire que la santé est une privation de la maladie ; qu'en un mot, qu'un homme qui prend le bien d'autrui par un motif d'avarice, fait un acte aussi réel & aussi positif, qu'un homme qui donne l'aumône à un pauvre par un motif de charité, & qu'enfin les actes

actes de l'entendement de ces deux hommes sont aussi réels & aussi positifs l'un que l'autre.

Soit mon peu de capacité (ajoute le bon Pere) *soit que la Langue Chinoise ne fournisse aucun terme qui réponde à ceux dont on se sert pour éclaircir ces matières dans nos Ecoles de Théologie, il ne me fut pas possible de lui faire entendre raison.*

Il est plusieurs raisons qu'on peut objecter contre ce sentiment ; mais il faut observer que c'est à la Révelation que nous en sommes redevables, par l'idée qu'elle nous a donnée de Dieu : au lieu que celle qu'avoient les Payens, étoit obscurcie par les ténèbres, & sujette à mille doutes. Tous les anciens Philosophes, non seulement ne croioient pas que Dieu eût créé la matière ; mais ils le faisoient lui-même matériel. Les Epicuriens & les Stoïciens s'accordoient sur ce point, & Cicéron, examinant les différentes opinions de tous les Philosophes sur la Divinité, ne daigne pas s'arrêter au sentiment de Platon, le seul qui ait connu véritablement la spiritualité de Dieu. Ce n'est pas que Cicéron n'eût une grande estime pour Platon, mais il regardoit son opinion sur la Divinité comme tout-à-

fait

fait inintelligible *. Cependant, quoique Platon eût connu que Dieu n'étoit point matériel, il en avoit pourtant une idée très fausse en bien des choses **; & l'on peut regarder ces différentes notions bizarres & trompeuses, que les plus grands Philosophes Payens ont eues de la Divinité, comme des argumens démonstratifs contre les idés innées. Mais ce n'est point ici l'endroit de montrer le peu de réalité de ces premières notions qu'on veut que l'ame apporte avec elle, & qui sont si confuses, si différentes dans les hommes, & si inutiles pour connoître la Divinité & le culte qu'elle a ordonné. Je vous ferai seulement remarquer, Madame, combien il étoit difficile que par la lumière naturelle les anciens Philosophes eussent une connoissance assez distincte de Dieu pour pouvoir conclure qu'aiant été

* *Quod Plato sine corpore Deum esse censet, id quale esse possit intelligi non potest.* CICERON de Natura Deorum, *Lib. I.*

** Il faut avoüer que Platon, instruit par Socrate, a dit de fort belles choses de la Nature divine quoique mêlées d'erreurs, comme lorsqu'il enseigne que ce sont des Dieux, inférieurs au Dieu souverain, qui ont créé le monde. ARNAULD, seconde Dénonciation du péché Philosophique, *pag.* 93.

été de tout tems, il avoit, lui, Esprit pur & simple, créé la matière.

IL *ne peut point être facile à l'homme*, dit Bayle, *de connoître clairement ce qui convient, ou ce qui ne convient pas à une Nature infinie. Agit-elle nécessairement, ou avec une souveraine liberté d'indifférence? Connoît-elle, aime-t-elle, hait-elle par un acte pur & simple, le présent, le passé, l'avenir, le bien & le mal, un même homme successivement juste & pécheur? Est-elle infiniment bonne? Elle le doit être; mais d'où vient donc le mal? Est-elle immuable, ou change-t-elle ses résolutions, fléchie par nos prières? Est-elle étendue? D'où vient donc l'Etendue? Plusieurs semblables questions qui se présentent à l'esprit, l'étonnent & l'embarrassent; les incompréhensibilités l'arrêtent à chaque pas. Il se tourne d'un côté pour éviter des impossibilités apparentes, & il en rencontre qui ne sont pas moindres* *. Les Philosophes de nos jours, qui se sont distingués autant par leur piété que par leur

* BAYLE, Continuation des Pensées diverses, écrites à un Docteur de Sorbonne à l'occasion de la Comète de 1680. *Tom. I. pag.* 81.

leur ſcience, n'ont point cru bleſſer la Religion, en avoüant qu'il étoit impoſſible que nous euſſions, malgré la Révelation, des idées claires & diſtinctes de la puiſſance de Dieu, & généralement de tout ce qui tient de l'infini *. Ainſi, nous ne devons point nous étonner ſi les Anciens, plongés dans les ténèbres du Paganiſme, n'ont pû ſe perſuader la ſpiritualité de Dieu, & la création de la matière tirée du néant, cette dernière opinion paroiſſant oppoſée aux notions les plus évidentes.

TOUS les Philoſophes anciens ** ont donc

* Le plus grand abrégement que l'on puiſſe trouver dans l'étude des Sciences, eſt de ne s'appliquer jamais à la recherche de tout ce qui eſt au-deſſus de nous, & que nous ne pouvons eſperer raiſonnablement de pouvoir comprendre. De ce genre ſont toutes les queſtions qui regardent la puiſſance de Dieu. .... Notre eſprit, étant fini, ſe perd & s'ébloüit dans la multitude des penſées contraires qu'elle fournit. Art de penſer, *Part. IV. Chap. I. pag. 347. Ce Livre a été fait par deux ou trois illuſtres Solitaires de Port-Roïal.*

** *Radix autem errorum Philoſophorum illa, alia æterna, præter Deum, ponentium fuit, quia nihil ex nihilo fieri poſſe putabant, etiam à prima cauſa; ſed ex aliqua materia. Ob id autem Mundum æternum aut Materiam æternam, ex*

donc cru que la première Matière avoit été de toute éternité, & n'ont disputé entre eux que de la différence du tems, où l'arrangement & l'ordre que nous voions dans l'Univers, avoient commencé. Les uns ont cru que la règle & la disposition que nous admirons aujourd'hui, avoient été produites & formées par une première Cause intelligente, qu'ils faisoient coéternelle avec la Matière. Les autres pensoient que le hazard & le concours fortuit des atômes avoient été les premiers ouvriers qui eussent donné l'ordre à l'univers. Il y a eu enfin plusieurs Philosophes qui ont soutenu que le Monde, tel que nous le voions, étoit éternel, & que l'arrangement n'étoit point postérieur à la Matière.

DE

ex qua Mundus in tempore fieri posset, constituebant, & ita fatetur AVERRO. Comment. 4. *ubi id ostendit quod ex nihilo nihil fit, & dicit vulgus existimare quod aliquid potest ex nihilo fieri, quia decipitur in duobus. Alterum est quod putat vulgus nihil esse, quod non videt. Et quia aliquando experitur fieri aliquid visibile ex eo quod non videt, puta ex nihilo fieri, quod tamen falsum est.* FRANCISCI TOLETI Societ. Jesu Commentaria, una cum quæstionibus in octo Libros Aristotelis de Physica Auscultatione &c. Comment. in Lib. VIII. *Phys. Cap. 2. fol. 209. vers.*

DE tous les Savans qui ont soutenu l'éternité du Monde, Aristote * a été celui qui a embrassé cette opinion avec le plus de fermeté. Quoi qu'il ait changé très-souvent de sentiment sur d'autres sujets, il n'a jamais varié dans celui-là, & l'a toujours soutenu fermement. Il se moquoit de ceux qui croioient le contraire, & il disoit, en parlant deux, qu'ils lui donnoient des fraïeurs étonnantes; qu'il n'avoit craint pendant un tems que la ruine de sa maison qui étoit bâtie depuis très long-tems, mais qu'il avoit bien d'autres sujets d'appréhension, puisqu'on lui faisoit craindre que le Monde qui avoit eu un commencement, & qui par conséquent étoit périssable, ne tombât en ruine,

* *Mundum esse gentium omnes antiqui Philosophi ante ipsum Aristotelem posuerunt, ut Anaxagoras, Democritus, Empedocles, Melissus, Plato cum cæteris; sed ipse Aristoteles omnium primus ingenitum, & æternum fecit, ut de se ipsemet ait* 1. de Cœlo, text. 102. *Imo vero ab ipsomet Deo Mundum fuisse factum asseruit Plato* in Timæo *una cum tempore, & duraturum perpetuo, sicut & nos: & ante illum quoque Anaxagoras factum esse à Mente dixit, & infinito ante tempore Mentem anteceſſisse, & postea Mundum fecisse, quam Deum haud dubie esse intelligebat.* Id. ibid. *Col.* 1.

ne, & ne fût réduit en poussière. Voici quelles étoient les principales raisons de ce Philosophe. Le mouvement, disoit-il *, doit être éternel; ainsi le Ciel, ou le Monde, dans lequel est le mouvement, doit être éternel. En voici la preuve. *S'il y a eu un premier mouvement, comme tout mouvement suppose un mobile, il faut absolument que ce mobile soit, ou engendré, ou éternel, mais pourtant en repos, à cause de quelque empêchement. Or, de quelque façon qu'on suppose que cela soit, il s'ensuit une absurdité. Car, si ce premier mobile est engendré, il l'est donc par le mouvement, lequel par conséquent sera antérieur au premier; & s'il a été en repos éter-*

* Voici encore un autre argument, à peu près semblable à celui-là. *Si Mundus incepit, pariter etiam tempus: sed hoc non potuit habere initium, ergo nec ipse Mundus. Minor probatur: Incepit tempus, ergo dabitur primum Nunc, ante quod non fuit tempus. Tunc si cuilibet Nunc correspondet mutatum esse in motu (non enim tempus est extra motum); ergo illi primo Nunc respondet mutatum esse in aliquo motu. At ante quodlibet mutatum esse est motus, ergo etiam ante illud Nunc erit tempus, quod sit in illo motu. Et sic nunquam dabitur primum Nunc ante quod non sit tempus: non igitur principium habere potest.* Id. ibid. *fol.* 211. Col. 2.

éternellement, l'obſtacle n'a pû être ôté ſans le mouvement, lequel derechef aura été antérieur au premier. A cette raiſon Ariſtote en ajoute pluſieurs autres. Il ſoutenoit * que Dieu & la Nature ne feroient pas toujours ce qu'il y de meilleur, ſi l'Univers n'étoit éternel, puiſque Dieu, aiant jugé de tout tems que l'arrangement du Monde étoit un bien, il auroit différé de le produire pendant toute l'éternité antérieure.

PARMI pluſieurs autres argumens d'Ariſtote, en voici un qui ne laiſſe pas que d'être embarraſſant. *Si le Monde a été créé, il peut être détruit ; car tout ce qui*

* *Si Deus fuit ab æterno, & Mundum non produxit, id petitur ſtatim: Aut potuit, & voluit, aut nec potuit, nec voluit: aut voluit, ſed non potuit: aut potuit, ſed non voluit. Si primum detur, profecto Mundus fuit ab æterno. Si vero alterum, quod nec potuit, tunc nec voluit, ſequitur quod nec poſtea vellet nec poſſet, & eſſet imperfectus, & perfectior poſtea. Si tertium, quod voluit ſed non potuit, pariter eſſet id imperfectionis, quæ repugnat primo principio. Si quartum, potuit, ſed non voluit, fuit invidus; quia cum poſſet bonum communicare, noluit id facere. Cum igitur nihil ex his dici poſſit, ſequitur quod Mundus æternus fuit.* Id. *ibid. pag.* 211. *Col.* 1.

qui a eu un commencement, doit avoir une fin. Le monde est incorruptible & inaltérable, donc il est éternel, il n'a point été créé. Voici la preuve que le Monde est incorruptible. *Si le Monde peut être détruit, ce doit être naturellement par celui qui l'a créé; mais il n'en a point le pouvoir, donc le Monde est éternel. Si l'on suppose que Dieu a la puissance de détruire le Monde, il faut savoir alors si le Monde étoit parfait. S'il ne l'étoit pas, Dieu n'avoit pû le créer; puisqu'une cause parfaite ne peut rien produire d'imparfait, & qu'il faudroit pour cela que Dieu fût défectueux; ce qui est absurde. Si le Monde au contraire est parfait, Dieu ne peut le détruire, parce que la méchanceté est contraire à son essence, & que c'est le propre de celle d'un Etre mauvais de vouloir nuire aux bonnes choses* *. Je pourrois

* *Si Mundus esset generatus, utique destrui posset: sed Mundus est incorruptibilis, ergo fuit ingenerabilis. Minor probatur. Si mundus corrumpi posset, maxime ab eo qui fecit eum: sed ab hoc non potest, ergo a nullo. Probatur minor. Si à Deo corrumpi potest, & id est possibile, ponatur in esse: tunc vel Mundus erat perfectus, vel non. Si non; ergo nec causa fuit perfecta, quod*

rois encore raporter ici plusieurs autres objections d'Aristote ; mais comme elles sont très subtiles, je ne veux point chercher à vous obliger à trop d'attention, & je craindrois que vous ne disiez que je suis un maître qui mene ses disciples par des chemins aussi épineux, que ceux où voïagent journellement tous ces Philosophes que j'ai plaisantés quelquefois. Je me contenterai de vous dire que l'opinion d'Aristote étoit d'autant plus probable, qu'il y avoit beaucoup moins de difficultés à résoudre dans le système de l'éternité du Monde, que dans ceux qui lui étoient opposés. Car puisque tous les Philosophes, de quelque Secte qu'ils fussent, admettoient l'existance de la Matière de tout tems, il étoit bien plus naturel de croire que l'ordre étoit coéternel avec elle, que de laisser cette première Matière inutile & dans l'inaction, ainsi que le premier Principe intellectuel qui existoit avec elle, si l'on faisoit tant que d'en admettre un, & si l'on se contentoit

quod absonum est. Si autem perfectus fuit, ergo à Deo dissolvi non potest, quia pravi hominis est & vitium perfecta destruere : at Deus nullam potest committere pravitatem, & sic nec Mundum destruere. Id. *ibid.*

toit seulement, comme Epicure, de la seule Matière première, ou des atômes, qui étoient avant la formation du Monde. Quelle difficulté ne s'enſuivroit-il pas de croire que le hazard & le concours des atômes euſſent pû produire l'harmonie & la règle que nous voions dans l'Univers ? D'ailleurs, les ſectateurs & les diſciples d'Ariſtote propoſoient une queſtion indiſſoluble, lorſqu'on n'eſt point éclairé par la lumière de la Revelation. Ils demandoient lors de l'arrangement de la Matière, lequel avoit été formé le premier, de l'œuf, ou de l'oiſeau ; car il ne peut point y avoir d'œuf ſans oiſeau, ni d'oiſeau ſans œuf. Ainſi, ils ſoutenoient qu'il devoit y avoir une eſpèce de cercle dans les ſemences, & que les œufs & les oiſeaux avoient toujours été engendrés & produits alternativement l'un par l'autre, ſans que leur eſpèce eût jamais eu ni origine, ni commencement.

A TOUTES ces raiſons j'en ajouterai une dernière. Selon le Pere Mallebranche, lorſqu'on voit deux opinions qui n'ont toutes les deux aucune marque évidente de la vérité, on doit choiſir celle qui paroît la plus ſimple, & la moins chargée de difficultés. Or, rien n'étoit ſi ſimple que le ſyſtême d'Ariſtote : il ne demandoit

mandoit aux autres Philosophes qu'un seul article ; encore n'étoit-il pas essentiel, puisque tous convenoient de l'éternité de la Matière, Mais dans les autres systêmes il s'offroit des difficultés sans nombre, dont nous avons parcouru les principales ; & si la Religion n'arrêtoit & ne fixoit notre croiance, le sentiment d'Aristote seroit encore beaucoup plus simple & moins embarrassé, que celui que nous suivons par la Révelation. L'éternité du Monde supposée, voilà toutes les difficultés passées, & le reste s'ensuit naturellement & nécessairement. On n'est plus étonné de l'ordre de l'Univers, de l'arrangement des saisons, des productions de la Nature ; c'est une suite conséquente de l'éternité du Monde. Ce qui a été de tout tems, doit être absolument de tout tems. Ainsi, si l'ordre a subsisté dans l'éternité antérieure, il faut qu'il soit conservé de même dans l'éternité posterieure. Je conviens que c'est une grande difficulté qui s'offre d'abord, que d'admettre la Matière éternelle ; mais celles qui se présentent d'un autre côté, le sont encore plus.

Si l'on a de la difficulté à concevoir l'éternité de la Matière, on n'en a pas moins à se former l'idée d'un Etre éternel & spirituel. Il s'offre d'abord deux embarras,

ras, la spiritualité, dont je n'ai que des notions vagues, & l'éternité de ce même Etre. Si je vais plus loin, je me jette dans un labyrinte dont je ne saurois sortir ; il m'est impossible de comprendre comment un Etre spirituel peut créer de la Matière. En avançant plus avant, je m'égare encore davantage. Si Dieu a créé l'homme, & qu'il soit par conséquent émané d'un principe souverainement bon, comment peut-il être mauvais ? La souveraine bonté peut-elle produire une créature malheureuse, & la souveraine sainteté une créature criminelle ? Tous ces doutes, & bien d'autres s'offrent à mon esprit, & je n'ai, pour les résoudre, d'autre secours que de penser que mon esprit étant renfermé dans des bornes très-étroites, je ne dois point, moi fini, vouloir juger des opérations d'un Etre infini, dont je n'ai de connoissance que celle qu'il a bien voulu me donner, & auprès de qui toute la science humaine est une ignorance profonde *.

§. III.

* *Perdam sapientiam sapientium, & prudentiam prudentium reprobabo.* ISAÏAS, *Cap. I. Vers.* 19.

§. III.

Examen des systêmes différens de ceux qui ont cru le Monde éternel.

LEs Philosophes Grecs avoient été prévenus par les Egyptiens dans l'opinion de l'éternité du Monde, & peut-être les Egyptiens l'avoient-ils été par d'autres peuples, dont nous n'avons aucune connoissance. Mais nous ne pouvons en être éclaircis ; car c'est en Egypte où nous découvrons les premières traces de la Philosophie. Les Prêtres étoient ceux qui s'y appliquoient le plus ; mais généralement tous les Egyptiens croioient & admettoient deux Divinités premières & éternelles, le soleil & la lune qui gouvernoient tout l'Univers. Ils croioient que l'esprit & le feu appartenoient au soleil, le sec & l'humide à la lune, & l'air à tous les deux ; ils pensoient que tout le corps de l'Univers étoit formé de ces deux astres. L'esprit, le feu, le sec, l'humide & l'air n'étoient que des membres de ce corps, comme la tête, les pieds & les mains sont les mem-

membres de celui de l'homme *.

QUOIQUE ce système ne supposât point entiérement le Monde éternel ; cependant il approchoit beaucoup de celui d'Aristote, en supposant l'éternité du soleil & de la lune. Il étoit beaucoup moins absurde que celui qui rendoit le hazard la cause de l'arrangement de l'Univers ; au lieu que les deux premiers principes intelligens, que supposoient les Egyptiens, leur faisoient trouver aisément la cause de l'ordre & de sa continuation. Ils n'étoient plus surpris de la justesse que nous apperceyons dans le cours des astres & dans les arrangemens des saisons, puis-

* Διὸ καὶ τὸ μὲν ὅλον σῶματῆς τῶν ὅλων φύσεως ἐξ ἡλίε καὶ σελήνης ἀπαρτίζεθαι τὰ δὲ τέτων μέρη πάντε τὰ περειρημένα τό τε πνεῦμα καὶ τὸ πῦρ καὶ τὰ ξηρὸν ἔτι δ' τὰ ὑγρὸν καὶ τὸ τελευταῖον τὸ ἀερῶδες, ὥσπερ ἐπ ἀνθρώπε κεφαλὴν χεῖρας καὶ πόδας καὶ τἄλλα μέρη καταριθμᾶσι, τὸν αὐτὸν τρόπον τὸ σῶμα τῆ κόσμε συνιεθαι τῶν ἐκ τῶν περειρημένων.

Ideoque totum Naturæ universæ corpus sole & luna consummari ; cujus partes jam indicatæ, spiritus, ignis, siccitas, humor, & aeria tandem natura, e quibus, ut in homine, caput, manus, pedes, & alias partes numeramus, eodem modo corpus Mundo consistat. Diodorus Siculus, Bibliothecæ *Lib. I. Cap. II.*

puiſque la règle avoit été faite, & étoit encore conſervée par des Etres intelligens & éternels.

LES Romains prirent des Grecs l'opinion de l'éternité du Monde. Lorſqu'ils commencerent à s'appliquer à la Philoſophie, ils embraſſerent peu-à-peu toutes les Sectes différentes, & chacune eut ſes partiſans dans Rome, ainſi que dans Athènes. Les uns adopterent les ſentimens de Démocrite, d'Empedocle, de Diogene, d'Héraclite, d'Anaximandre, d'Epicure, de Zénon, & crurent que le Monde avoit eu un commencement. Les autres embraſſerent le parti d'Ariſtote & des autres Philoſophes qui avoient ſuivi ſon ſentiment, & penſerent que l'Univers avoit toujours été dans le même état où ils le voioient. On diſputa dans l'Italie auſſi vivement que dans la Grece : l'on y avança auſſi peu, & l'on ne fut pas plus éclairci dans un païs que dans l'autre.

§. IV.

§. IV.

Raisons des Philosophes qui croioient que le Monde avoit eu un commencement.

POUR peu que l'on contemple l'ordonnance admirable de ce Monde, l'arrangement des saisons, le cours réglé des astres, & toutes les sages productions de la Nature, on conçoit aisément qu'il doit y avoir eu un premier Mobile, une Cause intelligente, qui ait occasionné un ordre aussi beau & aussi régulier. Ainsi, tous les Philosophes, excepté les Epicuriens qui croioient que le seul hazard avoit formé le Monde, se servoient de la contemplation de cet ordre & de cette régularité, comme d'un argument invincible contre l'éternité du Monde. *Il faut*, disoient-ils, *qu'il y ait un Agent industrieux, qui ait ordonné que toutes choses fissent leur cours de telle ou de telle maniere, & non point d'une autre. Sans cela, l'ordre que nous voions, ne pourroit subsister ; car en supposant (ce qui est pourtant impossible) que l'arrangement & la règle pussent naître du hazard, cet arrangement & cette règle*

gle ne pourroient durer long-tems. C'eſt vouloir s'aveugler, que de penſer le contraire. Or, s'il y a un premier Etre qui ait compoſé l'harmonie de l'Univers, cet Univers n'eſt donc pas éternel, puiſqu'il y a eu avant lui le premier Etre, auquel il eſt redevable de ſon arrangement. Et il y auroit une abſurdité étonnante à dire que l'ouvrage eſt auſſi ancien que l'ouvrier; car pour qu'une choſe ſoit faite par quelqu'un, il faut que ce quelqu'un ſoit avant la choſe.

QUELQUE forte que fût cette raiſon, les Epicuriens ne pouvoient s'en ſervir; mais ils fondoient leurs ſentimens ſur les obſervations des choſes naturelles. *Les parties du Monde*, diſoient-ils, *ſont ſujettes à la corruption: ainſi, le Monde entier doit y être lui-même ſujet, parce que le Tout ſuit toujours la nature de ſes Parties. Nous voions*, continuoient ces Philoſophes, *que le tems détruit, change, renverſe les bâtimens les plus ſtables; que les pierres ſe pourriſſent & ſe réduiſent en pouſſière; que l'air dévore les rochers les plus durs; que les montagnes ſe précipitent dans les plaines* *. *Le feu, les*

* *Denique non lapides quoque vinci cernis ab ævo?*

Non

les incendies, les orages brisent & emportent tous les corps l'un après l'autre. Et peut-être quelque jour le Monde, ébranlé par quelque violente secousse, tombera en ruine, & les atômes dont il est formé, se diviseront & s'enfuiront en liberté dans l'espace immense du Vuide *.

LES

Non altas turres ruere, & putrescere saxa?
Non Delubra Deûm Simulachraque fessa fatisci?
Nec sanctum Numen fati protollere fines
Posse, neque adversus Naturæ fœdera niti?
Denique non Monumenta virûm dilapsa videmus?
Non ruere avulsos silices à montibus altis,
Nec validas ævi vires perferre patique?
LUCRETIUS de Rerum Natura, *Lib. V. Vers.* 307. *& seqq.*

* *Ne volucrum ritu flammarum mœnia Mundi*
Diffugiant subito magnum per Inane soluta;
Et ne cætera consimili ratione sequantur,
Neve ruant cæli tonitralia Templa superne,
Terraque se pedibus raptim subdûcat, & omnes
Inter permistas terræ, cœlique ruinas

LES Epicuriens tiroient de l'assemblage des premiers principes, ou des premiers corpuscules de la matière, un nouvel argument. Ils prétendoient que les atômes qui avoient formé le Monde par leur concours fortuit, étant dans un mouvement continuel & violent, devoient dans la suite du tems occasionner sa ruine par les efforts qu'ils faisoient pour se débarrasser & se mettre en liberté. Ils ajoutoient à cela que tout ce qui avoit pris naissance étoit sujet à la mort, & qu'ainsi le Monde aiant été formé, devoit aussi prendre fin. Ces deux dernières raisons n'avoient pas autant de poids que les premières : elles n'étoient fondées que sur les principes des Epicuriens, dont elles étoient véritablement une suite nécessaire ; mais comme les sectateurs d'Aristote ne convenoient point de la vérité de ces principes, les argumens qui en étoient

Corpora solventes abeant per Inane profundum,
Temporis ut puncto nihil exstet reliquiarum,
Desertum præter spatium, & primordia cæca.

LUCRETIUS de Rerum Natura, *Lib. I. Vers.* 1095. *& seqq.*

étoient uniquement émanés, n'avoient aucune force, & tomboient dans le cas d'être regardés comme des *petitions de principe.*

SI vous me demandez, Madame, quelle eſt l'opinion que j'aurois cru la plus probable, ſi j'euſſe vécu du tems de l'ancienne Athènes, je vous dirai que j'euſſe peut-être penſé comme Manile, qui, avoüant que l'éternité & la création du Monde étoient également au-deſſus de la portée humaine, aſſuroit qu'on douteroit & qu'on diſputeroit toujours de la vérité de ces deux ſentimens oppoſés:

Semper erit genus in pugna, dubiumque manebit,
Quod latet, & tantum ſupra eſt hominemque Deumque.

Je ſens pourtant que j'aurois eu une ſecrette inclination, & aſſez de penchant à croire que le Monde étoit éternel. Il me paroît que j'euſſe trouvé aiſément des réponſes aux objections qu'on auroit pû me faire. J'aurois ſoutenu qu'il n'étoit point étonnant, ni abſurde de croire que la matière avoit été coéternelle avec Dieu, dirigée par lui, & qu'elle n'en avoit re-

çu cependant ni l'arrangement, ni la forme qu'elle a actuellement. Mes raisons eussent rendu mon opinion aussi probable que la leur ; car en soutenant que Dieu avoit existé de tout tems avec la matière, j'aurois aussi soutenu que de tout tems Dieu avoit réglé son mouvement. *N'est-il pas vrai*, leur eus-je demandé, *qu'il n'y a point de tems dans Dieu* ? Ils n'eussent pû me nier ce principe, ni celui par lequel j'eusse encore établi que lorsque cet Etre souverainement puissant veut quelque chose, l'effet suit dans l'instant sa volonté. Or, supposons que Dieu qui a été de tout tems, ait voulu que le Monde ait eu son ordre & son arrangement de tout tems *, l'effet suivant toujours

* La question de la possibilité de l'éternité a été soutenue par plusieurs grands Philosophes, & entre autres par St. Thomas, & par Durand. Voici les principales raisons de ces Philosophes, qui sont les mêmes que celles que j'ai dites dans le texte de mon Ouvrage ; mais un peu plus détaillées, & rangées selon les règles de l'argumentation. *Est autem quæstio nimis gravis propter placita diversa insignium Doctorum, & propter rationes validas ex utraque parte, & propter rei ipsius magnitudinem. Inprimis est argumentum primum, quo probatur Mundum potuisse ab æterno esse. Deus ab æterno fuit, jam omnipotens, sa-*

cit

jours sa volonté, le Monde aura été de tout tems. Mes adversaires m'auroient répondu qu'une chose ne peut passer du non être à l'être, sans avoir un commence-

cut cum produxit Mundum; ergo ab æterno potuit producere Mundum. Consequentia certissima est, & antecedens verissimum. Et hoc argumentum est præcipuum pro hac sententia.

Secundo. Deus ab æterno cognovit Mundum, & voluit: ergo potuit Mundum producere. Probatur consequentia: Quia tantæ facilitatis est ipsi Mundum producere, quantæ cognoscere & velle, imo sola cognitione & voluntate producit res has.

Tertio. Si ab æterno non potuisset Mundum producere, sequitur quod debuit expectare per æternitatem, ut Mundum posset producere. Æternitas autem major est quocunque tempore, & sic expectaret per multum temporis; quod absurdum est & impossibile.

Quarto. Si Mundus non potuisset ab æterno esse, ex eo foret, quia non possunt esse in unico instanti simul causa & effectus, producens & productum. Sed hoc falsum est, ut colligitur ex his sensibilibus. Si enim sol ab æterno esset, lumen ab æterno esset, & si pes, similiter vestigium. At lumen, & vestigium effectus sunt efficienter solis, & pedis; potuit ergo cum causa æterna effectus coæternus esse.

Hujus sententiæ est S. Th. *Theologorum primus*, 1. p q. 46. art. 2. *& cum eo ipsius discipuli. Similiter* Durand. 2. d. 1. q. 2. *&* Gregor. 2. Sen. d. 2. q. 3. FRANCISC. TOLETI, &c. Commentaria, &c. Com. in *Lib.* VIII. Physic. Arist. *cap.* 2, *quæst.* 2. *fol.* 214. *Col.* 1.

cement, & qu'ainſi le Monde aiant été fait, il faut néceſſairement qu'il y ait eu un tems où il n'ait pas été. Ils auroient ajouté que Dieu ne pouvoit changer l'eſſence des choſes, & que celle de la création étoit de faire paſſer la choſe créée, du non-être à l'être. J'aurois oppoſé à ces raiſons les bornes étroites de notre eſprit, qui, étant fini, ne peut comprendre les opérations de l'Infini, ni rien de ce qui concernoit ſa puiſſance; & l'on n'eût jamais pû me prouver que Dieu, aiant exiſté de tout tems *, n'avoit pû vou-

* Gaſſendi a fort bien développé les opinions des Philoſophes anciens ſur la coéternité du Monde avec Dieu. Il montre que ceux qui, ainſi que Pythagore, Platon, &c. croioient que Dieu étoit l'auteur de l'Univers, penſoient cependant que le Monde n'avoit jamais eu aucun commencement, & qu'il avoit exiſté pendant toute l'éternité par la volonté de celui qui l'avoit produit de tout tems, aiant été lui-même de tout tems. Ils penſoient, ainſi que les Philoſophes modernes qui ſoutiennent la poſſibilité de la création du Monde dans toute l'éternité, que quoiqu'une cauſe ne puiſſe pas être dite première *par la tems*, elle doit cependant être regardée comme telle *par ſa nature*. Le Monde étoit donc une ſuite & une dépendance de Dieu, comme la chaleur l'eſt du ſoleil; car le ſoleil eſt l'auteur & la cauſe de la chaleur, quoique la

vouloir & faire une chose de tout tems.

LES

la chaleur ait toujours existé avec lui. Voici pour ceux qui entendent le Latin. *Nam Thales quidem Milesius causam apud Laertium dicens, cur Mundus pulcherimus sit,* κάλλιστα δ', *inquit,* τῶν ὄντων, *opificium enim est Dei. De Anaxagora res est celebris, quatenus Mens illa idem est cum Deo. De Pythagora & Platone vel unus Timæus testatur, cujus ore, cum Pythagoricus esset, opinionem propriam sic Plato expressit, ut passim declaret esse Deum Parentem ac Opificem Universi. Et esse quidem potuit tam Pythagoræ, quam Platonis sententia, quæ est superius ex illorum Interpretibus insinuata, ut scilicet existimarint Mundum esse genitum ὁ κατὰ χρόνον, non tempore, quod nempe nunquam cœperit;* ἀλλὰ κατ' ἔννοιαν, *sed cogitatione, quasi tametsi non cœperit, cogitatione tamen assumatur præextitisse materiam è qua formatus fuerit. Enimvero eam esse putarunt Mundi à Deo dependentiam, ut Deus Mundo inexistens, habendus esset genitor Mundi, quod causa foret materiæ & distinctionis, & ornatus omnis. Videlicet idem censuernnt, quod plerique jam Doctorum admittunt, dum tuentur potuisse Mundum creari à Deo ab æterno, ac Deum futurum fuisse causam, ob dependentiam Mundi ab ipso; eo modo quo si ponamus solem cum luce, aut pedem cum vestigio fuisse ab æterno, poterit semper & sol lucis, & pes vestigii causa censeri. Admittunt quippe posse effectum esse causæ suæ coævum, & sufficere ut cum causa non sit prior tempore, sit saltem prior natura,* τῇ φύσει, *quam vocem habet Photinus quoque; aut ratione,* τῷ λόγῳ.

quæ

Les argumens des Epicuriens m'eussent moins donné de peine à combattre. Je leur eusse nié que le Monde fût corruptible, parce qu'ils croioient appercevoir quelque corruption dans les parties dont il est composé. L'on peut appeller régéneration, plûtôt que corruption, ce changement que nous voions dans la matière. Elle n'est ni perdue, ni gâtée, ni corrompue par les différentes formes qu'elle prend, & peut-être une des principales causes de sa force & de sa vigueur consiste-t-elle dans les apparentes destructions, qui, la subtilisant, lui donnent plus de liberté pour produire de nouveaux miracles. Et quand on objecte qu'on ne voit point de montagnes s'élever, mais qu'on en voit au contraire qui s'abaissent tous les jours par la chute des rochers, & qu'il est par conséquent

quæ vox Timæi Locri est, loco illius κατὰ, vel πρὸς ἐπίνοιαν, cogitatione, quam observare apud Stobæum, & Sextum Empiricum licet. Utcumque sit, tam Philosophi illi, quam omnes eorum Sectatores & Interpretes Deum Mundi causam dixerunt. De Stoicis res est perspecta; & vel ipsa Balbi adversus Velleium, Epicurumve Oratio satis demonstrat quid senserint. GASSENDI Opera, Sect. 1. Phys. *Lib.* 1. *Cap.* 2. Vide etiam *Animad.* 2. in Philos. Epicurii Syntagma, *pag.* 115. *Edit. in quarto.*

séquent à craindre que tous les lieux hauts étant applanis, l'eau ne submerge la terre & ne la détruise, ce qui ne pourroit se faire, si le Monde avoit été éternel, une cause éternelle ne pouvant prendre fin, on prouve aisément à ceux qui soutiennent ce sentiment, que la terre regagne d'un côté ce qu'elle perd de l'autre. L'on a souvent vû des feux souterrains, qui, soulevant des masses de terre & des rochers d'une grosseur énorme, les jettent dans les plaines, & y forment successivement & peu à peu des élevations, qui remplacent celles qui peuvent s'abaisser dans une autre partie de la terre. De notre tems, une isle s'est formée dans l'Archipel, & est sortie du fond des eaux *. La mer, depuis Jules César, s'est retirée de plus d'une lieuë vers les côtes de Fréjus en Provence. Hérodote dit que sous le regne de Menès premier Roi d'Egypte, toute cette contrée étoit un marais, excepté le païs de Thebes; qu'il ne paroissoit rien de la terre qu'on y voit aujourd'hui au-delà du lac qu'on nomme Méris, duquel on compte actuellement sept journées de chemin jusqu'à la mer. *Je crois*, dit cet Historien,

* *Voiez la* Relation de l'isle de Santozini.

ſtorien, *tout ce qu'on m'a dit de l'Egypte, voyant principalement qu'elle n'a point de terre qui lui ſoit contigue ; qu'on trouve des coquilles dans ſes montagnes ; qu'il en ſort une eau ſalée, qui ronge même les pyramides ; que la montagne qui eſt en Egypte au-deſſus de Memphis, eſt ſablonneuſe. Si nous voulions nous arrêter à cette opinion des Ioniens, nous montrerions par ce moïen qu'il n'y avoit point autrefois d'Egypte, & que les Egyptiens n'avoient point de païs de leur nom. Car la contrée de* Delta, *comme ils le diſent eux-mêmes, & que je l'ai moi-même remarqué, eſt une terre que la rivière leur a donné, & qui, pour ainſi dire, n'a été créée que depuis peu de tems* *.

ON peut donc ſuppoſer, & même avec beaucoup d'apparence de vérité, que ces amas de terre & de limon qui ſe font par le tranſport continuel de ce que charient les fleuves & les rivières, remplacent dans certains païs le terrein qui ſe perd dans d'autres, comme celui qui fut inondé autrefois en Hollande, où plus de

* HERODOTE, Hiſtoire, *Livr. II. pag.* 104. & 105 *Je me ſers de la Traduction de* P. du Ryer.

de quatre-vingt villages furent subitement submergés. Ces changemens se faisant insensiblement, & successivement pendant le cours de tous les siécles, tout ce qui est maintenant terre peut bien avoir été autrefois mer, & ce qui est mer peut devenir terre *. Mais cette révolution n'arrivant que par dégrés, & pour ainsi dire imperceptiblement, l'ordre des choses n'est point interrompu ni bouleversé, & la Matière ne se corrompt point pour changer de forme & prendre une nouvelle modification; de même qu'un quarré de cire, qu'on réduit en rond, ne périclite point pour changer de figure. Et quant au mouvement violent qu'on donne aux atômes, qui, voulant se mettre en liberté, réduiront un jour le Monde en poussière, dès qu'on n'accorde point que le hazard ait produit l'Univers, cette prétendue agi-

* *Vidi ego quod fuerat quondam solidissima tellus,*
Esse fretum: vidi factas ex æquore terras,
Et procul à pelago conchæ jacuere marinæ,
Et vetus inventa est in montibus anchora summis.
OVID. Metamorphos. *Lib. XV. Vers.* 262. *& seqq.*

agitation des premiers corpuſcules de la Nature tombe d'elle-même & n'a aucune force.

§. V.

Examen du ſyſtème de l'ame du Monde

IL y a eu des Philoſophes qui ont eu un troiſième ſentiment ſur le Monde, différent des deux premiers. Ils le croioient éternel comme les Péripatéticiens, & ſe réüniſſoient avec eux en ce point contre les Epicuriens; mais ils ne croioient point qu'un Etre intelligent & tout puiſſant en réglât l'harmonie. Ils diſoient que l'Univers étoit un Tout, de la même manière qu'une plante, ou un animal; c'eſt-à-dire qu'il y avoit une certaine force répandue dans le Monde, qui en vivifioit les parties & entretenoit leur liaiſon : enſorte que la lune, le ſoleil, la terre, les étoiles, & les autres globes céleſtes, enfin tous les corps matériels compoſoient un Tout animé & vivifié, comme les différentes parties d'un animal le font dans leur aſſemblage. Cicéron, en parlant des Philoſophes qui ſoutenoient cette opinion, cite Straton,

&

& explique les attributs qu'ils donnoient à la Matière. Straton, dit-il, Disciple de Théophraste, celui qu'on surnommoit le Physicien, soutenoit que toute la puissance de la Divinité résidoit dans la Matière, à qui il accordoit toutes les facultés propres à la génération & à la conservation; mais il destituoit & privoit cet esprit qui la vivifioit, de la raison & de la connoissance *. Virgile a souvent décrit le dogme de l'ame du Monde dans ses Ouvrages **.

CE

* *Nec audiendus ejus* (Theophrasti) *auditor Strato, is qui Physicus appellatur, qui omnem vim divinam in Natura sitam esse censet, quæ causas gignendi, minuendi habebat, sed carebat omni sensu.* CICERO, de Natura Deorum, *Lib. I. pag. 56.*

** *Esse apibus partem divinæ Mentis, & haustus*
Æthereos dixere: Deum namque ire per omnes
Terrasque tractusque maris, cœlumque profundum;
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quem sibi tenues nascentem arcessere vitas.
VIRGIL. Georgicor. *Lib. IV. Vers.* 220. *& seqq.*

CE syſtême avoit bien des partiſans chez les Romains : il en a eu dans tous les tems *, & même depuis peu Spinoſa l'a renouvellé & mis dans ſon grand jour. Il a ſoutenu cette opinion auſſi bien qu'on peut défendre un ſentiment auſſi erroné, & dont il ſuit des conſéquences auſſi abſurdes **. Il ſuppoſe qu'il n'y a qu'une

Le même syſtême eſt repeté dans l'Enéïde.

Principio cælum ac terras, camposque liquentes,
Lucentemque globum lunæ, titaniaque aſtra
Spiritus intus alit; totamque infuſa per artus
Mens agitat molem, & magno ſe corpore miſcet.
Inde hominum pecudumque genus, vitæque volantum,
Et quæ marmoreo fert monſtra ſub æquore pontus.

VIRGIL. Æneïd. *Lib. VI. Verſ. 725. & ſeqq.*

* *Alexander Epicureus dixit Deum eſſe materialem, vel non eſſe extra ipſum, & omnia eſſentiabiliter eſſe Deum, vel formas, accidentia imaginata, & non habere veram entitatem, &c.* ALBERTUS in I. Phyſ. *Tract. III.*

** *Præter Deum nulla dari, neque concipi poteſt ſubſtantia.*

Demonſtratio.

Cum Deus ſit Ens abſolute infinitum, de quo nul-

ne ſubſtance dans l'Univers, à laquelle il donne le nom de Dieu. Tous les êtres particuliers, l'étendue corporelle, le ſoleil, les hommes, les plantes, leurs imaginations, leurs idées ſont des modifications de Dieu *, ou de cette ſubſtance qui

nullum attributum, quod eſſentiam ſuſtantiæ exprimit, negari poteſt (per definit. VI.) iſque neceſſario exiſtet (per propoſit. II.) Si aliqua ſubſtantia præter Deum daretur, ea explicari deberet per aliquod attributum Dei, ſicque duæ ſubſtantiæ ejuſdem attributi exiſterent, quod (per prop. V.) eſt abſurdum; adeoque nulla ſubſtantia extra Deum dari poteſt, & conſequenter etiam concipi. Nam ſi poſſet concipi, deberet neceſſario concipi ut exiſtens: atqui hoc (per primam partem hujus demonſtrationis) eſt abſurdum; ergo extra Deum nulla dari, neque concipi poteſt ſubſtantia. B. D. SPINOS. Opera poſthuma Eth. ordine geometrico demonſtrata, &c. *pag.* 12.

* *Non dubito quin omnibus, qui de rebus confuſe judicant, nec res per primas ſuas cauſas noſcere conſueverunt, difficile ſit demonſtrationem* VII. *propoſit. concipere, nimirum quia non diſtinguunt inter modificationes ſubſtantiarum & ipſas ſubſtantias, neque ſciunt quomodo res producuntur. Unde fit ut principium, quod res naturales habere vident, ſubſtantiis attingant; qui enim veras rerum cauſas ignorant, omnia confundunt, & ſine ulla mentis repugnantia tam arbores, quam homines fingunt, & homines tam ex lapidibus, quam ex ſemine formari, & quaſcunque formas in alias quaſcunque mutari ima-*

qui eſt Dieu lui-même. Lorſqu'on oppoſe à Spinoſa qu'il y a deux ſortes de ſubſtances, l'une incréée & l'autre créée, telle que la Matière & notre ame; & que *ſubſiſter par ſoi*, qui ſont les termes dont on ſe ſert pour définir la ſubſtance, ſignifie ſeulement ne dépendre pas de quelque ſujet d'inhéſion, mais être comme les ames des hommes, la Matière, les Anges, &c. il répond* que pour mériter

ginantur. Sic etiam qui naturam divinam cum humana confundunt, facile Deo affectus humanos tribuunt, præſertim quandiu etiam ignorant quomodo affectus in mente producuntur. Si autem homines ad naturam ſubſtantiæ attenderent, minime de veritate VII. propoſitionis dubitarent; imo hæc propoſitio omnibus axioma eſſet, & inter notiones communes numeraretur. Nam ne ſubſtantiam intelligerent id quod in ſe eſt & per ſe concipitur, hoc eſt, id cujus cognitio non indiget cognitione alterius rei; per modificationes autem id quod in alio eſt, & quarum conceptus à conceptu rei in quâ ſunt, formatur. Id. *ibid. Scol.* II. *propoſit. V.*

* *Propoſitio XV.*

Quidquid eſt in Deo eſt, & nihil ſine Deo eſſe, neque concipi poteſt.

Demonſtratio.

Præter Deum nulla datur, neque concipi poteſt ſubſtantia (per prop. XIV.) hoc eſt (per defin. III.) *res, quæ in ſe eſt & per ſe concipitur. Modi autem (per definit. V.) ſine ſubſtantia nec eſſe, &*

ter le nom de substance, il faut indépendamment de toutes causes exister par soi-même éternellement & nécessairement.

AVANT de vous montrer les absurdités de ce système, vous me permettrez, Madame, de m'arrêter un moment sur les raisons qui avoient forcé Spinosa à soutenir un dogme rempli de tant de difficultés. Deux choses l'avoient jetté dans l'erreur; l'homme qu'il voyoit malheureux, & ce principe qui brille incessamment à notre esprit que *de rien on ne peut faire rien.* Les infortunes auxquelles l'humanité est sujette*, révoltoient prin-

& per ipsam solum concipi possunt; atque præter substantias & modos nihil datur (per axiom. 1.); ergo nihil sine Deo esse, neque concipi potest. Id. *ibid. pag.* 12.

* De tous tems les Athées ont fait valoir, comme une forte objection, les maux dont les foibles mortels sont accablés. *Est-ce pour les hommes,* fait dire Ciceron à Velleius, *que les Dieux ont formé l'Univers? & pour quels hommes donc l'ont-ils fait? Pour les sages? Ce grand ouvrage avoit donc peu de gens pour objet. Pour les fous? Quelle raison obligeoit les Dieux à s'interesser pour des méchans? Au reste, quand il seroit vrai que ç'eut été-là le dessein des Dieux, quel bien en revenoit-il aux hommes, puisque leur vie est si misérable?*

An hæc, ut fere dicitis, inquit, hominum cau-

principalement ſa raiſon : il ne pouvoit ſe figurer qu'un Etre, infiniment intelligent, infiniment bon, infiniment parfait, n'eût créé des créatures que pour les ren-

cauſa à Deo conſtituta ſunt? Sapientum ne? Propter paucos ergo tanta eſt facta rerum molitio. An ſtultorum? At primum cauſa non fuit quod de improbis bene meretur. Deinde, quid eſt aſſequutus, cum omnes ſtulti ſint ſine dubio miſerrimi; maxime quod ſtulti ſunt? Miſerius enim ſtultitia quid poſſumus dicere? CICER. de Nat. Deor. *Lib. I.*

Lactance nous a conſervé à peu près le même raiſonnement d'un Epicurien, qui ſe récrie ſur la conduite des Dieux, qui, paſſant pour les peres des hommes, ont ſi maltraité leurs enfans, eux, qui auroient dû, en ſuivant les loix de la juſtice & les règles de la bienſéance, les approcher de leur état heureux le plus qu'il étoit poſſible, un bon pere aiant toujours ſoin de la tranquillité de ſa famille.

Quid enim Deo, inquit, cultus hominis confert beato, & nulla re indigenti? vel, ſi tantum honoris homini habuit, ut ipſius cauſa Mundum fabricaret, ut inſtrueret eum ſapientia, ut dominum viventium faceret: cumque diligeret tanquam filium, cur mortalem, fragilemque conſtituit? Cur omnibus malis, quem diligebat, objicit? Cum oporteret & beatum eſſe hominem, tanquam conjunctum & proximum Deo, & perpetuum, ſicut eſt ipſe, ad quem colendum & contemplandum figuratus eſt. LACT. *Lib. VII.*

rendre malheureuſes. Or, il étoit très perſuadé que tous les hommes, ou du moins une grande partie, éprouvoient un ſort dont ils pouvoient ſe plaindre juſtement; & pour être pénétré de la vérité de ce fait, on n'a qu'à conſidérer les miſères & les maux répandus dans les quatre parties du Monde *. On verra par-tout l'homme accablé de maladies & de chagrins, obligé de ſouffrir par d'autres hommes les traitemens les plus cruels. Il eſt des Souverains en Afrique & en Aſie, qui trafiquent de leurs ſujets, comme un particulier trafique de chevaux & de moutons. On en a vû en Europe, & dans les Roïaumes & les Empires les plus policés, ſe nourrir du ſang de

* Ils tiennent que nous, étant ſi malheureux & ſi miſérables, ſommes gouvernés par la Providence divine. Or, ſi les Dieux, ſe changeans, nous vouloient offenſer, affliger, tourmenter & débriſer, ils ne nous pourroient pas mettre en pire état que nous ſommes maintenant : . . & ne pourroit être la vie de l'homme, ne pire, ne plus malheureuſe qu'elle eſt. Tellement que ſi elle avoit langue & voix pour parler, elle diroit les paroles d'Hercule : *Plein ſuis de maux, plus n'en pourrois avoir.* PLUTARC. de Repugn. Stoic. *pag.* 104. *de la Verſion d'*Amiot.

de leurs sujets, & se desaltérer de leurs larmes. Qu'on regarde combien de maux n'ont point causés les Nérons, les Caligula, & tant d'autres monstres. Mais sans aller chercher des malheurs hors de l'homme même, de combien de maux n'est-il point accablé par la Nature; les maladies aigues, celle de langueur, la faim, la soif, la pauvreté? Spinosa croioit qu'il étoit impossible qu'une créature aussi infortunée fût l'ouvrage d'un Principe tout bon. *Si l'homme*, disoit ce Philosophe, *est émané d'un Principe souverainement bon, peut-il être mauvais? Comment la souveraine Bonté peut-elle produire une créature malheureuse, & la souveraine Sainteté une créature criminelle?* On répondra peut-être que l'homme a reçu de Dieu un état heureux; mais qu'étant devenu méchant, il a mérité que Dieu le punît, & que la punition émane d'un Principe souverainement bon, auquel est attribuée la justice, qui ne lui est pas moins essentielle que la bonté. Mais cette raison paroît peu convaincante; car si l'homme venoit d'un principe bon, il faudroit qu'il eût été créé non seulement sans aucun mal actuel, mais même sans aucune inclination au mal. Si l'on objecte qu'il avoit simplement la force de se déterminer

ner au mal, & que s'y étant déterminé, il eſt ſeul coupable du crime & du mal moral qui s'eſt introduit dans l'Univers, on ne ſera guères plus avancé ; car Dieu avoit prévû que l'homme pécheroit, & ſe ſerviroit du mal de ſon franc-arbitre, puiſqu'on ne peut nier que tout ne ſoit préſent & connu à la divinité. Or, ſi Dieu avoit prévû le péché de l'homme, il devoit l'empêcher, parce qu'il n'étoit pas d'un Principe ſouverainement bon de permettre qu'il fût obligé d'accabler ſa créature de malheurs ; car cela bleſſe les idées de l'ordre. Et quand même il ſeroit poſſible que Dieu n'eût par prévû la chute du pécheur, il l'avoit au moins jugé poſſible, & il devoit par les mêmes raiſons en empêcher les funeſtes ſuites ; car la bonté de l'Etre infiniment parfait ne ſeroit point infinie, ſi l'on pouvoit avoir quelque notion d'une bonté plus grande que la ſienne. Il ne peut donc convenir à cet Etre ſouverainement parfait de donner aux hommes un franc-arbitre, dont il ſait qu'ils feront un uſage qui leur ſera pernicieux. Il n'appartient qu'à un Etre mal-faiſant & mauvais d'accorder des dons aux créatures qui doivent certainement leur devenir nuiſibles, ou inutiles. Si un Souverain

faisoit distribuer à tous ses soldats des épées qui pourroient garantir de la mort tous ceux qui sauroient s'en servir d'une certaine manière, & qu'il n'aprît ce secret qu'à quelques-uns, & laissât périr tous les autres; n'auroit-on pas sujet de se récrier sur son injustice, & de le taxer de cruauté? En vain voudroit-on soutenir que nous ne pouvons, nous finis, avoir aucune idée de la justice de l'Infini: il est vrai que nous n'en pouvons avoir aucune idée parfaite: mais cependant celles que nous avons de la justice, ne sont vraies, qu'autant qu'elles approchent de la justice de Dieu; car une chose n'est bonne ou mauvaise, qu'autant qu'elle approche plus ou moins de la perfection. Or, ma raison & ma lumière naturelle, qui ne sauroient me tromper, me font voir que l'on ne peut punir justement un homme d'un crime involontaire, ni créer des créatures qu'on sait devoir être malheureuses, lorsqu'on peut l'éviter par sa seule volonté. Ainsi, l'homme malheureux ne peut être émané d'un Principe souverainement bon.

Les Athées Chinois fondent leurs opinions sur ces dernières objections, & c'est ordinairement celles qu'emploient tous ceux qui sont assez aveuglés & assez mal-

malheureux pour nier l'existence de Dieu. *Les Athées de la Chine*, dit un Missionnaire, *ne sont pas plus traitables sur le chapitre de la Providence, que sur celui de la création. Quand on leur enseigne que Dieu qui a créé l'Univers de rien, le gouverne par des loix générales, très dignes de sa sagesse infinie, & auxquelles toutes les créatures se conforment avec une régularité admirable, ils disent que ce sont-là de grands mots, auxquels ils n'attachent aucune idée, & qui n'éclairent point du tout leur esprit.*

Par les mots de loix, repliquent-ils, nous entendons un ordre établi par un Législateur, qui a le pouvoir d'ordonner à des créatures capables d'exécuter ses loix, & par conséquent, capables de les connoître & de les entendre. Or peut-on dire, sans une absurdité manifeste, qu'un fœtus, qu'une plante, que les bêtes ont une connoissance parfaite de ces loix, & qu'elles s'y conforment réguliérement en vertu de cette connoissance ? Mais s'ils ne les connoissent pas, comment peuvent-ils les exécuter ? Le bon sens ne nous dicte-t-il pas que pour se conformer à une loi, il faut la connoître, la comprendre, & que la connoissance & la perception d'une loi ne peut se faire

que par le moïen de l'intelligence & de l'entendement ? Dieu, ajoutent-ils, a fait des loix générales, voilà qui est bien ; mais pour qui sont-elles faites ? Est-ce pour des êtres capables de les connoître & de les entendre, ou pour des êtres, incapables d'intelligence & de connoissance ?

Si vous dites que Dieu a fait des loix pour être exécutées par des êtres capables de les connoître, il s'ensuit que les animaux, que les plantes, & généralement tous les corps qui agissent conformement à ces loix générales les connoissent, & par conséquent qu'ils ont de l'intelligence ; ce qui est absurde.

Si vous dites que Dieu a fait des loix pour être exécutées par des êtres incapables de les connoître & destitués d'intelligence, on vous sifflera, & on vous demandera comment un être peut exécuter un plan dont il n'a aucune idée, & dont vous convenez qu'il ne peut avoir aucune connoissance, puisqu'il est sans intelligence & sans entendement ?

En un mot, insistent-ils, quelque parti que vous preniez, en supposant que des loix générales réglent & disposent de tout ce qui arrive dans le monde, il faut que vous conveniez que les plantes, que

les

les animaux, que les corps ont une connoissance parfaite de ces loix, ou bien qu'ils les exécutent sans les connoître ; ce qui est également absurde : car nous n'avons pas d'idées qui nous fassent comprendre comment un être destitué d'intelligence, peut connoître des loix établies par une cause intelligente, ni comment un être créé peut exécuter ces mêmes loix avec la dernière régularité, sans les connoître,

VOILA, Madame, les principales raisons qui jettent Spinosa dans l'erreur. Ne pouvant accorder les malheurs de la créature avec les perfections du Créateur, il donna dans l'Athéïsme, & forma son monstrueux système sur celui de l'ame du Monde, auquel il donna une nouvelle forme, quoiqu'au fonds ce fût le même. C'est un malheur ordinaire à ceux qui veulent approfondir les mystères que Dieu nous cache, que de s'égarer dans un labyrinthe où ils se perdent pour toujours. Il y a de la folie à vouloir pénétrer ce qui est au-dessus de nos connoissances *. Il est plus sûr & plus sage,

* Quant à la liberté des opinions Philosophiques touchant le vice & la vertu, c'est

ſage, dit un illuſtre Ancien, qui n'étoit éclairé que des ſimples lumières de ſa raiſon, de croire les opérations de la Divinité, que de les vouloir approfondir *.

choſe où il n'eſt beſoin de s'étendre, & où il ſe trouve pluſieurs avis qui valent mieux tûs, que publiés aux foibles eſprits. MONTAGNE, Eſſais, *Livr. II. pag.* 189.

* *Sanctius eſt ac reverentius de actis Deorum credere, quam ſcire.* TACITUS de Moribus Germanorum.

§. VI.

Réfutation du dogme de l'ame du Monde, & du ſyſtême de Spinoſa.

IL n'eſt rien de ſi aiſé que de ſapper les fondemens du ſyſtême de Spinoſa. Si l'éclairciſſement des doutes qui l'ont jetté dans l'erreur eſt au-deſſus de notre portée, les abſurdités du dogme de l'ame du Monde ſont ſenſibles aux plus foibles eſprits; & j'ai peine à comprendre comment Spinoſa, qui avoit réellement beaucoup de génie, n'avoit pas ſenti lui-même dans quels égaremens il s'étoit laiſſé entraîner. Il n'admettoit dans

dans l'Univers qu'une substance unique qu'il appelloit Dieu. Or, il est impossible que cela soit; car tout ce qui est étendu a naturellement des parties, & tout ce qui a des parties est composé. Quel horrible chaos ne s'enfuit-il pas de faire un Dieu composé de cent milles parties différentes? Pour excuser cette absurdité, Spinosa ne sauroit dire que l'étendue en général est distincte de la substance de Dieu; car s'il le disoit, il enseigneroit que cette substance est en elle-même non étendue. Elle n'eût donc jamais pû acquérir les trois dimensions qu'en les créant, puisqu'il est visible que l'étendue ne peut sortir ou émaner d'un sujet non-étendu, que par la voïe de création. Or, Spinosa ne croioit point que de rien on pût faire rien. La substance divine n'étant donc point distincte de l'étendue, elle devenoit sujette à être divisée en mille parties. On ne sauroit pousser plus loin l'aveuglement, que de faire Dieu étendu, parce que non seulement c'est lui ôter la simplicité, mais c'est le réduire à la condition de la nature la plus vile, en le faisant matériel, la Matière étant le théatre de toutes les corruptions & de tous les changemens.

PLUS on examine le système de Spinosa, & plus on le trouve rempli d'absurdités. Tous les êtres particuliers, dit il, l'étendue corporelle, le soleil, les plantes, les hommes, leurs imaginations, leurs idées sont des modifications de la substance unique, qu'il appelle Dieu. Il ne s'apperçoit pas que les mêmes modifications entrainent après elles la nécessité de plusieurs substances.

VOUS avez vû, Madame, dans les Réflexions sur la Logique qu'une chose modifiée est un sujet, ou une substance déterminée par son attribut. Or, les modalités étant des êtres qui ne peuvent exister sans la substance qu'elles modifient, il faut donc que la substance se trouve par-tout où il y des modalités; il faut même qu'elle se multiplie à proportion que les modifications incompatibles entre elles se multiplient, de sorte que par-tout où il y a cinq ou six modifications, il y a aussi cinq ou six substances. La preuve de cette vérité se sentira aisément, en considérant qu'il est aussi impossible qu'une substance aimante soit une substance haïssante, qu'il l'est qu'un cercle soit un triangle; car la haine est exclusivement éloignée de l'amour. En poussant ce raisonnement plus loin,

on

on prouve non seulement la nécessité de plusieurs substances différentes, mais on démontre que s'il étoit vrai que les hommes fussent des modifications de cette substance unique, qui est Dieu, cet Etre souverainement parfait seroit perpétuellement contraire à lui-même. Est-il possible de croire que la même substance veuille & ne veuille pas, qu'elle aime & qu'elle haïsse, qu'elle soit vertueuse & criminelle? Une hypothése pareille allie ensemble deux termes aussi opposés que la figure quarrée & la circulaire.

En considérant du côté moral le dogme de l'ame du monde, il est encore plus contraire à la raison. L'Etre souverain, l'Etre parfait, l'Etre nécessaire n'est plus ferme, n'est plus constant; c'est le ramas de tous les crimes. Les hommes n'étant que des modifications de la substance, & n'y aiant par conséquent qu'elle qui agisse, on doit dire : *Un Dieu coquin a tué un Dieu honnête homme, on a pendu aujourd'hui un Dieu fripon*; car les modes, selon Spinosa, ne sont rien, & c'est la seule substance qui agit.

Saint Augustin a vivement réfuté le système de l'ame du Monde. Qui est celui qui ne voit, dit ce Pere, les horreurs & les impiétés qui découlent & pren-

prennent leur source d'un dogme aussi affreux ? La nature divine est foulée aux pieds, on tue Dieu en détail dans les animaux qu'on fait mourir *. Dieu devient sujet à tous les vices, il n'est aucune de ses parties qui ne soit souillée de quelques-uns, & la luxure, l'iniquité, l'impiété sont le partage des attributs de la Divinité **.

ROBERT Flud, Anglois, qui ne manquoit pas d'esprit, soutient aussi l'opinion de l'ame du Monde. Il croioit qu'elle

* *Quod si ita est, quis non videat quanta impietas & irreligiositas consequatur, ut quod calcaverit quisque partem Dei calcet, & in omni animante occidendo pars Dei trucidetur ? Nolo omnia dicere quæ possunt occurere cogitantibus ; dici autem sine verecundia non possunt.* AUGUSTINUS, de Civit. Dei. *Lib. IV. Cap. XII. pag.* 431.

** *Non video quidem si totus Mundus est Deus ; quomodo bestias ab ejus partibus separent ? Sed obluctari quid opus est ? De ipso rationali animante, id est homine, quid infelicius credi potest, quam partem Dei vapulare cum puer vapulat ? Jam vero partes Dei fieri lascivas, iniquas, impias atque omnino domnabiles quis ferre possit, nisi qui prorsus insaniat ? Postremo, quid irascitur eis à quibus non colitur, cum à suis partibus non colatur ?* AUGUSTINUS, de Civit. Dei, *Lib. IV. Cap. XIII. pag.* 433.

elle étoit composée d'une matière très subtile & très active, qu'il disoit être Dieu, qui, comme matériel, entroit dans la composition du Monde : mais il enveloppoit son erreur de tant de distinctions, qu'on auroit cru qu'il admettoit effectivement plusieurs causes & plusieurs effets. *La lumière & les ténèbres*, disoit-il, *sont les deux premiers principes des choses : de leur mêlange résulte l'unité radicale, de laquelle dépendent ensuite tous les êtres. Mais dans le fonds il ne distinguoit point, ni la lumière, ni les ténèbres ; il ne trouvoit ces deux principes, qu'entant qu'il considéroit le même objet tantôt d'une manière, & tantôt de l'autre. Ils n'avoient jamais été réellement séparés ; mais notre esprit pouvoit les considérer sans relation aux choses créées : ainsi, les ténèbres même & la Matière étoient un principe incréé. S'il parloit d'un tems qui eût précédé la Création, c'étoit un tems imaginaire, une pure priorité de Nature**. Le fameux Gassendi a développé l'erreur de ce Philosophe, & l'a réfutée d'une façon convaincante

* BAYLE, Continuation des Pensées diverses sur les Comètes, *Tom. I. pag.* 349.

cante & victorieuſe *. Et ce qu'il y a de particulier, c'eſt que lui-même avoit aſſez d'inclination à croire qu'il y avoit une certaine force particuliere & diffuſe par tout le Monde, qui, comme une eſpèce d'ame, en lioit & attachoit enſemble les parties ; mais il ne concevoit cette ame que comme un feu ſubtil, ou une matière extrêmement déliée & active, comme une ame enfin végetative, & ſoumiſe à l'Etre puiſſant qui l'avoit créée ainſi que les autres choſes. Un de ſes fameux diſciples lui attribue beaucoup de penchant pour ce ſentiment, & il paroît dans pluſieurs endroits de ſes Ouvra-

* *Cum dico* ante Creationem, *cave intelligas illud tempus quo nos vulgo cogitamus & aſſerimus Deum ſolum extitiſſe antequam Mundum conderet. Intellige ergo potius ſtatum rationis ſeu abſtractionis mentalis (eo modo quo ſolent in ſcholis Univerſalia fingere), quatenus videlicet conſideramus tam lucem quam tenebras abſolute ſecundum ſe & ſine determinatione ad res ſingulares, à quibus tamen ſeclusa hac cogitationis præciſione, nullo modo ſejunctæ ſunt.* Lux *igitur, hoc modo ſpectata*, increata *dicitur*, *ac* tenebræ *etiam increatæ*, *quod hac ratione ad nullam rem creatam, ſeu è ſe ipſis, ut partibus, conſtitutam, pertineant.* GASSENDUS, in Examine Philoſophiæ Roberti Fluddi, *pag.* 217. *Tom. III. Operum.*

Ouvrages qu'il le croioit assez probable *.

§. VII.

* *Je pensois*, ajoute Gassendi, *que cela ne dérogeoit aucunement à la Foi en ce que cette ame seroit censée n'être autre chose qu'une certaine force dépendante de Dieu, & être une ame à sa manière, c'est-à-dire, d'une espèce particulière, différente de la sensitive & de la raisonnable, & nommément incapable des dons spirituels de la grace & de la béatitude*.... Or, je rapporte ce passage, afin que lorsqu'on le lira, & qu'on verra ensuite en divers endroits de cet Ouvrage que Mr. Gassendi a beaucoup de pente à croire, non seulement que la terre, la lune, le soleil, & tous les autres globes qui composent la machine du Monde, ont chacun leur ame à leur manière, prenant à peu prés l'ame à la manière de Démocrite, d'Hippocrate & d'Aristote; mais qu'il n'y a presque rien en particulier qui ne soit animé, comme les pierres précieuses, l'aiman, les plantes & les semences, & qui n'ait son ame à sa manière, par le moïen de laquelle il connoit, pour ainsi dire, & sait ce qui lui est propre, & qui fait pour sa conservation, ou fuit ce qui lui est nuisible, & qui va à sa destruction: afin, dis-je, que lorsque l'on verra en plusieurs endroits de cet Ouvrage l'inclination que Mr. Gassendi a pour cette sorte d'animation, par le moïen de laquelle il se tire de mille difficultés, l'on n'aille pas s'imaginer qu'il ait donné dans l'opinion de ces anciens Pytagoriciens & autres semblables, ou dans celle de Flud, puisqu'il réfute

§. VII.

De la Création du Monde.

VOUS voiez, Madame, que les anciens Philosophes, ignorant le mystère de la Création de l'Univers, ont été partagés dans leurs sentimens, & que nous serions encore dans des doutes qui ne pourroient être éclaircis, si la Revélation ne déterminoit notre croiance. Elle est même contraire à l'opinion la plus pro-

ba-

l'une & l'autre comme très ridicules, & indignes d'un Philosophe de bon sens. BERNIER, Abrégé de la Philosophie de Gassendi, *Tom. I. pag.* 117.

Hippocrate sembloit reconnoître pour Dieu la chaleur qui est répandue par tout le Monde. Ce Systême approchoit de celui de Spinosa; car Hippocrate croioit que l'ame n'étoit autre chose que le calidum innatum, *ou la* chaleur naturelle. *Je crois que le passage qui suit prouve mon sentiment.* Δοκέες δέ μοι ὁ καλέομεν θερμὸν, ἀθανατόν τε εἶναι καὶ νοέειν πάντα καὶ ὁρᾶν, καὶ ἀκούειν, καὶ εἰδέναι, πάντα, καὶ τὰ ἐόντα, καὶ τὰ μέλλοντα ἔσεσθαι. *Quod* calidum *vocamus id mihi immortale esse videtur, cunctaque intelligere, videre & audire, scireque omnia, tum præsentia, tum futura.* HIPPOCRATES de Carn. *pag.* 249.

table, & si nous pensons que le Monde ait été tiré du néant, & que de rien toutes choses aient été faites, c'est la Foi seule qui nous y contraint, & qui tient notre esprit captif, prêt à se révolter contre des idées qui lui paroissent fausses, lorsqu'il veut les examiner.

Comment donc les anciens Philosophes se seroient-ils accordés sur la Création du Monde, puisque malgré les Ecritures, les Peres & les Docteurs Chrétiens ne sont point d'un sentiment unanime? Les uns veulent s'en tenir au sens littéral de la *Genese*, & soutiennent que Dieu employa six jours effectifs dans la construction du Monde. Les autres au contraire, prétendent qu'il a été créé tel qu'il est, dans un seul instant, & que Moïse n'a fait la distinction de journées que pour s'accommoder à la foiblesse du Peuple Juif, qui, sortant de la captivité d'Egypte, n'eût pû comprendre un mystère aussi grand & aussi surprenant, si l'on n'y eût observé quelque ordre. Il est facile, ajoutent ceux qui soutiennent cette opinion, de voir le dessein de Moïse; car après qu'il a énumeré séparément les choses qui furent créées en six jours divers, ils les réduit ensuite toutes à une seule journée, ou plûtôt à un seul instant fixe. *En ce jour-*

là, dit-il, *Dieu fit le Ciel & la Terre, & l'Herbe des Champs, &c.* * Ce sentiment a été embrassé & soutenu par de grands hommes, & même par un des plus illustres Peres de l'Eglise **. Il y a même eu des Juifs qui l'ont adopté, & Philon, Auteur d'une assez grande réputation, & habile dans la connoissance de la Loi Judaïque, a traité de ridicule l'opinion qui admet la distinction des journées, qui n'est rapportée par Moïse que pour marquer quelque ordre, qui donne une idée de génération ***.

Les Docteurs, qui veulent qu'on croie exactement la Création comme elle est marquée dans la *Genese*, répondent qu'on ne doit point chercher à donner des explications aux choses qui sont déjà clairement expliquées ; qu'il étoit aussi aisé au Peuple Juif de penser que Dieu avoit fait le Monde dans un instant, que dans six jours ; que lorsqu'on avoit assez de soumission pour croire que de rien on pût faire quelque chose, on n'en manquoit pas pour le tems que demandoit cette génération, & que les Juifs, aiant

* Genes. *Chap. I.*

** Augustin. de Civit. Dei. *Lib. II, Cap. VI.*

*** Philo Judæus, Allegoriar. *Lib. I.*

aiant déjà une grande idée de Dieu, ne trouvoient rien d'impossible à sa puissance, dont ils avoient vû des effets surprenans dans la submersion de l'armée de Pharaon.

CETTE dispute ne faisant rien au fond de la Religion, chacun peut indifféremment embrasser le sentiment qui lui paroît le plus probable, & pour lequel il a le plus d'inclination. Cependant, je crois qu'à examiner avec un esprit Philosophique ces différentes opinions, celle de la Création dans un instant donne une plus grande idée de la puissance de Dieu, qui n'a pas besoin, comme un vil artisan, du tems & de la matière pour perfectionner un ouvrage. Il n'a qu'à dire que *la Lumière se fasse*, & *la Lumière est faite : Fiat Lux, & Lux facta est*. C'est dans cette prompte obéissance de la chose créée que paroît la puissance du Créateur. D'ailleurs, Moïse dit que le soleil ne fut fait que le quatriéme jour. Or, comment pouvoit-il y avoir distinction de jours, avant même que le jour fût ; car les jours ne subsistoient pas avant le cours du soleil ? A ces raison un Philosophe Cartésien pourroit en ajouter une autre. *Si Dieu*, diroit-il, *eût créé le Monde piéce à piéce*,

ce, & dans des intervalles différens & séparés, cette operation divine eût répugné à l'essence des choses; ce qui ne se peut: car il y eût eu des espaces étendus & vuides dans la Nature, en attendant qu'ils fussent remplis par les choses qui restoient à créer, & qui devoient être placées dans ces espaces vuides; ce qui ne sauroit être, parce que par-tout où il y a de l'étendue, il y a de la Matière, ne pouvant y avoir de Vuide dans la Nature.

C'EST-là ce que nous examinerons dans la suite; & je vous annonce d'avance, Madame, que vous n'allez pas trouver plus de certitude dans les nouvelles questions que je vais tâcher de vous développer, que dans celles que vous avez déjà parcourues.

§. VIII.

Des premiers Principes des choses.

TOUS les Philosophes ont pensé différemment sur les premiers principes, ou les premières parties actives de la Matière; ou, si l'on veut, sur la première Matière des choses. Cette question

flion a été très agitée, & fort peu éclaircie.

HE'RACLITE *, & Hippias ** ont cru que le feu étoit le seul principe de toutes les choses naturelles ; qu'il les avoit produites, & qu'il devoit dans la suite les embraser & les détruire.

ANAXIMENE ***, & Diogene

* Καὶ τὰ ἐπὶ μέρους δὲ αὐτῶ ὧδε ἔχει τῶν δογματίζω. Πῦρ εἶναι στοιχεῖον, καὶ πυρὸς ἀμοιβὴν πᾶν πάντα ἀραιώσει καὶ πυκνώσει τὰ γινόμενα

Jam vero per partes digesta sic se habent ejus decreta. Ignem Elementum esse dicit, ignisque vicissitudine, tum raritate, tum densitate constare, quæ fiunt omnia. DIOG. LAERT. de Vit. clarorum Philosophorum, *Lib. IX. Segm.* 8.

** Ἱππασος ὁ Μεταποντῖνος. *Alii Crotoniatem faciunt.* JAMBLICHUS de Vita Pythagoræ, *cap.* 18. τὸν δὲ Ἵππασον, εἰ ἄθεος Κροτωνιάτης φασίν. οἱ δὲ, Μεταποντῖνον. *Ignem pro Deo coluit.* Ægid. MENAGII in Laert. Observationes, *Segm.* 80. *Lib. VIII.*

*** Οὗτος ἀρχὴν ἄπειρον εἶπε, καὶ τὸ ἄπειρον κινεῖσθαι δὲ τὰ ἄστρα οὐχ ὑπεργῆν, ἀλλὰ περὶ γῆν.

Hic initium dixit aëra, & infinitum. Moveri sidera, non supra terram, sed circa terram. DIOG. LAERT. de Vit. Philos. *Lib. II. Segm.* 3.

ne.* Apollinaire disoient que tout avoit été formé de l'air, qui, à cause de sa souplesse & de sa flexibilité, étoit capable de prendre toutes sortes de formes.

THALES Miléſien vouloit ** que tout dût son origine à l'eau, parce que sans l'humide, qui lie & entretient toutes les choses animées, elles meurent & se dissolvent.

HE'SIODE dit *** que la terre, sortie

* Στοιχεῖον εἶναι τὸν ἀέρα κόσμους ἀπείρους καὶ κενὸν ἄπειρον. τόν τε ἀέρα, πυκνούμενον καὶ ἀραιούμενον, γεννητικὸν εἶναι τῶν κοσμων.

Elementum esse aërem; mundos infinitos; & inane infinitum: densumque aërem ac rarescentem, mundos gignere. Nihil ex eo quod non sit fieri, neque in id quod non sit corrumpi. Id. *ibid.*

** Αρχὴν δὲ τῶν πάντων ὑπέλαβε τὸ ὕδωρ.

Principium omnium aquam esse dixit. Id. *Lib. I. Segm.* 27.

*** Ἦτοι μὲν πρώτιστα Χάος γένετ' αὐτὰρ ἔπειτα
Γαῖ' εὐρύστερνος, πάντων ἕδος ἀσφαλὲς αἰεὶ
Ἀθανάτων, οἳ ἔχουσι κάρη νιφόεντα Ὄλυμπον,
Τάρταρά θ' ἠερόεντα μυχῷ χθονὸς εὐρυοδείης,
Ἠδ' Ἔρος, ὃς κάλλιστος ἐν ἀθανάτοισι θεοῖσι,
Λυσιμελὴς, πάντων τε θεῶν πάντων τ' ἀνθρώπων
Δάμναται ἐν στήθεσσι νόον καὶ ἐπίφρονα βουλήν.
Ἐκ Χάεος δ' Ἔρεβός τε, μέλαινά τε Νὺξ ἐγένοντο.

tie du Chaos, eſt le principe de toutes choſes.

Νυκτὸς δ' αὖτ' Αἰθήρ τε καὶ Ἡμέρη ἐξεγένοντο,
Οὓς τέκε κυσαμένη, Ἐρέβει φιλότητι μιγεῖσα.
Γαῖα δὲ τοι πρώτιστα μὲν ἐγείνατο ἶσον ἑαυτῇ
Οὐρανὸν ἀστερόεν δ', ἵνα μιν περὶ πάντα κα-
λύπτοι.
Θφῆ εἰη μακάρεσσι θεοῖς ἕδος ἀσφαλὲς αἰ[illegible]

Primo omnium quidem Chaos fuit ac deinde
Tellus lato pectore prædita, omnium ſedes tuta ſemper
Immortalium, qui tenent juga nivoſa Olympi,
Tartaraque tenebricoſa in receſſu terræ ſpacioſæ:
Atque Amor, qui pulcherrimus inter immortales Deos,
Solvens curas, & omnium Deorum omniumque hominum
Domat in pectoribus animum, & prudens concilium.
Ex Chao vero Erebuſque, nigraque Nox editi ſunt.
Ex nocte porro Ætherque & dies prognati ſunt:
Quos peperit ubi concepiſſet, Erebo amore mixta.
Tellus vero primum quidem genuit parem ſibi
Cœlum ſtellis ornatum, ut ipſam totam obtegat,
Utque eſſet beatis Diis ſedes tuta ſemper.

choſes. Il ajoute qu'elle eſt l'épouſe du ciel, & il explique poétiquement ſes productions, cauſées par les influences céleſtes.

DIOGENE * de Babilone, dans un Ouvrage, intitulé *Minerve*, & qui n'eſt point parvenu juſqu'à nous, ne raiſonnoit guères plus conſéquemment qu'Héſiode. Il prétendoit expliquer phyſiquement, & d'une manière qui n'eût rien de commun avec la Fable, l'enfantement de Jupiter & la naiſſance de cette Déeſſe.

EMPEDOCLE fut un des ** premiers Philoſophes qui diſtinguerent les quatre Ele-

HÆSIODI Deorum Generat. *Verſ.* 118. *& ſeq.*

* *Quem* (*Chryſippum*) *Diogenes Babylonius conſequens in eo Libro, qui inſcribitur* de Minerva, *partum Jovis ortumque Virginis ad Phyſiologiam traducens, dejungit à fabula.* CICER. de Nat. Deor. *Lib. I. Cap. XV.*

** Ἐδόκει δὲ αὐτῷ τάδε. Στοιχεῖα μὲν εἶναι τέτταρα πῦρ, ὕδωρ, γῆν, ἀέρα. Φιλίαν τε ᾗ συγκέ-νεται, καὶ νεῖκος ᾧ διακρίνεται.

Hæc autem illi viſa ſunt ac placita. Elementa eſſe quatuor: ignem, aquam, terram, aërem: amicitiamque, qua copulentur, & diſcordiam, qua diſſideant. DIOG. LAERT. *Lib. VIII. Segm.* 76.

Elemens, le Feu, l'Air, l'Eau & la Terre, auxquels il ajouta deux facultés ou puissances naturelles, qu'il nommoit *accord* & *discord*. L'accord servoit à l'union & à la génération des choses, le discord à leur ruine & à leur destruction.

XENOPHANES * & Melissus ** croioient que tout ce qui étoit dans l'Univers n'étoit qu'une même chose infinie, & Parmenide *** une chose finie. Plusieurs Ecrivains, qui ont parlé du système de ces deux premiers Philosophes, ont

* *Xenophanes . . . . . unum esse omnia, neque id esse mutabile, & id esse Deum, neque natum usquam, & sempiternum conglobata figura.* CICER. Quæst. Acad. *IV.* 37.

** Ἔδοκει δε αὐτῷ τὸ πᾶν ἀπειρον εἶναι, καὶ ἀναλλοίωτον, καὶ ἀκίνητον, καὶ ὂν, ὅμοιον ἑαυτῷ καὶ πλῆρες.

Universum infinitum esse, & immutabile, atque immobile; & unum, sibi ipsi simile ac plenum. DIOG. LAERT. *Lib. IX. Segm.* 24.

*** Ce principe unique & fini étoit le soleil, s'il faut en croire Ciceron, & un habile Commentateur de Diogene Laërce. *Cicero in Lucullo*, dit-il, *solum ignem principium ab eo positum nominat. Permenides*, inquit, *ignem qui moveat terram*, quæ ab eo formetur. *Sed de principio efficiente tantummodo locutus est.* ALDOB. in Vit. Parmenid. DIOG. LAERT. *Lib. XI. Segm.* 21.

ont cru que le seul principe infini qu'ils admettoient, étoit Dieu. Mais si cela étoit, Xénophanes & Melissus n'auroient établi aucuns premiers principes des choses, parce qu'ils n'eussent parlé que de la première cause des causes, tant des choses naturelles, que des surnaturelles.

ANAXAGORAS * Clazoménien disoit que toutes les choses étoient engendrées par de petites particules, ou de petits corpuscules tout semblables, qui, venant à se joindre & à se ramasser ensemble, produisoient toutes les choses.

ARCHE'LAÜS ** Athénien a cru qu'un air infini étoit le premier principe, qui faisoit ses différentes opérations, sui-

* *Anaxagoras inquit materiam infinitam, sed eas particulas similes inter se minutas; eas primum confusas, postea in ordinem adductas mente divina.* CICER. in Quæst. Acad. *Lib. II.*

** Archelaüs, fils d'Appollodorus Athénien, dit que le principe de l'Univers étoit l'air infini & la raréfaction & condensation d'icelui, dont l'un est le feu, & l'autre est l'eau. PLUTARQ. des Opinions des Philosoph. *Liv. I. Chap.* 3. Je me sers de la traduction d'AMIOT.

suivant qu'il étoit rare, atténué, épaissi, ou condensé.

ZARETA Chaldéen * soutenoit que la lumière & les ténebres étoient comme le pere & la mere dont toutes les choses du Monde étoient engendrées. Ce sentiment étoit le germe, ou plutôt l'ébauche du système de Robert Flud, dont je vous ai déjà parlé.

ŒNOPIDES ** admettoit le feu & l'air pour premiers principes; Hipias *** Régien le feu & l'eau, & Onomacrite ¶ le feu, l'air, & l'eau.

PYTHAGORE prétendoit § que les principes des choses naturelles consistoient dans l'harmonie ou la convenance des nombres, dont il établissoit la perfection à la dixaine, parce qu'après avoir

* Zareta Chaldéen a estimé que la lumière & les ténèbres étoient comme le pere & la mere dont toutes les choses du Monde étoient engendrées. DU PLEIX, Physiq. ou Science des choses naturelles, &c. *Liv. II. Chap. I. pag* 44.

** Id. *Ibid.*

*** Id. *Ibid.*

¶ Id. *Ibid.*

§ Ἀρχὴν μὲν τῶν ἁπάντων μονάδα. *Principium quidem omnium esse unitatem.* DIOG. LAERT. in Vit. Pythag. *Segm.* 28.

avoir compté jusqu'à dix, il faut reprendre l'unité. Cette opinion, toute inintelligible & ridicule qu'elle étoit, eut pendant certain tems plus de vogue que toutes les autres.

MOCHUS Phénicien, qui vivoit du tems de la guerre de Troïe, Leucippe, Démocrite, Epicure *, Lucrece, & de

* Je placerai ici un passage de Plutarque, qui contient les principales opinions des Philosophes anciens sur les atômes, afin que dans la suite de cet Ouvrage on puisse juger plus aisément des corrections & des augmentations que les *Atômistes* modernes ont faites aux systêmes qu'ils ont suivis ; je continuerai à me servir de la Traduction d'Amiot. » Epicurus, fils de Neocles Athénien, suivant » l'opinion de Démocritus, dit que les principes de toutes choses sont les Atômes, » c'est-à-dire, corps indivisibles, perceptibles par la raison seulement, solides sans » rien de vuide, non engendrez, immortels, éternels, incorruptibles, qu'on ne » sauroit rompre, ni leur donner autre forme, ni autrement les alterer, & qu'ils ne » sont perceptibles ni compréhensibles que » par la raison, mais qu'ils se meuvent en un » infini & par un infini qui est le vuide, & » que ces corps sont en nombre infini, & » ont ces trois qualitez, figure, grandeur, » & poids. Democritus en mettoit deux, » grandeur & figure; mais Epicurus y ajou-

» ta

de nos jours le fameux Gassendi, crurent

» ta pour le troisième le poids. Car il est, » disoit-il, force que ces corps-là se meu- » vent par la percussion du poids ; car au- » trement ne se mouveroient-ils pas : & que » les figures de tels corps étoient compre- » hensibles, & non pas infinis, pour ce qu'ils » ne sont ni de forme de hameçon, ni de » fourche, ni de annelets, d'autant que tel- » les figures sont fort fragiles : & les Atômes » sont tels, qu'ils ne peuvent être ni rom- » pus ni alterez, & ont certaines figures qui » sont perceptibles non autrement que par » la raison, & s'appellent Atômes, c'est-à- » dire, indivisibles, non pour ce qu'ils soient » les plus petits ; mais pour ce qu'on ne les » peut mespartir, d'autant qu'ils sont im- » passibles & qu'ils n'ont rien qui soit de vui- » de, tellement que qui dit Atôme, il dit » infragible, impassible, n'aiant rien de vui- » de. Et qu'il y ait des Atômes, il est tout » apparent, parce qu'il y a des Elemens » éternels des corps vuides, & l'unité. » PLUTARQUE, des Opinions Philosophiques, *Chap. III.*

Ceux qui ne connoissent que médiocrement les Philosophes anciens, me sauront bon gré de placer ici un passage de Plutarque, qui les mettra parfaitement au fait des sentimens de Pythagore sur les principes des choses. Je me servirai de la Traduction d'Amiot, je ne puis rien donner de meilleur, ni de plus fidèle à ceux de mes Lecteurs qui n'entendent point le Grec.

rent que les atômes, qui sont des petits cor-

» Pythagoras, fils de Mnesarchus, natif
» de l'Isle de Samos, le premier qui a don-
» né le nom à la Philosophie, a tenu que
» les principes des choses étoient les nom-
» bres, & les symmetries, c'est-à-dire,
» convenances & proportions qu'ils ont en-
» tre eux, lesquelles il appelle autrement
» harmonies : & puis les composez de ces
» deux Elemens qu'on dit Géometriques.
» Derechef il met encore entre les princi-
» pes, l'un & le deux indéfini : & tend l'un
» de ces principes à la cause efficiente &
» spécifique, qui est l'entendement, c'est
» assavoir Dieu : l'autre à la cause passive &
» matérielle, qui est ce Monde visible. Da-
» vantage il estimoit que dix étoit toute la
» nature du nombre, pour ce que les Grecs
» & les Barbares tous comptent jusques à
» dix, puis quand ils sont arrivés jusques à
» la dizaine, ils retournent derechef à l'u-
» nité. Et outre disoit encore, que toute la
» puissance de dix consiste en quatre, c'est-
» à-dire, au nombre quaternaire, & la cause
» pourquoi, c'est que si l'on recommence à
» l'un, & que selon l'ordre des nombres
» on les ajoute jusques au quatre, on fera
» le nombre de dix, & si on surpasse le
» quaternaire, aussi surpassera-t-on la dixai-
» ne : comme si on met un & deux ensem-
» ble, ce sont trois, & trois avec sont six,
» & quatre après ce sont dix, de sorte que
» tout le nombre, à le prendre d'un à un,
» gist en dix, & sa force & puissance en qua-
» tre.

corpuscules, indivisibles pour leur dureté, &

» tre. Et pourtant les Pythagoriens souloient
» jurer, comme par le plus grand serment
» qu'ils eussent sû faire, par le quaternaire.
» *Par le saint Quatre, éternelle nature*
» *Donnant à l'ame humaine, je te jure:*
» Et notre ame, dit-il, est composée de
» nombre quaternaire; car il y a l'entende-
» ment, science, opinion & sentiment,
» dont procede toute science & tout art, &
» dont nous-mêmes sommes appellés raison-
» nables. Car l'entendement est l'unité, pour
» ce qu'il ne connoit & n'entend que par un,
» comme y aiant plusieurs hommes, les par-
» ticuliers un à un sont incomprehensibles
» par sentiment, attendu qu'ils sont infinis,
» mais nous comprenons en pensée, cela
» seul homme, & en entendons un seulement,
» auquel nul n'est semblable, car les par-
» ticuliers qui les considereroit à part, sont
» infinis, ainsi toutes especes & tous genres
» sont en unité: & pourtant quand on de-
» mande de chaque particulier que c'est,
» nous en rendons une telle definition en-gé-
» néral, c'est un animal raisonnable, apte à
» discourir par raison: ou bien, animal
» apte à hennir. Voilà pourquoi l'enten-
» dement est unité, par laquelle nous en-
» tendons cela. Mais le deux & nombre
» binaire, indefini, est à bon droit science,
» car toute démonstration & toute probation
» est une sorte de science: & davantage tou-
» te maniere de syllogisme ou ratiocination,
» collige & infere une conclusion qui étoit

& inviſibles par leur extrême petiteſſe ; étoient les parties actives de la Matiére, & ſes premiers ouvriers.

ZE'NON * & Chryſippe diſoient que

» douteuſe, de quelques propoſitions confeſ-
» ſées, par où elle demonſtre facilement,
» une autre choſe, dont la compréhenſion eſt
» ſcience : par ainſi appert-il que ſcience
» vraiſemblablement eſt le nombre binaire.
» Mais opinion à bonne raiſon ſe peut dire
» le nombre ternaire de la compréhenſion,
» pour ce que l'opinion eſt de pluſieurs. Or le
» ternaire eſt nombre de multitude, comme
» quand le Poëte dit, ô Grecs heureux trois
» fois. C'eſt pourquoi Pythagoras ne faiſoit
» point eſtime du trois, la ſecte duquel a été
» appellée Italique, pour autant que Pytha-
» goras ne pouvant ſupporter la tyrannique
» domination de Policrates, ſe partit de Sa-
» mos, qui étoit ſon païs, & s'en alla tenir
» ſon Ecole en Italie. PLUTARQUE, des Opi-
nions Philoſophiques, *Chap. III. Liv. I.* de la Traduction D'AMIOT.

* Οὐσίαν δὲ φασι τῶν ὅλων ἁπάντων τὴν πρώτην ὕλην, ὡς καὶ Χρύσιππος ἐν τῇ πρώτῃ τῶν φυσικῶν, καὶ Ζήνων. ὕλη δέ ἐστιν ἐξ ἧς ὁτιδηποτοῦν γίνεται. καλεῖται δὲ διχῶς, οὐσία τε καὶ ὕλη, ἥτε τῶν πάντων, καὶ ἡ τῶν ἐπὶ μέρους. ἡ μὲν οὖν τῶν ὅλων, οὔτε πλείων οὔτε ἐλάττων γίνεται.

Porro rerum omnium ſubſtantiam, primam materiam dicunt, ut & Chryſippus in prima Rerum Naturalium, & Zeno. Eſt autem materia ex qua quidvis fit. Appellaturque dupliciter, ſubſtantia & materia, cum univerſorum, tum

que Dieu & la Matière étoient les vrais prin-

tum singulorum. Et universorum quidem materia neque major, neque minor efficitur : singulorum autem, & major, & minor. DIOGEN. LAERT. *Lib. VII. Segm.* 150.

Ciceron explique parfaitement le système des Stoïciens. On voit clairement par ce qu'il faut dire à l'Epicurien Velleius que Zenon, Chrysippe, & tous ceux de leur Secte croioient qu'il y avoit un esprit répandu dans toute la Matière qui la vivifioit, & que de même que les astres, les hommes, les animaux étoient de simples modifications de la Matière, de même aussi les ames étoient des modifications de l'ame universelle de cette Matière générale. Rien n'est plus ressemblant au Spinosisme. Zenon, dit Cicéron, *veut que Dieu soit l'éther, comme si un être insensible pouvoit être Dieu, & que la Divinité dût n'entendre ni nos prières, ni nos vœux, ni nos souhaits. Dans un autre endroit le même Zénon dit qu'une espèce d'intelligence, répandue dans tous les êtres, a le pouvoir d'agir d'une manière divine. Il veut aussi que ce soit la même chose des astres, des années, des mois, des saisons; & lorsqu'il explique la Théogonie d'Hésiode, il renverse & détruit toutes les idées qu'on a des Dieux. Il ne reconnoît ni Jupiter, ni Junon, ni Vesta, ni aucune autre Divinité; mais il prétend que ce sont des noms qu'on a donnés à des êtres inanimés, pour marquer leurs attributs.* Zeno . . . . . æthera Deum dicit, si intelligi potest nihil sentiens Deus, qui nunquam nobis occurrit, neque in precibus, ne-

principes de la Nature. Ce système étoit celui

que in optatis, neque in votis. Aliis autem libris rationem quandam, per omnem naturam rerum pertinentem, vi divina esse affectam putat. Idem astris, hoc idem tribuit, tum annis, mensibus, annorumque mutationibus. Cum vero Theogoniam Hesiodi interpretatur, tollit omnino præceptas insitasque cognitiones Deorum, neque enim Jovem, neque Vestam, neque quemquam, qui ita appellatur, in Deorum habet numero; sed rebus inanimis atque mutis, per quandam significationem, hæc docet tributa nomina. CICER. de Nat. Deor. *Lib. I. Cap. XIV.*

Ce que dit Ciceron, en parlant des opinions de Chrysippe, montre encore mieux la conformité qu'il y a entre le système des Stoïciens, & celui de Spinosa. *Chrysippe*, fait-il dire à Velleius, *assure que la Divinité consiste dans la raison, dans l'intelligence, dans l'ame de toute la Nature. Dieu*, selon lui, *c'est le Monde & l'esprit dont il est vivifié; c'est cette partie supérieure qui forme son ame, son intelligence; c'est le principe qui agit sur tous les êtres, qui les conserve tous; c'est le destin, c'est le feu, c'est l'éther, ce sont aussi les autres Elemens dont il est le principe; c'est le soleil, la lune, les astres; enfin c'est tout l'Univers.* Chrisippus ... ait ..... vim divinam in ratione esse positam, & universæ naturæ animo, atque mente: ipsumque Mundum Deum dicit esse, & ejus animi fusionem universam: tum ejus ipsius principatum, qui in mente & ratione

vers-

celui de Spinoſa, mal développé, & couvert par de belles expreſſions.

SOCRATE & Platon admirent trois principes *, Dieu, l'Idée & la Matiere. Par l'idée, ils entendoient une certaine eſſence incorporelle, qui étoit l'Entendement de Dieu lui-même, par le moyen duquel il produiſoit toutes choſes. Ce ſyſtême eſt tres-obſcur; & quelque effort qu'on ait fait pour l'éclaircir entiérement, on n'en a pû

verſetur, communemque rerum naturam, univerſa atque omnia continentem, tum fatalem vim, & neceſſitatem rerum futuram: ignem præterea, & eum quem antea dixi æthera, tum ea, quæ natura fluerent atque manarent, ut & aquam, & terram, & aëra, ſolem, lunam, ſidera, univerſitatem rerum qua omnia continentur. CICER. de Nat. Deor. *Lib. I. Cap. XV.*

* *Socrates, fils de Sophroniſcus Athénien, & Plato, fils d'Ariſton Athénien auſſi (car les opinions de l'un & de l'autre, de quelque choſe que ce ſoit, ſont toutes unes) mettent trois principes, Dieu, la Matière & l'Idée. Dieu eſt l'entendement univerſel: la Matière, le premier ſujet ſuppoſé à la génération & corruption: l'Idée, une ſubſtance incorporelle, étant en la penſée & entendement de Dieu: & Dieu, l'entendement du Monde.* PLUTARQUE, des Opinions Philoſophiques. *Chap. III.*

pû venir à bout *. Car qu'eſt-ce que cette Idée, ou cet entendement divin, diſtinct de la Divinité, que Platon appelle

* Le premier eſt le Dieu ſuprême, à qui les deux autres doivent honneur & obéiſſance, d'autant qu'il eſt leur Pere & leur Créateur. Le ſecond eſt le Dieu viſible, le Miniſtre du Dieu inviſible, & le Créateur du Monde. Le troiſième ſe nomme *le Monde*, ou *l'Ame qui anime le Monde*, à qui quelques-uns donnent le nom de Démon. Pour revenir au ſecond qu'il nomme auſſi *le Verbe*, *l'Entendement*, ou *la Raiſon*, il concevoit deux ſortes de Verbes, l'un qui a réſidé de toute éternité en Dieu, par lequel Dieu renferme de toute éternité dans ſon ſein toutes ſortes de vertus, faiſant tout avec ſageſſe, avec bonté, avec puiſſance; car étant infiniment parfait, il a dans ce Verbe interne toutes les idées & les formes des êtres créés. L'autre Verbe, qui eſt le Verbe externe & proferé, n'eſt autre choſe, ſelon lui, que cette ſubſtance que Dieu pouſſa hors de ſon ſein, ou qu'il engendra pour en former l'Univers. C'eſt dans cette vûe que Mercure Triſmegiſte a dit que le Monde eſt conſubſtantiel à Dieu SOUVERAIN, Platoniſme dévoilé, *pag.* 82. *Ce ſyſtême eſt auſſi confus & embrouillé que le* Talmud. *Il eſt même un peu dans le goût de certains Chapitres de l'*Alcoran, *qui ſont preſque auſſi inintelligibles. On peut conſulter* BAYLE, *dans le premier Tome de la* Continuation de ſes Penſées diverſes, *qui rapporte auſſi ce même paſſage.*

le le Dieu visible, qui est inférieur au Dieu suprême ? Quoique les premiers Peres de l'Église eussent adopté la plûpart des sentimens de ce Philosophe sur l'Etre éternel, comme orthodoxes, le plus illustre Ecrivain de nos jours n'a pas craint cependant de soutenir qu'il résulte un plus grand nombre de Divinités du systême de Platon, que des Ecrits de tous les Poëtes. Il fonde son opinion sur un passage d'un Auteur moderne, qui a expliqué & dévoilé le Platonisme *.

Aristote** établit trois premiers prin-

* Avez-vous jamais rien lû de plus monstrueux? Ne voilà-t-il pas le Monde formé d'une substance que Dieu poussa hors de son sein ? Ne le voilà-t-il pas l'un des trois Dieux ? Et ne faut-il pas le diviser en autant de Dieux qu'il y a de parties dans l'Univers différemment animées ? N'avez-vous pas là toutes les horreurs, toutes les monstruosités de l'ame du Monde ? Plus de guerres entre les Dieux, que dans les écrits des Poëtes ? Les Dieux auteurs de tous les péchés des hommes ? Les Dieux qui punissent, & qui commettent les mêmes crimes qu'ils ordonnent de ne point faire ? Bayle, Continuation des Pensées diverses, *Tome I. pag.* 346.

** Aristote, fils de Nicomachus, natif de Stagire, met pour principes, la forme, la matière, & la privation : pour Elemens, qua-

tre ;

principes, la Matiere, la Forme, & la Privation. Son opinion a été suivie pendant long-tems, & même jusques à nos jours, avec autant de soumission qu'on en avoit pour la Révelation. Tout homme qui auroit osé contredire au moindre sentiment de ce Philosophe, eût passé pour un ignorant ou un novateur. Cependant bien des gens de bon sens sentoient & comprenoient que les premiers principes d'Aristote étoient aussi incertains que ceux des autres, & peut-être même plus ridicules. Car, qu'y a-t-il de plus absurde que de faire entrer le néant pour principe des choses naturelles, & qu'est-ce que la *privation*, prise comme Aristote l'entend, qu'un *rien*, un *non-être* *, enfin le *néant* ?

tre: & pour le cinquième, le corps céleste étant immuable. PLUTARQUE, des Opinions Philosophiques, *Chap. III. Liv. I.*

* Il est bon de remarquer en passant que quoique les Commentateurs de Conimbre distinguent la privation de la négation, ils conviennent cependant que la privation n'est qu'un être de raison ; c'est ce qu'on doit conclure de leurs discours.

Secundo accipiuntur, ut diximus, ad imitationem formæ realis, expellentis aliam sibi oppositam à subjecto ; qua ratione non existunt, nisi cum mente concipiuntur, & idcirco participant

néant? Michel de Montagne, qui, n'endéplaiſe aux Scholaſtiques, avoit autant de juſteſſe & de génie que ce Philoſophe, fit l'horoſcope de ſes principes dans un tems, où chacun étoit très perſuadé de leur verité. *Avant*, dit-il, *que les principes qu'Ariſtote a introduits, fuſſent en crédit, d'autres principes contentoient la raiſon humaine, comme ceux-ci nous contentent à cette heure. Quelles lettres ont ceux-ci, quel privilege particulier, que le cours de*

ticipant naturam entis rationis. *Quod attinet ad diſcrimen inter privationem, & negationem, fatemur illud non eſſe abſolute, & ſimpliciter eſſentiale propter rationem in argumento propoſitam; ſed ſolum aliquando. Id vero ut explicetur, advertendum eſt privationem, in eo quod dicat carentiam formæ cum aptitudine ad eam habendam, neceſſario concipi ad modum formæ in ſubjecto, cui talis potentia ineſt. At negatio, quia ſolum dicit carentiam formæ concipi poteſt, vel in ſubjecto, vel extra, ut concipitur nihil, vel ſpatium imaginarium. Et quoniam exiſtere per ſe, & in alio, ſunt modi diverſi in ipſa eſſendi ratione, idcirco dicimus privationem & negationem habere eſſentiale diſcrimen, quando ſic opponuntur, idque ſatis eſſe ut conſtituant membra diſtincta.* Commentarii Collegii Conimbricenſis, &c. *Part. prima in Præfat. Porphir. Quæſt. VI. Artic. II. pag.* 77.

de notre invention s'arrête à eux, & qu'à eux appartient pour tout le tems à venir la poſſeſſion de notre créance? Ils ne ſont pas plus exempts du Boute-hors qu'étoient nos Anciens *.

CE que diſoit Montagne eſt arrivé. Gaſſendi a renouvellé** le ſiſtême des atômes d'Epicure, & Deſcartes a inventé la Matiére ſubtile. Ces deux opinions, qui paroiſſent très éloignées à cauſe du Vuide qu'ad-

* Montagne, Eſſais, *Liv. II. pag.* 541.

** *Rurſus itaque notum eſt corporum, alia eſſe concretiones, ſeu mavis, concreta, compoſitave corpora, alia ex quibus concretiones, compoſitave corpora fiunt. Hæc autem, ſi prima ſimpliciaque ſint, prima rerum materia ſunt. Dicunturque Principia, & à recentioribus etiam Elementa. Hujuſmodi autem Principia, ſeu omnium prima, ſimplicia, incompoſita corpora (ſive malis, corpuſcula) eſſe debent & inſectilia, nullave vi reſolubilia: & hac ratione immutabilia, ſive in ſe ipſis mutationis omnis expertia. Nimirum, ſi futurum eſt, ut in concretionum deſſolutionibus omnia in nihilum non intereant; ſeu conſiſtat perſeveretque plena quædam, ſeu vacui expers, ſolidaque adeo natura, quippe quæ talis cum fuerit, non habeat qua parte, aut quo modo fiſſuram admittat, ſicque diſſolvatur*, Syntagma Philoſoph. Epicur. P. GASSEND. *part. 2. Cap. IV. pag.* 9. *Edit. in* 12.

qu'admet Gassendi, & que Descartes nie, ont pourtant quelque affinité ensemble, en ce qu'elles conviennent que les premiers principes des choses consistent dans des corpuscules extrêmement déliés. En supposant donc que ces petits corps sont les parties actives de la Matiére, les premiers ouvriers dont elle se sert, & les principes des choses, je vais examiner s'ils peuvent se mouvoir sans le Vuide, ou s'il est nécessaire absolument qu'il y en ait dans la Nature.

§. IX.

De l'Espace & du Vuide.

LEs Philosophes qui soutiennent l'opinion du Vuide, veulent qu'on admette *un espace immateriel* * *infiniment éten-*

* *Jam universum ex inani & corpore constans infinitum est. Id enim quod finitum est extremum habet; quod vero extremum habet, id ex alio quopiam cernitur, seu ex intervallo extra assumpto cerni potest. At universus ex alio quopiam extrinsecus non cernitur: quippe cum nihil sit intervalli, seu spatii quod intra se ipsum non contineat, alioquin enim universum nisi universum spatium contineret, non foret quare neque habet extremum. Quod porro*

étendu de toutes parts en largeur, longueur, & profondeur, comme une table d'attente des productions que Dieu peut tirer de sa toute puissance. Ils distinguent donc deux sortes d'étendue, ou d'extention : l'une corporelle & matérielle, impénetrable, commune à tous les corps ; l'autre incorporelle & pénétrable, qui sert à recevoir ces mêmes corps, & qu'ils appellent à cause de cela, espace local. Et pour définir plus clairement ces deux differentes étendues, la corporelle consiste, par exemple, dans la longueur, la profondeur & la largeur, d'une liqueur contenue dans un vase, ou de l'air qui le remplit, & l'incorporelle, dans l'étendue qui resteroit d'un côté à l'autre de ce même vase, si l'eau, l'air, & tout autre corps en étoit ôté, en sorte qu'il n'y restât plus rien. Voilà les définitions des deux étendues differentes qu'admettent ceux qui croient qu'il y a des espaces immenses, vuides de tous corps, au-delà des bornes du Monde. Suppofons, disent-ils,

non habet extremum, id neque finem habet ; quod vero finem non habet, id non finitum sane, sed infinitum est. Syntagma Philosophiæ Epicuri, PET. GASSEND. *part.* 2. *Cap. II. pag.* 91. *Edit. in quarto.*

ils, que Dieu place un homme aux extrémités des corps corporels, (ce qu'on ne peut nier qu'il n'ait la puissance de faire, si l'on ne suppose pas le corps infini, ce qu'on ne sauroit faire sans anéantir la Divinité, puisqu'il y auroit plusieurs Infinis) supposons donc que cet homme étende son bras ; s'il le peut faire, il le mettra dans un endroit où il y avoit auparavant un espace sans corps : & s'il n'en a pas le pouvoir, il en sera donc empêché par quelque chose qui est au-delà des bornes du Monde & de l'espace, ce qu'on ne sauroit comprendre, & qui ne peut se dire *. Il faut donc qu'il y ait des espaces immenses vuides de tous corps

* *Præterea si jam finitum constituatur*
Omne quod est spatium, si quis procurrat ad oras
Ultimus extremas, jaciatque volatile telum
Invalidis utrum contortum viribus ire
Quo fuerit missum, mavis, longeque volare,
An prohibere aliquid censes, obstareque posse?
Alterutrum fatearis enim, sumasque necesse est. . .
Aut sive est aliquid quod prohibeat, officiatque
Quominus quo missum si veniat, finique locet se ;

corps, & capables de recevoir ceux que Dieu voudroit créer de nouveau. Car, si la substance corporelle remplit tous les espaces possibles, ou plûtôt est elle-même l'espace, il faut donc qu'elle soit infinie dans son étendue, & Dieu se trouve dans l'impossibilité de pouvoir créer & annihiler la moindre partie de cette substance, & cet Etre puissant, qui de rien a fait tout le monde, a borné lui-même si fort sa puissance, qu'il ne peut plus former un atôme, ni l'anéantir.

Si pour prouver qu'il peut y avoir du Vuide, on demande à un Cartesien si Dieu ne pourroit point ôter l'air qui se trouve entre les quatre murailles d'une chambre, empêcher qu'aucun corps ne succedât à sa place, & faire que ces quatres murailles ne se brisassent point & restassent à leur place? Il répond que cela ne

Sive foràs fertur, non est ea fini profecto.
Hoc pacto sequar, atque oras ubicumque locaris
Extremas, quæram quid telo denique fiat?
Fiet uti, numquam possit consistere finis.

LUCRETIUS de Rerum Natura, *Lib. I. Vers. 970. & seqq.*

ne se peut, & que dès qu'il n'y auroit plus rien entre les murailles, elles se toucheroient mutuellement. *Si vous demandez*, dit Descartes, *ce qui arriveroit en cas que Dieu ôtât tout le corps qui est dans un vase, sans qu'il permît qu'il en entrât un autre, nous repondrons que les côtés de ce vase se trouveroient si proches, qu'ils se toucheroient immédiatement; car il faut que deux corps s'entre-touchent lorsqu'il n'y a rien entre eux deux, parcequ'il y auroit contradiction que ces deux corps fussent éloignés, c'est-à-dire qu'il y eût de la distance de l'un à l'autre; & que néanmoins cette distance ne fût rien: car la distance est une propricté de l'étendue, qui ne sauroit subsister sans quelque chose d'étendu* *.

AVANT d'aller plus loin, & pour vous développer plus aisément les deux diferentes opinions des Gassendistes & des Cartésiens sur l'Espace & le Vuide, je vous prie d'examiner avec un peu d'attention ce que Descartes entend par l'espace ou l'étendue. La définition qu'il en fait, émane naturellement de celle qu'il donne de l'essence de la Matiére,

§. X.

* Descartes, Principes de Philosophie, *II. Part. pag.* 89.

§. X.

De l'Eſſence de la Matiére.

NOUS *ſaurons*, dit Deſcattes, *que la nature de la Matiere, ou du corps pris en général, ne conſiſte point en ce qu'il eſt une choſe dure, ou peſante, ou colorée, ou qui touche nos ſens de quelque autre façon; mais ſeulement en ce qu'il eſt une ſubſtance étendue en longueur, largeur & profondeur* *

PRENEZ garde, Madame, que ſelon ce Philoſophe, par tout où il y a de l'étendue, il faut qu'il y ait de la Matiere: ainſi, vous ne devez plus être ſurpriſe qu'il ſoutienne qu'un vaſe ne ſauroit reſter vuide de tout corps, même par le pouvoir de Dieu, puiſque d'un bord à l'autre il y auroit une étendue, & que qui dit étendue, dit Matiére. Or, Dieu ne ſauroit changer l'eſſence des choſes, il ne ſauroit faire qu'un bâton n'ait deux bouts, qu'un triangle n'ait trois angles. Il ne ſauroit donc fai-

* Deſcartes, Principes de Philoſophie, II. *Part. pag.* 73.

faire que l'étendue ne fût pas Matiére, puiſque l'étendue en eſt l'eſſence & la principale qualité qui la conſtitue. Ainſi, Madame, ſelon Deſcartes, par-tout où il y a de l'étendue, il y a de la Matiére, & il ne ſauroit par conſéquent y avoir aucun eſpace vuide de corps.

GASSENDI définit autrement l'eſſence de la Matiére, il la fait conſiſter dans la ſolidité. *Puiſque nous concevons*, dit-il, *que deux parties ne demeurent étendues, ſans ſe pénétrer & ſans ſe confondre, en un ſeul & même lieu; que parce qu'elles ſe réſiſtent l'une à l'autre, & qu'elles ne ſe réſiſtent que parce qu'elles ſont ſolides, dures & maſſives; je conclus qu'on doit faire conſiſter l'eſſence de la Matière dans la ſolidité.* Or, Gaſſendi n'accorde cette dureté & cette ſolidité qu'aux principes matériels qui compoſent les corps que nous voions, qui nous paroiſſent plus ou moins durs, ſelon qu'il y a plus ou moins de petits vuides, interceptés entre les atômes, ou parties ſolides dont ils ſont compoſés.

VOUS voyez à préſent, Madame, qu'une partie des raiſons pour ou contre l'exiſtence du Vuide, prennent leur

source de la définition de l'essence de la Matière. Car si l'extension est l'essence des corps matériels, il est certain qu'il ne peut point y avoir de Vuide, puisque par-tout où il y aura de l'étendue, il y aura de la Matière. Que si au contraire, l'impénétrabilité & la dureté que suppose Gassendi, forment l'essence des corps, le Vuide devient très aisé à concevoir.

§. XI.

Des raisons qu'ont les Cartésiens pour n'admettre que l'Etendue corporelle, & pour nier qu'il y ait du Vuide dans la Nature.

LEs Philosophes appellent l'*essence du corps* ce qui fait que le corps est, ou n'est pas. Pour trouver cette essence, en formant des idées abstraites, ils ont examiné lesquelles ils pourroient rejetter, sans cesser cependant d'avoir l'idée du corps. Descartes & ses disciples ont cru qu'ils pouvoient le concevoir sans aucune propriété que la seule étendue, qui par conséquent faisoit son essence. *Si nous examinons quelque corps que ce soit*, dit ce Philosophe, *nous pouvons*

vons penſer qu'il n'a en ſoi aucune de ces qualités, & cependant nous connoiſſons clairement & diſtinctement qu'il a tout ce qui le fait corps, pourvû qu'il ait de l'extenſion en longueur, largeur & profondeur ; d'où il ſuit auſſi que pour être, il n'a beſoin d'elles en aucune façon, & que ſa nature conſiſte en cela ſeul qu'il eſt une ſubſtance, & qu'il a de l'extenſion.

SI la ſolidité & la dureté, ainſi que l'aſsûre Gaſſendi, faiſoient l'eſſence du corps, il pourroit ſe faire que les corps perdiſſent leur eſſence, & par conſéquent ce qui les fait corps, & ſans quoi ils ne ſauroient l'être ; car nous ne connoiſſons la dureté que par le moïen de l'attouchement, & parce que les parties des corps durs réſiſtent à nos mains, lorſqu'elles viennent à les heurter, preſſer, ou rencontrer. Or, ſi lorſque nous approchons nos mains vers quelque endroit, & que nous portons nos bras vers quelque part, les corps qui s'y trouvent ſe retiroient auſſi vîte comme nos mains avancent, nous ne ſentirions aucune dureté : cependant les corps qui fuiroient & s'éloigneroient, ne perdroient point leur eſſence, & n'en ſeroient pas moins ce qu'ils ſont. Il faut donc que leur nature,

ture, ou leur essence ne consiste point dans la dureté & la solidité que nous sentons quelquefois à leur occasion, ni dans les autres qualités de ce genre.

ON comprendra aisément que la même étendue qui constitue la nature & & l'essence du corps, constitue aussi la nature & l'essence de l'espace, si l'on veut examiner attentivement l'idée que l'on a de la Matière. Supposons qu'on prenne une pierre, & qu'on en ôte tout ce qu'on sait ne point appartenir au corps; qu'on la reduise d'abord en poudre. & qu'on la prive de la dureté, elle ne cessera pas pour cela d'être corps; qu'on lui enleve la couleur, elle le sera de même, car il est des pierres si transparentes, qu'elles n'en ont aucune; qu'on lui ôte la pesanteur, & qu'on la change en flamme & en feu, elle sera toujours corps; qu'on lui enleve la froideur, la chaleur, & toutes les autres qualités de cette espèce, elle restera toujours corps; & après avoir bien examiné cette pierre, on verra que la véritable idée qu'on en a, consiste en ce qu'on connoît distinctement qu'elle est une substance étendue en longueur, largeur & profondeur. Or, cette même idée, ou cette même reconnoissance, est parfaitement

ref-

reſſemblance à celle que nous avons de l'eſpace, ſoit de celui qu'on nomme corporel, ſoit de celui qu'on appelle local & incorporel *. Ainſi, l'eſpace, ou le lieu intérieur, & le corps qui eſt compris dans cet eſpace ne différent entre eux que par notre penſée.

VOUS voyez à préſent, Madame, qu'il s'enſuit naturellement par la définition que les Cartéſiens font de la nature du corps, qu'il eſt impoſſible qu'il y ait du Vuide ; car ſelon eux, il ne ſauroit y avoir dans tout l'Univers d'eſpace,

* En effet, la même étendue en longueur, largeur & profondeur qui conſtitue l'eſpace, conſtitue le corps, & la différence qui eſt entre eux, ne conſiſte qu'en ce que nous attribuons au corps une étendue particuliere, que nous concevons changer de place avec lui toutefois & quantes qu'il eſt tranſporté, & que nous en attribuons à l'eſpace une ſi générale & ſi vague, qu'après avoir ôté d'un certain eſpace le corps qui l'occupoit, nous ne penſons pas avoir auſſi tranſporté l'étendue de cet eſpace, à cauſe qu'il nous ſemble que la même étendue y demeure toujours pendant qu'il eſt de même grandeur, de même figure, & qu'il n'a point changé de ſituation au regard des corps par leſquels nous les déterminons. DESCARTES, Principes de Philoſophie, *II. Part. pag.* 80.

pace incorporel, puisque l'extension de l'espace, ou du lieu intérieur, n'est point différente de l'extension du corps *. Car,

* Les mots de *lieu* & d'*espace* ne signifient rien qui diffère véritablement du corps que nous disons être en quelque place, & nous marquent seulement sa grandeur, sa figure, & comme il est situé entre les autres corps : car il faut, pour déterminer cette situation, en marquer quelque autre que nous considerions comme immobile. Mais selon que ceux que nous considérons ainsi, sont divers, nous pouvons dire qu'une même chose en même tems change de lieu, & n'en change point. Par exemple, si nous considérons un homme assis à la poupe d'un vaisseau que le vent emporte hors du Port, & ne prenons garde qu'à ce vaisseau, il nous semblera que cet homme ne change point de lieu, parce que nous voions qu'il demeure toujours en une même situation à l'égard des parties du vaisseau sur lequel il est ; & si nous prenons garde aux terres voisines, il nous semblera aussi que cet homme change incessamment de lieu, parce qu'il s'éloigne de celle-ci, & qu'il s'approche de quelqu'autre. Si outre cela, nous supposons que la terre tourne sur son essieu, & qu'elle fait précisement autant de chemin du Couchant au Levant, comme ce vaisseau en fait du Levant au Couchant, il nous semblera derechef que celui qui est assis à la poupe ne change point de lieu, pour ce que nous

Car, dès qu'une chose est étendue en longueur, largeur & profondeur, ils disent que c'est un corps & une substance matérielle, puisqu'il est impossible que ce qui n'est rien, ait de l'extension. Ainsi ils concluent que l'espace qu'on suppose vuide, étant étendu, il faut qu'il soit au contraire materiel, & par conséquent qu'il n'y ait point de Vuide. La Nature, ajoutent-ils, ne fait rien en vain : or le Vuide, s'il existoit, seroit inutile, donc il n'existe point. D'ailleurs, l'ordre & l'arrangement de l'Univers semblent demander une parfaite *enchaînure* dans ses parties, & son harmonie seroit interrompue, s'il y avoit du Vuide entre les corps *.

IL

nous déterminerons ce lieu par quelque point immobile que nous imaginerons être au Ciel : & si nous pensons qu'on ne sauroit rencontrer en tout l'Univers aucun point qui soit véritablement immobile, ... nous conclurons qu'il n'y a point de lieu d'aucune chose au monde qui soit ferme & arrêté ; sinon entant que nous l'arrêterons en notre pensée. DESCARTES, Principes de Philosophie, *II. Part. pag.* 82.

* *Mais, tous corps sont liés d'un si ferme assemblage,*
Qu'il n'est rien vuide entre eux. C'est pourquoi le breuvage

IL répugne, & paroît contraire à la raison d'admettre un Etre, autre que Dieu, qui soit incorporel, éternel, immense, indépendant, incorruptible, & incapable d'être détruit; & pour qu'un Philosophe soit en droit d'admettre une étendue incorporelle dont il n'a aucune notion, qu'il ne connoît point, qu'il ne sent point, qu'il ne

Hors du tonneau percé ne se peut écouler,
Qu'on n'ait d'un soupirail fait ouverture à l'air.
C'est pourquoi le soufflet, dont la bouche est bouchée,
Ne peut être élargi. C'est pourquoi l'eau cachée
Dans un vase bien clos, ne se glace en hiver.
Le clepsydre ne peut les jardins abreuver,
S'on ferme sa gargouille : & l'argentine source
Qui dans le plomb creusé fait son esclave course,
Forçant son naturel rejaillit vers les cieux.
Tant & tant à tous coups le Vuide est odieux.

DU BARTAS, Poësies, *Livr. II.*

Quelque vieux que soient ces vers, ils ne sont point indignes d'être cités. Ils disent en peu de mots les principales expériences sur lesquelles se fondent ceux qui nient la possibilité du Vuide.

ne touche point, qu'il ne voit point, il doit en prouver l'existence par des raisons aussi convaincantes & aussi claires, que celles dont on se sert pour démontrer la spiritualité de Dieu, à qui l'on accorde toutes les qualités du prétendu espace incorporel ou local. Et quel est l'homme enfin, qui peut concevoir une étendue pénétrable, l'entendement humain n'en aiant jamais vû, ni conçu que de solide & d'impénétrable ? Quel est l'esprit assez subtil, ou plûtôt l'heureux Démon, qui puisse comprendre qu'une étendue incorporelle ait des parties ? Est-il rien en effet de plus répugnant, de plus absurde que d'être incorporel, & d'avoir des parties ? Et lorsqu'on dit, pour excuser ces erreurs, que l'espace est un être à sa manière, qui n'est ni substance, ni accident, & par conséquent peut être étendu, pénétrable, incorporel, on ne répond à aucune des difficultés qu'on forme contre cet être imaginaire. Car avant que d'assûrer *qu'il n'est, ni substance, ni accident, mais un être à sa manière*, il faut montrer que c'est réellement un être, & qu'il subsiste véritablement.

VOILA, Madame, les principales raisons des Cartésiens & des Philoso-

phes qui nient la possibilité du Vuide. Quoiqu'elles ne soient point au-dessus de toute contradiction, elles sont cependant capables de jetter dans le doute les esprits qui croiroient être les plus affermis dans le sentiment qu'elles combattent. Je vais vous dire le plus distinctement qu'il me sera possible, les motifs qui déterminent l'opinion des Gassendistes, & vous déciderez vous-même quel est le parti dans lequel vous croiez qu'on puisse trouver la vérité.

§. XII.

Des raisons qu'ont les Gassendistes pour admettre des Espaces incorporels & du Vuide dans le Monde.

VOUS avez déjà vû, Madame, que Gassendi définit la nature ou l'essence du corps différemment que Descartes. Il la fait consister dans la solidité, comme étant ce qu'il y a de premier dans la Matière, & la cause originaire de l'étendue. *Nous concevons*, dit ce Philosophe, *que ce qui fait que deux parties de Matière gardent leur étendue, ou demeurent de suite l'une hors de l'autre sans se réduire & se confondre dans un seul & même*

même lieu, c'est parce qu'elles se résistent mutuellement l'une à l'autre, & qu'elles se résistent, parce qu'elles sont dures & solides : d'où il faut inférer que l'on doit plutôt faire consister l'essence de la Matière dans la solidité qui est première, que dans l'étendue, ou si l'on veut, que dans l'impénétrabilité, qui sont des suites nécessaires de la solidité. C'est en vain, continue-t-il, qu'on voudroit objecter qu'il est des corps, qui, n'aiant aucune solidité, comme l'air, l'eau, le feu, & bien d'autres choses matérielles, cesseroient d'être corps si la solidité faisoit leur essence, puisque n'étant point solides, n'aiant aucune dureté ni résistance, ils n'auroient plus cette nature ou cette essence qui fait qu'ils existent, ou qu'ils n'existent pas. Il n'est aucun corps quelque mol qu'il paroisse, qui n'ait quelque solidité. D'ailleurs, les premières & les principales parties dont tous sont composés, sont extrêmement solides, & ceux qu'elles forment, ne paroissent mous & sans résistance, que par les petits vuides qui sont interceptés entre elles, & qui leur donnent moïen de ceder aisément. Si l'on considére la poudre de diamant, on verra que quoiqu'elle paroisse molle, les parties dont elle est composée, sont extrêmement dures.

SI l'essence du corps consiste dans sa solidité, comme le dit Gassendi, ou dans l'étendue déterminée, solide & impénétrable, comme prétendent quelques-uns de ses éleves, le Vuide est non seulement possible, mais il est même nécessaire pour réaliser l'essence des corps mous, qui cédent sans résistance par son secours, comme nous venons de le voir.

LES Philosophes, qui mettent l'espace incorporel, prétendent * que s'il n'y avoit point de Vuide dans le Monde, il ne pourroit y avoir de mouvement, & qu'aucun corps ne pourroit passer d'un lieu à un autre. Tout étant occupé, où se logeroit-il ? Il ne peut se placer avec un autre corps : ce seroit introduire une pénétration de dimension, contraire à l'ordre de la Nature ; il faut donc qu'il y ait quelque

* *Esse vero etiam Inane, ex eo manifestum fit, quod nisi in rerum natura esset, non haberent corpora, neque ubi essent, neque qua motus suos obirent, cum moveri ea quidem res evidens sit.*

Sane si plena forent omnia, & materia rerum veluti stipata, non possent non esse omnia immobilia, quia nec moveri quicquam posset, nisi omnia protruderet, neque locus porro in quem quicquam protruderetur, esset. Syntagm. Philosoph. EPICURI, *Part. II. Cap. I. pag. 27. Edit. in quarto.*

que espace vuide pour recevoir les corps. Si tout étoit rempli, il seroit impossible à ces mêmes corps qu'aucun d'eux pût croître & augmenter; les alimens, ou si l'on veut, les parties par le moïen desquelles se fait leur accroissement, ne pourroient se répandre & s'écouler par l'empêchement qu'elles rencontreroient en d'autres parties qui occupoient déjà la place.

LES Cartésiens répondent à ces objections, que le mouvement se fait par la facilité que les corps ont de céder, les plus foibles & les plus mous aux plus durs & aux plus solides, comme l'air & le feu cédent & font place à nos corps. Quoiqu'il n'y ait, disent-ils, aucun Vuide répandu dans l'eau, un poisson avance librement, parce qu'à mesure qu'il avance il laisse de la place par derrière, où l'eau coule & se retire par une espèce de mouvement circulaire. Mais cette réponse ne résout pas la difficulté; car il paroit que s'il n'y a point de Vuide, il n'y aura pas la moindre partie de l'eau qui ait le pouvoir de commencer à se remuer, de céder & de quitter sa place. Comment le poisson pourra-t-il avancer, & agir au milieu d'une masse qui est également résistante de tout côté, remplie de corps, qui, ne

ne pouvant se pénétrer, ne doivent céder que par le secours de certains espaces vuides qui puissent les recevoir *. Ainsi, loin que le mouvement du poisson dans l'eau serve de preuve contre le Vuide, il en montre au contraire la nécessité.

VOILA, Madame, les raisons reciproques des Philosophes sur l'étendue corporelle, sur l'incorporelle, & sur les petits vuides que quelques-uns d'entre eux disent être répandus dans le Monde & dans tout l'Univers, pour recevoir les atômes, & leur procurer la liberté d'agir & de mouvoir. Je crois qu'on peut dire de ces diverses opinions ce que Cicéron disoit des différens sentimens des Philosophes sur la nature & la qualité de nos ames : *Harum sententiarum quæ vera sit, Deus*

* *Nam quo squammigeri poterunt procedere tandem,*
Ni Spatium dederint latices ? Concedere porro
Quo poterunt undæ, cum pisces ire nequibunt ?
Aut igitur motu privandum est corpora quæque,
Aut esse admissum dicendum in rebus Inane,
Unde initium primum capiat res quæque movendi.
LUCRETIUS, de Rerum Natura, *Lib. I. Vers.* 380.

Deus aliquis viderit, c'eſt-à-dire, *Quelque Dieu connoîtra laquelle eſt la véritable.* Depuis près de trois mille ans on diſpute, on écrit, on veut démontrer la vérité. Les Savans des deux partis oppoſés l'autoriſent par les mêmes expériences, chacun les explique en ſa faveur, & l'on eſt auſſi éloigné d'appercevoir la vérité, qu'on l'étoit avant de diſputer ſur la néceſſité du Vuide.

§. XIII.

Qu'il ſemble que l'opinion qui admet le Vuide, eſt la plus naturelle, & qu'il peut y en avoir.

VOUS connoiſſez trop ma bonne foi pour vouloir exiger, Madame, que je décide une queſtion auſſi incertaine que celle qui regarde la néceſſité du Vuide. Je vous réïtere encore ce que j'ai eu l'honneur de vous dire, je la crois impénétrable; mais pour vous ſatisfaire, & contenter votre curioſité, je veux bien vous avoüer que le ſentiment des Gaſſendiſtes me paroît plus naturel & plus probable que celui de leurs adverſaires.

DES-

DES-CARTES fait consister l'essence du corps dans l'extension, & conclut ensuite que par-tout où il y a de l'étendue, y aiant de la Matière, le Vuide ne peut subsister.

JE demande d'abord quelle est la raison pourquoi l'extension doit constituer la nature & l'essence du corps, plûtôt que la solidité, ou quelque autre qualité essentielle à la Matière? Car de cette attention qu'on fait à un seul & unique attribut par l'abstraction qu'on fait de tous les autres, il ne suit point dutout que ces autres ne puissent subsister sans lui, & qu'il ne puisse subsister sans les autres. Je puis trouver un attribut particulier auquel je m'arrêterai, & que je supposerai constituer l'essence du corps: si je tiens sur ma main une sphere pesante, par abstraction je puis concevoir que la pésanteur est toute dans son centre, & ne faire attention qu'à l'idée de ce centre; il seroit pourtant absurde que je concluse de là que la nature & l'essence du corps consiste dans sa gravité. D'ailleurs, tout ce qui est dans le corps ne nous est point connu, ou du moins ne pouvons-nous démontrer qu'il nous le soit: ainsi, nous ne savons point précisément ce qui le constitue; & parce que nous n'appercevons que sept ou huit attributs

attributs dans le corps, nous ne devons point assûrer qu'il n'y en puisse avoir d'autres, sans lesquels son existence soit aussi impossible que sans les sept ou huit qui nous sont connus. Si la nature d'une chose consiste en trente attributs nécessaires & inséparables les uns des autres, & qu'on en prenne dix, il seroit ridicule de conclure qu'on eût cette chose qui en exige trente absolument; on en auroit au contraire une autre, qui n'en demande que dix pour former son existence. Il en est de même du corps, dont nous ne pouvons démontrer que nous connoissons les attributs; ainsi, nous ne savons point précisément ce qui constitue son essence.

LA plûpart des Philosophes ont sur cette question des sentimens très différens. Ceux qui veulent que la nature du corps consiste dans la solidité, me paroissent mieux fondés que les autres qui la font résider dans l'extension. *La solidité*, dit LOCKE, *est une idée si inséparable du corps, que c'est parce que le corps est solide qu'il remplit l'espace, qu'il touche un autre corps, qu'il le pousse, & par-là lui communique du mouvement. Que si l'on peut prouver que l'esprit est différent du corps, parce que ce qui pense n'enferme point l'idée de l'étendue, si cette raison*

est bonne, elle peut, à mon avis, servir tout aussi-bien à prouver que l'espace n'est pas corps, parce qu'il n'enferme que l'idée de la solidité; l'espace & la solidité étant des idées aussi différentes entre elles que la pensée & l'étendue; en sorte que l'esprit peut les séparer entiérement l'un de l'autre. Il est donc évident que le corps & l'étendue sont deux idées distinctes *.

LORSQUE les Cartésiens exigent qu'on leur explique & qu'on leur fasse comprendre ce pur espace étendu & dénué de tout corps, on peut leur demander à eux-mêmes d'expliquer ce que c'est que l'étendue dont ils parlent tant; & s'ils ne répondent qu'à leur manière ordinaire, & disent que l'étendue, c'est d'avoir *partes extra partes*, c'est-à-dire, que l'étendue est étendue, (car ce n'est dire autre chose que de répondre que la nature de l'étendue consiste à avoir des parties étendues, extérieures à d'autres parties étendues) n'est-on pas en droit de leur reprocher qu'ils n'éclaircissent point ce qu'on leur demande, & qu'il en est d'eux comme d'un Médecin, qui, interrogé sur la qualité & la nature des nerfs,

* LOCKE, Essai Philosophique sur l'Entendement Humain, *Livr. II. Chap. XIII. pag.* 187.

nerfs, repondroit que ce ſont des choſes compoſées de nerfs ? Mais, objecte-t-on, il n'y a que la ſubſtance & l'accident qui méritent le nom d'être. L'eſpace n'eſt ni ſubſtance, ni accident ; il n'eſt donc point un Etre, & par conſéquent n'exiſte point. Je réponds à cela qu'il eſt vrai que l'eſpace pur n'eſt ni ſubſtance, ni accident ; mais qu'il eſt le lieu des ſubſtances & des accidens, & un Etre à ſa manière, étant inconcevable qu'une ſubſtance exiſte, & qu'elle n'exiſte point en aucun lieu. Ainſi, l'eſpace ne peut être ni ſubſtance, ni accident, de même que la ſubſtance, ou l'accident ne peuvent être l'eſpace ; & ſi l'on en demande une explication plus claire, & qu'on perſiſte à nier qu'il ſoit un Etre, on eſt en droit de répondre qu'après avoir dit *que l'eſpace eſt une certaine étendue, qui fait que deux choſes ſont éloignées l'une de l'autre, & que c'eſt une certaine capacité propre à recevoir les corps*, on eſt en droit, dis-je, de répondre qu'il eſt des choſes dont on ne peut exiger que certaine définition, parce que dès qu'on eſt venu à ce qu'il y a de plus connu, & aux principes clairs & évidens, on ne peut faire aucune choſe qu'un cercle & dire que l'*eſpace eſt une certaine capacité propre à recevoir les corps, & qu'une*

certaine capacité propre à recevoir les corps, est l'espace. De même, lorsqu'on en est venu au point sur la nature de l'homme, de dire qu'il est un animal raisonnable, si l'on en exige davantage, on ne peut dire autre chose si ce n'est, qu'un animal raisonnable est un animal qui raisonne, ou qui est raisonnable *.

Les Auteurs, qui pressent si fort qu'on leur explique clairement ce que c'est que l'espace pur, & qu'on leur en dévelope les qualités, seroient eux-mêmes bien embarrassés, si l'on exigeoit d'eux qu'ils expliquassent ce que c'est que la substance, qu'ils nomment à toute heure & qu'ils citent à chaque instant. Ils me feroient plaisir de m'instruire, si lorsqu'ils appliquent ce mot de *substance* à Dieu, l'Etre infini, l'Etre souverainement spirituel, ils le prennent dans

* Les idées simples sont telles précisément que l'expérience nous les fait connoître; mais si non contens de cela, nous voulons nous en former des idées plus nettes dans l'esprit, nous n'avancerons pas davantage que si nous entreprenions de dissiper par de simples paroles les ténèbres dont l'amour d'un aveugle est environnée, & d'y produire par le discours des idées de la lumière & des couleurs. J'en donnerai la raison dans un autre endroit. Locke, Essai Philosophique sur l'Entendement Humain, *Livr. II. Chap IV, pag.* 114.

dans le même sens, & en ont la même idée, que lorsqu'ils l'appliquent aux esprits finis & au corps. S'ils me disoient que oüi, je les prierois de considérer qu'il faut donc que ces trois Etres, Dieu, les esprits finis & le corps, participant de la même substance, ne soient que des modifications différentes de cette même substance dont ils sont tous composés. C'est là le système de Spinosa dans tout son jour, & je crois qu'il est peu de gens éclairés qui se sentent portés à l'admettre. Si au contraire, ils me répondoient qu'ils ont du mot de *substance* trois idées différentes, & que celle qui regarde Dieu, ne convient point aux esprits finis, ni celle des esprits finis au corps, *Définissez donc*, leur dirois-je alors, *ces trois idées par trois mots différens & distincts; faites-moi comprendre ainsi clairement ce que vous ne me dites qu'obscurément par un seul, qui a à peine une unique signification claire & déterminée, & dès le moment que vous m'aurez montré que vous avez trois idées claires & distinctes de la substance, je vous prouverai facilement que je puis en avoir une quatrième. En attendant, vous me permettrez de croire que l'espace existe, & que je puis l'appeller un Etre à sa manière, quoiqu'il ne soit ni substance, ni accident.*

VOILA, je crois, ce qu'on peut répondre à ceux qui se récrient sur l'explication qu'on donne de l'espace pur. Car, quant à l'opinion qu'il ne sauroit y avoir de Vuide, outre qu'elle entraine après soi l'absurde nécessité d'admettre la Matière infinie, ainsi que je le montrerai dans la suite, il semble qu'on ne peut nier premiérement que le Vuide ne soit possible, & secondement, qu'il ne soit nécessaire. Je vais, Madame, vous en montrer les raisons dans les deux Paragraphes suivans.

§. XIV.

Que la puissance d'annihiler prouve la possibilité du Vuide.

IL est très difficile de trouver des argumens pour prouver la possibilité du Vuide aux Cartésiens. On ne peut même se servir auprès d'eux du pouvoir de l'Etre souverain ; car plûtôt que d'avoüer qu'il est possible qu'il y ait du Vuide, ils sont obligés de dire & de soutenir que Dieu ne peut annihiler aucune partie de la Matière, pas même un atôme. Cependant je crois qu'il n'est aucun d'eux qui nie que Dieu ne puisse arrêter tout le mouvement qui est dans la Matière, &

& tenir tous les corps dans le repos pendant autant de tems qu'il lui plaira. Or, je suppose que dans ce parfait repos, Dieu, pour punir ce Cartésien qui a voulu borner sa puissance, annihile son corps, & réduise la matière dont il étoit composé, dans le néant; (ce qu'il peut bien faire, car il ne doit pas être difficile à celui qui de rien a fait toutes choses, de réduire à rien une petite partie de ces choses) il y aura donc alors du Vuide. Il est évident que l'espace, qui étoit rempli par le corps du Cartésien qui se trouve annihilé, ne pourra être rempli, puisque les autres corps qui sont autour & qui devroient lui succéder & occuper sa place, sont fixes, immuables & dans un parfait repos. Le Vuide est donc possible: il faut en convenir, ou nier que Dieu ait le pouvoir de faire cesser le mouvement & d'annihiler la Matière, auquel cas la Matière est coéternelle avec lui. Et puisqu'il n'a pas le pouvoir de l'anéantir & de la réduire à rien, il n'a pas eu celui de la tirer du néant.

VOIONS si l'on peut apporter des raisons aussi fortes pour la nécessité du Vuide, que pour sa possibilité.

§. XV.

De la néceſſité du Vuide.

LE Vuide ſemble être une ſuite du mouvement, & il eſt bien difficile de concevoir que dans le plein aucune choſe puiſſe ſe mouvoir. Les premiers Philoſophes qui ont ſoutenu l'exiſtence du Vuide, propoſoient leur opinion dans ces termes généraux. *S'il y a du mouvement, il y a du vuide : or, il y a du mouvement ; donc il y a du vuide.* En effet, ſi dans tout l'Univers il n'eſt aucune de ſes parties qui ſoit dénüée de corps, il eſt donc comme une grande & vaſte maſſe très ſerrée, dans laquelle rien ne peut agir, ni remuer ; car un corps ne peut ſe mouvoir qu'en prenant la place d'un autre, qu'il en chaſſe en le heurtant. *Mais*, diſent les Carteſiens, *le premier corps qui ſe met en mouvement, déplace le ſecond & le troiſième ; ainſi, ſucceſſivement ils ſe cedent les uns aux autres.* Je penſe cependant que malgré toutes ces pulſations prétendues, le premier corps ne pourra bouger, parce qu'il trouvera de la réſiſtance dans le ſecond, qui en rencontrera dans le troiſième, & ainſi

ainsi successivement jusqu'à l'infini. Il paroît donc clair & probable que sans les petits vuides qui sont répandus dans l'Univers, & qui reçoivent dans leurs espaces étroits les parties les plus subtiles de la Matière qu'on appelle atômes, le mouvement est impossible.

L'ASTRONOMIE nous démontre qu'il est des étoiles si éloignées de la terre, qu'il faudroit, pour parcourir cette distance, *autant de coups de canon qu'on en pourroit tirer pendant le nombre prodigieux d'années, exprimé par ces douze chiffres* 104166666636. S'il est vrai que l'Univers soit une vaste masse serrée & remplie de corps, on ne pourra faire le moindre mouvement, sans que tous ses corps s'en ressentent. Mais je dis plus: c'est que la résistance qu'ils opposeront au mouvement, sera immense, & ne pourra être surmontée que par une force que nous n'avons point. Cependant nous voions que loin que nous aions de la peine à nous mouvoir, nous sentons à peine qu'il y ait des corps qui nous résistent dans l'air. Il faut donc qu'il y ait des espaces vuides pour les recevoir lorsque nous les déplaçons, & il paroît étonnant que lorsque nous remuons le doigt, nous agitions tous les corps jusqu'aux dernières limites

limites de l'Univers ; ce qui doit néceſſairement arriver, ſi tout eſt plein, & qu'il n'y ait aucun eſpace vuide.

QUOIQUE Deſcartes & ſes diſciples euſſent donné beaucoup de crédit à l'opinion qui banniſſoit le Vuide ; cependant de grands Mathématiciens l'ont admis dans ces derniers tems comme abſolument néceſſaire. Ils ont prétendu que ſans le ſecours du Vuide, les mouvemens céleſtes ne pouvoient avoir lieu ; c'eſt le ſentiment * du grand Newton. Le ſyſtême qu'il a donné ſur l'harmonie de l'Univers & ſur la cauſe des différentes directions des aſtres, ſyſtême qui s'accorde toujours avec les plus ſures obſervations aſtronomiques, & qui n'eſt établi que ſur les règles de la plus ſublime Géometrie, eſt l'argument le plus fort qu'on puiſſe apporter en faveur du Vuide.

VOILA, Madame, ce que je penſe ſur l'eſſence de la Matière, l'eſpace corporel, incorporel, & les petits vuides, repandus dans l'intérieur du Monde pour recevoir les atômes, ou les parties du corps les plus ſubtiles & les plus déliées. Ne croiez

* *Omnino neceſſe eſt ut ſpatia Cæleſtia omni materia ſint vacua.* NEWT. Optic. *pag.* 313.

croiez pas cependant que je sois beaucoup plus persuadé de l'opinion des Gassendistes, que de celle des Cartésiens. Il est vrai que je la trouve plus plausible & plus probable; mais j'ai eu l'honneur de vous dire déjà qu'il s'en falloit bien qu'une chose probable fût une chose évidente.

§. XVI.

Des Atômes des Epicuriens, & de la Matière subtile des Cartésiens.

TOUS les Philosophes raisonnables qui vivent aujourd'hui, & ceux qui ont vécu dans les siécles passés se sont accordés en ce point, que les premières parties actives de la Matière doivent être extrêmement subtiles & déliées. Les Epicuriens & les Gassendistes ont appellé *atômes*, ces corpuscules & ces premiers ouvriers de la Nature; ils leur ont accordé plusieurs qualités, qui ont été combattues par d'autres Philosophes.

DE quelque prodigieuse petitesse que soient les atômes, qui ne peuvent tomber sous nos sens & les frapper, lorsqu'ils ne sont pas liés & rassemblés ensemble; néanmoins il en est de plus petits les uns que

que les autres *, & par cette différence de

* *Neque vero obstare debet quod Atomorum magnitudo non percipiatur sensibus : cum fateamur necesse sit res, quæ visum fugiant, innumeras esse. Licetne enim videre ventum, calorem, frigus, odorem, vocem, aut corpuscula, quibus appellentibus hæc sentiuntur ? Licetne corpuscula humoris, quibus vestes in littore suspensæ uvescunt, expansæ serescunt ? Licetne ea, quæ deteruntur ex annulo diutius gestato ; ex vertente cardine ; ex sulcante vomere ; ex lapide, quem gutta cavat, quem incedentium gressus deminuit ? Licetne ea, quibus planta aut animal increscit pubescens, tabescit senescens ; aliaque id genus ?*

Non est interim reputandum esse Atomos omneis ejusdem magnitudinis, nam alias quidem in iis majores, alias minores existere, rationi magis consonum est ; & hac re admissa, plurium, quæ contingunt circa passiones animi, circaque ipsos sensus, reddi causa potest.

Posse autem etiam infra sensum, magnitudinum varietatem incomprehensibilem dari, vel ex eo potest intelligi, quod animalcula quædam sint, quorum tertia pars, si divisa intelligantur, visum fugiat ; & nihilominus ipsis compingendis necessaria sit partium incomprehensibilis multitudo. Quot enim, quæso, exstent oportet ad conficiendum intestinum ; ad conformandum oculos ; ad componendum artus ; ad contexendum animam ; ad constituendum parteis universe omneis, sine quibus intelligi animal quod vivat, quod sentiat, quod moveatur, non potest ? Philosophiæ Epicuri Syntagma P. GASSEND. *part. 2. Cap. VI. pag. 254. Edit. in quarto.*

de leur grandeur on explique aisément plusieurs effets de la Nature. Le nombre des espèces de leurs figures différentes est innombrable : mais il n'est pas néanmoins infini *; car les Gassendistes n'ad-

* *Succedit Epicuri propria, atque ideo etiam a Lucretio deducta ratio, quæ aliqua tamen discussa, confirmataque supponit. Unum, quicquid est in rerum natura, aut corpus esse, aut inane, ubi nomine corporis intelligit non modo composita hæc, sensibiliaque corpora, sed maxime etiam corpuscula illa longe infra sensum posita, atomosque dicta, quod sint insectilia, ex quibus tanquam Elementis, seu primis Principiis mutuo coadunatis majora ista contexantur & constent : nomine autem inanis intelligit spatium corpore non oppletum. Alterum, esse Universum utraque hac re, hoc est, tam corporum, maximeque atomorum multitudine, quam inanis spatii magnitudine infinitum ; videlicet vult atomos innumerabili figurarum varietate inter se discretas, & celeritate celerrima mobileis ferri infinito numero per inanis immensitatem ..... Est autem responsio in promptu, non conficere, quod contenditur hanc rationem, quod tametsi concedatur esse inane infinitum, non perinde tamen dari concedatur infinitas atomos, ut quarum sit mera & absque ratione suppositio ; cum & sit petitio quæsiti, incursusque in modum Diallelum, dari infinitas atomos, quoniam infiniti sunt Mundi qui fieri ex illis debuerint & dari infinitos, Mundos, quoniam sunt atomi, ex quibus fieri debuerint, infinitæ. Quin etiam, ubi concessum fuerit esse atomos Principia rerum, non ideo tamen evincetur esse infinitas atomos,*

n'admettent aucune substance infinie que l'Etre spirituel souverainement parfait *.

On

cum eæ solæ esse possint ex quibus sit factus, hic unicus, Mundus. Et urgetur quidem, si inane admittatur magnitudine infinitum, esse necesse, ut atomi per illud vagentes infinitæ sint, quod coire alioquin non possint, neque olim reipsa coiissent ad Mundum istum constituendum; verum id quidem locum haberet, si simul admittetur aut increatas atomos esse, aut non a causa alia, quam ab ipso casu compactas in Mundum. At vero, ut nemo est sanæ mentis, qui Opus tam magnum, tam varium, tam ordinatum, tam splendidum, tam decorum, referre possit ad ipsum casum, & non ad causam quandam divinam, quæ & potentissima simul, & sapientissima sit, sic nemo sanus unquam concedat aut eas atomos, ex quibus fit Mundus, factas non esse ab eadem causa; aut non fuisse simul ab ipsa compactas conformatasque in ipsum Mundum, potius quam sibi ipsis permissas, ut temere discurrerent, & casu potius, quam sapientia coirent, & compingerentur. GASSEND. Oper. *Sect. I.* Phys. *Lib. I. Cap. 2.*

Ceux qui entendent le Latin, trouveront ici les utiles réparations que Gassendi a faites au système d'Epicure, & ceux qui ne le savent point, ont un précis de ce passage dans celui de Bernier, qui le suit.

* La seconde chose qu'avance Lucrece, est que les atômes sous chaque figure sont simplement infinis en nombre; c'est-à-dire qu'il y en a une infinité de ronds, une infinité de figure ovale, &c.... Mais comme il n'apporte aucune preuve convainquante de cette in-

On peut donc concevoir des atômes de figure *platte*, *sphérique*, *angulaire*, *régulière*, *irrégulière*, *&c.* & qu'ils soient extrêmement petits, rien n'empêche qu'ils ne puissent être figurés, puisqu'ils retiennent une grandeur & une étendue.

QUELQUE déliées que soient les parties qui déterminent la figure des atômes, elles ne peuvent être rompues, même par les plus grands efforts *. Ainsi, lorsqu'un corps vient à être brisé; les atômes qui le composoient, n'en sont point endommagés;

infinité, & qu'il est certain d'ailleurs que la masse de ce monde qui comprend tous ces atômes, est finie, il suffit à un Physicien qui veut défendre les atômes, d'admettre qu'ils sont figurés, & que non seulement le nombre des figures, mais même le nombre des atômes sous chaque figure, est incompréhensible. BERNIER, Abrégé de la Philosophie de Gassendi, *Tom. I. pag.* 175.

On peut voir par ce passage avec quelle sagesse Gassendi a épuré la Philosophie d'Epicure, & l'a réduite & soumise à l'examen le plus sévère.

* *Hæc quæ sunt rerum primordia nulla potest vis*
Stringere; nam solido vincunt ea corpore demum.
LUCRETIUS de Rerum Natura, *Lib. I. Vers.* 486. *&* 7.

magés ; ils se délient seulement les uns des autres, & se remettent en liberté, ou vont s'accrocher à d'autres corps qu'ils augmentent & grandissent, étant les premiers principes de tout ce qui existe dans la Nature. Or, l'atôme ne peut être divisé : c'est la dernière & la plus petite partie de la Matière, qui, à cause de sa solidité & de sa dureté *, ne donne point lieu à la division. Ce n'est donc pas la petitesse de l'atôme qui le rend indivisible, mais sa nature pleine & solide, les corps n'étant divisibles & sujets à la dissolution, que par le Vuide qui se trouve en eux ; lequel donnant entrée à quelque force étrangère, occasionne leur ruine & leur destruction.

LES

* *Quamobrem & necesse est ut ea, quæ dicuntur principia compositorum corporum, sint naturæ ut plenæ, solidæ immutabilis, ita omnino insectilis ; unde & Atomos dicere solemus. Dicitur nempe Atomus nobis, non quod minima sit, hoc est, quasi punctum, (magnitudinem enim habet) sed quod non possit dividi, cum sit patiendi incapax, & inanis expers : adeo ut qui Atomum dicit, dicat id quod & plagæ securum est, & pati nihil potest ; quodque invisibile quidem propter exiguitatem sit ; sed indivisibile tamen propter sui soliditatem.* Philosoph. Epicur. Sintagma P. GASSEND. *Part. II. Cap. IV. pag. 40. Edit. in 12.*

LES Cartésiens se récrient beaucoup sur cette définition de l'atôme. *Il est aisé de connoître*, disent-ils, *qu'il ne peut y avoir des atômes, ou des parties des corps indivisibles : car quelque petits que soient ces corpuscules, dès qu'ils sont étendus, on conçoit clairement que le côté qui regarde l'Orient, n'est pas le même que celui qui regarde l'Occident ; ainsi, on peut le diviser. Et lorsque cette première division sera faite, les côtés restans dans les parties divisées qui seront vers l'Orient, ne seront pas les mêmes que ceux qui seront vers l'Occident, ainsi, on pourra faire une nouvelle division. Et dès qu'on conçoit clairement & distinctement qu'une chose peut être divisée, on doit juger qu'elle est divisible; ou sans cela on fait un jugement faux, & contraire à la raison & à la lumière naturelle. On doit donc assûrer que la plus petite partie, dès qu'elle a de l'étendue, peut être divisée, parce que telle est sa nature.*

AVANT de vous apprendre ce que je pense sur ces différentes opinions, souffrez, Madame, que je vous dise un mot de la Matière subtile de Descartes, qui dans son système tient la place des atômes. Ce Philosophe dit que dans le commencement Dieu divisa l'indéfinie

masse de l'Univers en quarrés, qu'il fit tourner tous ces quarrés sur leur centre; qu'en se heurtant & se frottant les uns contre les autres, ils se réduisirent en poussière, & formerent plusieurs grains ronds & cannellés, & plusieurs autres qui devinrent si petits & si subtils, que n'aiant aucune figurent déterminée & étant très subtils, ils remplirent tous les vuides des parties les plus grossières. C'est-là ce que l'on appelle la *Matière subtile*.

Il eût été à souhaiter que ce Philosophe eût vécu du tems de Moïse, il lui eût donné d'excellens conseils; car ce Prophéte Juif ne savoit rien de ce tournoïement de quarrés, ou du moins il n'en dit pas un mot dans la *Genese*. Peut-être ne jugea-t-il pas à propos d'exposer un systême aussi Philosophique aux Juifs, dont l'esprit étoit encore appesanti & accablé par leur servitude d'Egypte. Comment leur eût-il fait comprendre que tous ces quarrés avoient pû tourner sur leur centre, tout étant plein, & la Matière & l'étendue étant infinies? Car ces quarrés, en tournant sur leur centre, occuperent plus de place que lorsqu'ils étoient en repos. Il falloit donc qu'au-delà de la Matière, ou de l'extension corporelle, il y eût du Vuide pour faciliter ce tournoïement;

&

& si la Matière étoit infinie, & que tout fût plein, rien ne pouvoit tourner. On ne sauroit dire que les corps cédoient les uns aux autres, puisqu'il n'y en avoit aucun de fluide & de mou, & qu'il étoient tous de la même qualité. Les Juifs, qui n'avoient point assez de justesse d'esprit pour mériter le nom de Cartésiens, auroient d'abord conclu que les quarrés n'avoient point tourné, ou qu'il y avoit un espace incorporel pour leur procurer le mouvement. Si par hazard il se fût trouvé quelqu'un parmi eux qui eût un peu refléchi, il n'auroit pas manqué de dire qu'il étoit impossible de concevoir que ces quarrés, en se frottant les uns les autres, eussent pû se briser & se réduire en poudre, parce que tous les corps étant également solides, d'égale grosseur, & agités d'un égal mouvement, les coins de ces quarrés, qui ne recevoient pas plus d'impression d'un côté que de l'autre, étoient également soutenus de tous côtés, & par conséquent ne pouvoient s'écorner, ni se réduire en poudre. Quoi qu'il en soit, la Matière subtile de Descartes approche assez des atômes d'Epicure, à la divisibilité près, & il s'en sert aussi avantageusement que les Gassendistes des corpuscules durs & solides.

VOUS avez vû, Madame, les raisons des Cartésiens sur la nécessité de la divisibilité de la plus petite partie de la Matière, je vais vous exposer succintement celles des Gassendistes.

§. XVII.

De la Divisibilité de la Matière.

IL paroît impossible, disent les Philosophes qui soutiennent l'indivisibilité de la Matière à l'infini, de se figurer qu'une chose bornée & limitée de tout côté, & qui est finie, puisse avoir en elle-même des parties infinies. Le Tout n'est que l'amas des parties, & les parties prises ensemble ne peuvent être plus grandes que le Tout. L'esprit se révolte, lorsqu'on veut lui faire croire que le pied d'un moucheron peut être divisé en mille millions de parties, dont chacune peut être divisée en autant de mille millions, & que dans le pied de ce moucheron il y a un aussi grand nombre de parties divisibles que dans le Monde entier, puisque les parties qui sont dans le pied du moucheron sont infinies en nombre, aussi bien que celles qui composent le Monde, & qu'il n'est point deux sortes d'infinis.

Il paroît absurde de penser que dans une goutte de vin il y ait un assez grand nombre de parties, pour qu'elles puissent se mêler avec toute l'eau de la mer. On est pourtant obligé d'admettre cet étrange paradoxe, lorsqu'on veut soutenir la divisibilité de la Matière.

Newton a adopté l'opinion de l'indivisibilité des atômes, & ce qu'il dit à ce sujet est très sensé & très naturel. Selon ce sage Philosophe Anglois, *Au commencement Dieu forma la* Matière en particules solides, massives, dures, impénétrables, mobiles, de telles grandeurs & figures, avec telles autres propriétés, en tel nombre, & en telle quantité, & en telle proportion à l'espace, qui convenoient le mieux à la fin pour laquelle il les formoit; & que par cela même que ces particules primitives sont solides, elles sont incomparablement plus dures qu'aucun des corps poreux qui en sont composés, & si dures qu'elles ne s'usent ni ne se rompent jamais; rien n'étant capable, selon le cours ordinaire de la Nature, de diviser en plusieurs par-*

* Newton, Traité d'Optique, &c. pag. 307.

parties ce qui a été fait originairement un par la disposition de Dieu lui-même ? Tandis que ces particules continuent dans leur entier, elles peuvent constituer dans tous les siécles des corps d'une même nature & contexture ; mais si elles venoient à s'user, ou à être mises en piéces, la nature des choses qui dépend de ces particules, telles qu'elles ont été faites d'abord, changeroit infailliblement. L'eau & la terre, composées de vielles particules usées & de fragmens de ces particules, ne seroient pas à présent de la même nature & contexture que l'eau & la terre qui auroient été composées au commencement de particules entières. Et par conséquent, afin que la Nature puisse être durable, l'altération des êtres corporels ne doit consister qu'en différentes séparations, nouveaux assemblages & mouvements de ces particules permanentes, les corps composés étant sujets à se rompre, non par le milieu de ces particules solides, mais dans les endroits où ces particules sont jointes ensemble & ne se touchent que par un petit nombre de points.

MALGRE' ces raisons, les Cartésiens ne se départent point de leur sentiment, ils ont toujours recours à leur premier

argument qui brille inceſſamment à l'eſprit : *tout ce qui eſt étendu a des parties, & peut par conſéquent être diviſé.* Les Philoſophes qui ſoutiennent l'indiviſibilité des atômes, répondent à cette objection que l'atôme eſt non ſeulement indiviſible à cauſe de ſa petiteſſe, mais par ſa nature dure & ſolide, dans laquelle il n'eſt point de Vuide. Et ſi j'oſe dire mon ſentiment dans une queſtion auſſi incompréhenſible, je vous avouerai, Madame, que je crois qu'il doit y avoir dans la Matière un certain point de *ténuité* & de *petiteſſe*, au-delà duquel rien ne peut être réduit à moins, ſoit à cauſe de la dureté & de la ſolidité qui conſtitue ce premier principe des choſes, ſoit enfin, quoi qu'on en diſe, qu'il eſt contre la lumière naturelle de ſe figurer qu'un Tout fini & limité puiſſe avoir des parties infinies. Cela répugne preſque autant que de ſoutenir que la partie eſt plus grande que le Tout.

ARISTOTE, & pluſieurs Philoſophes ont bien ſenti ces difficultés ; mais ils ont cru les éluder par un nombre de diſtinctions inutiles. Ils diſent que ces parties n'étant pas actuellement infinies, elles le ſont ſeulement en puiſſance, en ſorte qu'elles ne forment point un infini

fini actuel, mais un infini en puissance; lequel est actuellement infini. Mais à quoi sert ce galimatias, & ce fatras de mots inutiles? Qu'est-ce que des parties qui ne sont pas actuellement infinies, mais qui le sont en puissance? N'est-ce pas toujours dire qu'elles doivent l'être? D'ailleurs, ou l'on peut comprendte ces parties dans un certain nombre déterminé ou non. Si l'on peut les comprendre dans un certain nombre déterminé, elles ne peuvent donc produire une divisibilité à l'infini; & si l'on ne peut les comprendre, elles sont nécessairement infinies.

DESCARTES a aussi senti toutes ces difficultés, il a voulu les éviter, en se servant d'une défaite que Chrysippe avoit mise en usage long-tems avant lui; mais il devoit prendre garde à combien de critiques elle avoit exposé cet ancien Philosophe, qui, pour trancher court, disoit que les parties dans lesquelles la Matière, ou les parties de la Matière pourroient être divisées, n'étoient ni finies ni infinies *. N'est-il pas ab-

* *Nos neque ex quibusdam, neque ex tot vel tot, neque ex finitis, neque ex infinitis constare.*

absurde de dire qu'une chose n'est point finie, qu'elle n'est point infinie, mais qu'elle est *indéfinie*? J'aimerois autant qu'un homme, à qui l'on demanderoit si les bouteilles de vin qui sont dans sa cave, sont en nombre pair, ou impair, répondit qu'elles sont en nomb e *indépair*. S'il en avoit bû quelques-unes, je lui passerois cette réponse; car il faut avoir réellement le cerveau troublé pour assurer qu'une chose est, & n'est d'aucune manière. Je rends trop de justice à Descartes, qui a été réellement un des grands hommes que l'Europe ait eu, pour croire qu'il pensât réellement que les parties de la Matière n'étoient ni finies, ni infinies. Il sentoit qu'il répugnoit à la raison que les parties d'un Tout fini fussent infinies, & qu'il y en eût dans le pied d'un moucheron une aussi grande quantité que dans toute la terre. D'un autre côté, l'extension qu'il disoit être l'essence du corps, l'empêchoit d'approuver la dureté des atômes, qui, ne recevant point de Vuide, sont plus indivisibles par leur solidité & leur impénétrabilité, que par leur petitesse. Dans ces deux extrêmités, il tâchoit de se tirer d'affaire, en ne décidant point entiérement la question.

Il a été obligé d'agir de la même

manière, lorsqu'il a parlé des bornes de l'Univers. Comme il n'admettoit point d'espace incorporel, il s'ensuivoit de son système que par-tout où il y a de l'étendue, il y a de la Matière, & parce que quelque part qu'on veuille feindre, on peut encore concevoir au-delà des espaces étendus, il se trouvoit forcé de conclure que l'étendue étant infinie, la Matière l'étoit par conséquent; ce qui devenoit sujet non seulement à de grandes erreurs, mais même à des conséquences très dangereuses pour la Religion. Pour se tirer de ce pas scabreux, il eut recours encore à l'*indéfinité*, & soutint que l'étendue du Monde étoit indéfinie. Je m'étonne comment Descartes, lui, qui avoit si sévérement repris les Scholastiques de l'abus qu'ils faisoient des mots, osa tomber dans le même cas, & put dans deux choses très essentielles ne fonder son sentiment que sur un jeu de mots & un *quolibet*; car comment peut-on traiter autrement ce terme qui ne définit rien, & ne porte aucune idée dans l'entendement, si ce n'est celle du peu de certitude qu'a la Philosophie qui se sert d'un pareil subterfuge?

JE vois déjà, Madame, frémir tous les Car-

Cartéſiens, & me traiter d'ignorant ; mais

Duſſent les Grecs encor fondre ſur
un Rebelle,

je n'avoüerai jamais qu'il ſoit décent à un Philoſophe d'abuſer des mots, de ſe joüer de bagatelles, & de vouloir en impoſer aux hommes. J'aurois mieux aimé que Deſcartes eût avoüé bonnement que la Matière étoit infinie, comme il le croioit intérieurement, que d'avoir déguiſé ſa penſée, & d'avoir eu recours à cette prétendue indéfinité. Je ſai que bien des gens trouveront étrange que j'oſe critiquer un auſſi grand homme que Deſcartes, que je reſpecte peut-être plus qu'eux-mêmes ; mais je leur dis hardiment que non ſeulement je penſe que le ſyſtême de Deſcartes eſt défectueux en bien des choſes qui ne ſont pas aiſées à digérer ; mais même qu'il eſt très aiſé à quiconque le ſuit entiérement, de devenir Spinoſiſte. Quelque ſavant qu'il fût, il étoit homme, & comme tel il étoit ſujet à l'humanité : s'il a éclairci un grand nombre de difficultés, il a auſſi donné quelquefois dans l'erreur ; c'eſt-là du moins le juge-

ment que fait de ſes Ouvrages un de ſes plus fameux diſciples *.

§ XVIII.

Que les principales preuves de Spinoſa ſont tirées du Syſtême de Deſcartes.

SPINOSA n'admettoit qu'une ſeule ſubſtance matérielle & infinie ; il en prouvoit l'infinité de la même manière que Deſcartes prouve ſon indéfinité. On ne peut, diſoit-il, donner aucune borne à l'étendue. A quelque point que notre eſprit ſe fixe, il conçoit au-delà une

* Monſieur Deſcartes étoit homme comme les autres, ſujet à l'erreur & à l'illuſion comme les autres. Il n'y a aucun de ſes Ouvrages ſans même en excepter ſa *Géometrie*, où il n'y ait quelque marque de la foibleſſe de l'eſprit humain. Il ne faut donc point le croire ſur ſa parole, mais le lire, comme il nous en avertit lui-même, avec précaution, en examinant s'il ne s'eſt point trompé, & ne croiant rien de ce qu'il dit, que ce que l'évidence & les reproches ſecrets de notre raiſon nous obligeront de croire. MALLEBRANCHE, de la recherche de la Vérité, *Livr. III. Chap. IV. pag.* 186.

une étendue, que non seulement il imagine, mais qu'il connoît devoir être telle qu'il se l'imagine. Il faut donc, l'étendue étant infinie, que la substance le soit aussi, puisque la substance s'étend par-tout où il y a de l'étendue. Or, puisque cette substance est infinie, & qu'il ne peut y avoir deux infinis, je dois l'appeller Dieu, ou la cause efficiente de tous les autres êtres, qui ne sont que des modes de cette substance infinie, qui les produit tous elle seule, & qui les reçoit tous dans son sein lorsqu'ils changent de figure, ou qu'ils sont détruits.

Si cette substance, continuoit Spinosa, est infinie, & qu'elle soit par conséquent nécessairement Dieu, comme je l'ai fait voir par l'impossibilité de deux infinis, il faut nécessairement qu'elle ait existé de tout tems; car qui auroit pû la créer? Il seroit absurde de dire qu'un premier infini a créé un second infini. Ne pouvant subsister ensemble, à plus forte raison l'un ne peut émaner de l'autre; il faut donc encore nécessairement que cette substance étendue ait existé de toute éternité, & qu'elle ait eu toutes ses qualités, celle de l'intelligence, de la production, du mouvement, &c. Le sentiment des anciens Philosophes qui

faisoient Dieu coéternel avec cette substance étendue, & l'en distinguoient comme un Etre séparé, devient ridicule & tombe de lui-même, par l'impossibilité de deux infinis qui se prétente toujours. Et si l'on veut absolument que Dieu soit distinct de la substance étendue & infinie, il faut donc faire Dieu fini, & par conséquent inférieur de beaucoup de la substance étendue, qui, étant elle-même infinie, est mille fois plus parfaite & plus digne d'être regardée comme la premiere Divinité.

Vous voyez, Madame, que j'avois raison de vous dire que le Spinosisme raisonné fondoit ses dogmes sur bien des principes du Cartésianisme. A Dieu ne plaise pourtant que je veuille taxer Descartes, qui a été un des plus grands génies du monde, & toujours très persuadé de la spiritualité de Dieu, d'avoir voulu favoriser l'Athéïsme. Mais je n'ai fait ces Réflexions que pour vous montrer que des sentimens qu'on croit souvent les plus innocens, on peut quelquefois tirer des conséquences les plus pernicieuses. Il en est des Philosophes ainsi que des amans : les uns prennent pied sur le moindre mot, les autres sur la moindre faveur. Ils sont cependant

tous

tous également incertains, & la Philosophie est pour le moins aussi trompeuse que la plus fiéfée coquette de Paris.

§. XIX.

Du mouvement des atômes.

PUISQUE vous m'avez forcé, Madame, à prendre parti pour Gassendi contre Descartes, quoiqu'à vous dire le vrai, je ne sois pas trop affermi dans mon opinion, je vous expliquerai cependant par le mouvement des atômes plusieurs effets de la Nature qui nous sont cachés, & qui tiennent de l'obscurité des principes généraux de la Physique.

LUCRECE nous assûre que les atômes sont dans un mouvement perpétuel, qu'ils ont eu de tous les tems; mais nous corrigeons cette erreur, & nous savons que Dieu, en les créant, a été leur premier Moteur.

LE changement perpétuel qui s'observe dans toutes les choses, a occasionné le sentiment de Lucrece *. Il a cru avec

* *Nam certe non inter se stipata cohæret*

avec raison que ce changement ne venoit que du départ continuel des atômes, qui, étant dans une perpetuelle agitation, cherchoient à se délier les uns des autres, & à se mettre en liberté dans l'espace vuide qu'ils parcourent avec une

Materies; quoniam minui rem quamque videmus
Et quasi longinquo fluere omnia cernimus ævo,
Ex oculisque vetustatem subducere nostris,
Cum tamen incolumis videatur summa manere
Propterea, quia quæ decedunt corpora quoque,
Unde abeunt, minuunt, quo venere agmine donant;
Illa senescere; at hæc contra florescere cogunt,
Nec remorantur ibi. Sic rerum summa novatur.
Semper, & inter se mortales mutua vivunt.
Augescunt aliæ gentes, aliæ minuuntur,
In quo brevi spatio mutantur sæcla animantum,
Et quasi cursores Vitaï Lampada tradunt.

LUCRETIUS de Rerum Natura, *Lib. I. Vers. 66. & seqq.*

une extrême rapidité, jusques à ce qu'ils se soient accrochés avec quelques autres. Ainsi, l'augmentation de tous les divers corps n'est produite que par un nouveau ramas d'atômes; & la ruine & la destruction des autres, que par leur desenchaînement & leur fuite. La façon dont les parties principales d'un corps sensible à nos sens, viennent à se desunir, peut nous donner une idée de la desunion des premières parties actives de la Matière.

Il s'offre une difficulté dans le mouvement perpétuel qu'on accorde aux atômes; car il semble qu'il est impossible que les atômes qui composent les parties d'un morceau d'or, de fer, & d'autres corps très compactes, soient en mouvement, & cherchent à se détacher. On peut répondre que les corps les plus solides sont remplis de petits espaces vuides qui favorisent cette agitation qui ne nous doit pas paroître extraordinaire, quoiqu'elle ne tombe pas sous nos sens, puisque nous en voions l'expérience tous les jours dans un morceau de plomb qu'on fond, & qui dès qu'il est entierement fondu, semble rester sur le feu dans un grand repos, quoiqu'il doive y avoir en lui un mou-

mouvement très violent. Car dès que les parties actives du feu ont pénétré dans le plomb, après s'être insinuées dans ses pores, elles ne peuvent plus en sortir, & y sont retenues captives par d'autres parties actives du feu qui se succédent perpétuellement les unes aux autres. Elles s'insinuent donc de tous côtés, & desassocient & délient jusques aux parties les plus petites du plomb, qui, ne pouvant se rejoindre tant qu'elles continuent d'être agitées, font que le plomb reste liquide jusques à ce qu'on l'ôte du feu, & que les parties actives de cet Element qui l'avoit dissous, se soient échapées & exhalées. Dans tous les mouvemens rapides qui se font dans la fonte des métaux, à peine peut-on s'appercevoir d'une agitation presque insensible. Ainsi, nous devons penser qu'il n'est point extraordinaire qu'il puisse y avoir un mouvement intérieur dans les corps les plus compactes, qui puisse dans les suites occasionner leur destruction.

Il est plusieurs corps legers & volatils où l'on apperçoit le mouvement perpétuellement, comme dans l'esprit de salpètre, celui qui se tire du mercure, de l'étain, & du sublimé préparé. Tous

ces

ces corpuscules legers sont sans cesse en mouvement, dès qu'ils sont renfermés dans une bouteille.

§. XX.

Du mouvement de la Matière subtile & de l'attraction.

A Peu de chose près, Descartes fait avec sa matière subtile ce que Gassendi exécute avec les atômes. Ce premier Philosophe prétend que la terre & les cieux sont faits d'une même matière, dont nous connoissons l'essence par cela seul qu'elle est étendue. *Toutes les propriétés*, dit-il, *que nous apperce-vons distinctement en elle, se rapportent à ce qu'elle peut être divisée & mûe selon ses parties, & qu'elle peut recevoir toutes les diverses dispositions que nous remarquons pouvoir arriver par le mouvement de ces parties.*

VOUS voiez, Madame, que la seule chose en quoi différe la matière de Descartes & des atômes, soit pour la formation, l'augmentation & la destruction des corps, c'est qu'elle agit par sa souplesse

pleſſe ſans le ſecours du Vuide, au lieu que l'atôme ne ſe meut que par ſon moïen. Tous ces différens ſentimens ſont des ſuites néceſſaires des différens principes généraux que nous avons expliqués. Ainſi, admet-on le Vuide une fois, il faut toujours raiſonner comme Gaſſendi; le bannit-on, il faut ſuivre Deſcartes.

Le grand Newton voulut montrer à ſes diſciples une route nouvelle : il a cru que Dieu avoit imprimé quelque choſe de plus que du mouvement dans les atômes, & qu'il avoit accordé à toutes les parties de la Matière la force & la vertu de s'attirer mutuellement les unes avec les autres. Ecoutez-le parler lui-même, & il vous expliquera fort clairement ſa penſée. *Les parties*, dit-il *, *de tous les corps durs homogènes qui ſe touchent pleinement, tiennent fortement enſemble. Pour expliquer la cauſe de cohéſion, quelques-uns ont inventé des atômes crochus; mais c'eſt poſer ce qui eſt en queſtion. D'autres nous diſent que les particules des corps ſont col-*

* Newton, traité d'Optique, *Liv. 3. pag.* 555.

collées ensemble par le repos, c'est-à-dire, par une qualité occulte, ou plûtôt par un pur néant; & d'autres, qu'elles sont jointes ensemble par des mouvemens conspirans, c'est-à-dire par un repos relatif entre eux. Pour moi, j'aime mieux conclure de la cohésion des corps, que leurs particules s'attirent mutuellement par une force qui dans le contact immédiat est extrêmement puissante, qui, à de petites distances, produit les operations chymiques mentionnées ci-dessus, & qui, à de fort grandes distances des corps, n'agit point, du moins par des effets sensibles.

CETTE vertu, que Newton donne aux corps de s'attirer mutuellement, a trouvé de grands partisans; mais elle a eu aussi, & a encore de grands adversaires. On a reproché à ce Philosophe qu'il vouloit ramener les vertus occultes des Péripatéticiens; on lui a objecté qu'il faisoit à peu près comme Aristote, qui expliquoit les vertus de l'aiman, ou du moins croioit les expliquer en disant qu'il attiroit le fer, parce qu'il avoit dans soi une vertu attraïante. Newton a répondu à cela que l'attraction qu'il admettoit dans toutes les parties de la Matière, pouvoit se démontrer par un grand nombre d'expériences, &

qu'il ne considéroit pas le principe général qu'il établissoit, comme une qualité qui resultoit de la forme spécifique des corps ; mais comme une loi générale de la Nature, par laquelle les choses mêmes étoient formées. Il prétendoit que la vérité de cette loi se montroit à nous par les expériences, & il faut convenir que jamais Philosophe n'appuia son opinion par un aussi grand nombre, que Newton en fit pour autoriser la sienne. Vous pourrez voir au bas de la page quelques-unes de ces expériences * ; elles serviront à vous donner une idée

* Ce que j'appelle *attraction*, peut être produit par impulsion, ou par d'autres moiens qui me sont inconnus. Je n'employe ici ce mot que pour signifier en général une force quelconque, par laquelle les corps tendent réciproquement les uns vers les autres quelle qu'en soit la cause. Car c'est des Phénomènes de la Nature que nous devons apprendre quels corps s'attirent réciproquement, & quelles sont les loix & les propriétés de cette attraction, avant que de rechercher quelle est la cause qui produit l'attraction. Les attractions de gravité, de magnétisme & d'électricité s'étendent jusqu'à des distances fort sensibles : c'est pourque elles ont été observées par des yeux vulguaires ; & il peut y en avoir d'autres qui s'éten-

idée juste de la manière dont les Philoso-

s'étendent à de si petites distances, qu'elles ont échappé jusqu'ici à nos observations; & peut-être que l'attraction électrique peut s'étendre à ces sortes de petites distances, sans même être excitée par le frottement.

Car lorsque le sel de tartre coule par défaillance, cet effet n'est-il pas produit par une attraction entre les particules du sel de tartre, & les particules de l'eau qui flottent dans l'air en forme de vapeur? Et d'où vient que le sel commun, le salpètre, ou le vitriol, ne coulent point par défaillance, si ce n'est faute d'une telle attraction? Ou bien, pourquoi le sel de tartre ne tire-t-il point plus d'eau de l'air que selon une certaine proportion à sa quantité, si ce n'est parce qu'après que ce sel est soûlé d'eau, il n'a plus cette force attractive? Quelle autre cause que cette force attractive peut faire que l'eau qui distille toute seule par un dégré de chaleur très modéré, ne distile point d'entre le sel de tartre sans une violente chaleur? Et n'est-ce pas une pareille force, réciproque entre les particules d'huile de vitriol & celles de l'eau, qui fait que l'huile de vitriol tire de l'air une grande quantité d'eau, & qu'après s'en être soûlée, elle n'en tire plus, & que mise en distillation, elle ne lâche l'eau qu'avec beaucoup de peine? Et lorsque l'eau, & l'huile de vitrioil, versées successivement dans un même vaisseau, acquiérent un dégré de chaleur très considérable en se mélant ensemble, cette

losophes Newtoniens expliquent par le moïen de l'attraction ce que les Gassendistes attribuent au mouvement des atômes.

VOUS

chaleur ne prouve-t-elle pas que les parties de ces liqueurs sont dans un grand mouvement ? Et ce mouvement ne prouve-t-il pas que les parties de ces deux liqueurs, mêlées ensemble, s'incorporent avec violence, & que par conséquent elles concourrent avec un mouvement accéleré ? Et lorsque l'eau-forte, ou l'esprit de vitriol, versé sur la limaille de fer, la dissout avec ébullition & une grande chaleur, n'est-ce pas un mouvement violent des parties de l'eau-forte, ou de l'esprit de vitriol, qui produit cette chaleur & cette ébullition ? Et ce mouvement ne prouve-t-il pas que les parties acides de la liqueur se jettent avec violence sur les parties du métal, & entrent par force dans ses pores, jusqu'à ce qu'elles aient pénétré entre les particules extérieures du même métal, & la masse dont il est composé ; & qu'entourant ces particules, elles les détachent de la masse principale, & les mettent en état de flotter séparement dans la liqueur ? Et lorsque les particules acides, qui toutes seules distileroient par une douce chaleur, ne peuvent être séparées des particules du metal que par un feu très violent, cela ne prouve-t-il pas une attraction réciproque entre les particules de la liqueur acide & celle du metal ? NEWTON, Traité d'Optique, *pag.* 530.

Vous me demanderez sans doute ce que je pense de cette attraction, dont tant de gens parlent aujourd'hui. Je pourrois vous dire que cela est dans l'ordre, puisqu'elle joüit des droits de la nouveauté, & que les Savans ne se laissent guères moins entraîner au goût de la mode que les Dames. Un Philosophe, aussi ingeniéux que savant, semble avoir été de ce sentiment, puisque selon lui *, *l'attraction & le vuide, bannis de la Physique par Descartes, & bannis pour jamais selon les apparences, y reviennent rammenés par Newton, armés d'une force toute nouvelle, dont on ne les croioit pas capables, & seulement peut-être un peu déguisés.* Quant à moi, s'il m'est permis de dire mon sentiment, j'avoüe que je ne puis trouver extraordinaire que bien des gens aient peine à comprendre que des atractions qui ne peuvent avoir leur principe dans l'impulsion, puisqu'on les fait regner jusques dans le Vuide, aient une existence réelle & véritable. Ne seroit-il pas permis de les regarder comme les *êtres de raison* des

* Eloges des Académiciens, &c. par *Mr.* de Fontenelle, *Tom. II. pag.* 303.

des Scholastiques ? Car quelque chose qu'on puisse dire, il est bien difficile de concevoir que les corps puissent se mouvoir que par deux raisons, ou par la volonté immédiate de Dieu, ou par la percussion d'un autre corps. Or, les Cartésiens & les Gassendistes n'admettent qu'un principe bien naturel ; c'est que Dieu a créé une certaine quantité de mouvement qui subsiste toujours. Nous voions réellement les effets de ce mouvement ; mais quant à l'attraction générale, il faut la supposer par les conjectures, plûtôt que par les démonstrations. Par exemple, si l'on demande à un Cartésien d'où vient le fer a comme de lui-même le pouvoir de s'attacher à l'aiman, il répond qu'on sait qu'il sort d'un pole de l'aiman une matière insensible, qui rentre par l'autre pole en forme de tourbillon, puisqu'on voit le tourbillon tracé tout d'un coup sur de la limaille d'acier. Ce tourbillon attache le fer à l'aiman, on chasse d'entre le fer & l'aiman la matière déliée, ou l'air, dont le ressort ou le retour précipité pousse le fer vers l'aiman. Après avoir expliqué par des raisons aussi plausibles la jonction du fer & de l'aiman, le Cartésien conclut qu'il faut donc que la pesanteur

qui

qui porte les corps vers un centre commun, & la fermentation qui les agite en tout sens, aient leur principe immédiat dans le mouvement & dans l'impulsion. Si un Newtonien veut expliquer cette difficulté, qu'on peut regarder comme un véritable prodige, il en sera quitte pour dire que les parties du fer sont attirées par celles de l'aiman, parce que l'attraction qui s'y trouve, est plus forte : & lorsqu'on lui demandera ce que c'est que cette attraction, il dira que c'est une vertu par laquelle les particules des corps s'attirent mutuellement par une force, qui dans le contact immédiat est extrêmement puissante, qui, à de petites distances, produit les opérations chymiques, & par la même raison la réunion du fer à l'aiman. Si l'on replique, & que l'on demande une seconde fois, d'où vient cette vertu. On répondra que c'est par l'attraction ; mais sera-t-on beaucoup mieux instruit ? Pour moi, je ne le crois pas ; cependant il y a des gens, qui passent même pour fort savans, qui n'ont là dessus aucun doute. Ne pourroit-on pas leur appliquer ce que dit Mr. de Fontenelle * ? *L'usage perpétuel du mot d'at-*

* Eloges des Académiciens, &c. *par*

d'attraction, soutenu d'une grande autorité, & peut-être aussi de l'inclination qu'on croit sentir à Mr. Newton pour la chose même, familiarise du moins les Lecteurs avec une idée prescrite par les Cartésiens, & dont tous les autres Philosophes avoient ratifié la condamnation. Il faut être présentement sur ses gardes, pour ne lui pas imaginer quelque réalité ; on est exposé au péril de croire qu'on l'entend.

Vous ne sauriez penser, Madame, à combien de gens il eût été utile de profiter de ces derniers mots. Il n'est rien de si commun que de voir aujourd'hui des personnes s'imaginer de comprendre ce que c'est que cette attraction, aussi parfaitement que les vérités les plus claires. Il est vrai qu'il y a parmi les plus célèbres disciples de Newton des Philosophes, qui, en l'adoptant, avoüent qu'ils ignorent * ce que c'est, &

Mr. DE FONTENELLE, *Tome II. pag.* 302.

* *Per vocem attractionis intelligo vim* quamcumque, *qua duo* corpora *ad se invicem tendunt ; li et forte illud per impulsum fiat.* Physices Element. Mathemat. &c. *autore* JACOBO S'GRAVESANDE, *Tom. I. Lib. I. Cap. V. pag. 9.*

& de quelle manière elle agit. On peut comparer ces Philoſophes aux éleves de Pythagore. Le *Magiſter dixit*, le *Maître l'a dit*, leur convient parfaitement; mais quant aux autres, on diroit qu'ils reſſemblent à ces Chymiſtes, qui, mourant de faim & de ſoif ſe perſuadent qu'ils ſavent le ſecret de faire de l'or, & ſont les premières dupes & les premières victimes de leur préjugé.

AU reſte, la fureur de l'attraction eſt aujourd'hui plus forte en Hollande & en Angleterre, que jamais celle des tourbillons imaginaires de Deſcartes ne le fut en France. On voit des Avocats abandonner le Barreau pour s'occuper de l'étude de l'attraction, des Eccleſiaſtiques oublient pour elle tous leurs exercices Théologiques. J'avoüe que ſi j'étois à leur place, peut-être ferois-je de même. Quelque incertaine que ſoit l'étude de la Phyſique, j'aimerois mieux vivre dans mon cabinet avec Deſcartes, Newton & Gaſſendi, qu'avec Cujas, Barthole, Coccéius & du Moulin.

PAR la manière dont je viens de vous parler, Madame, de l'attraction, manière que bien de ſévères Newtoniens trouveront indécente, & qu'ils jugeront digne d'une punition exemplaire, vous croi-

croirez sans doute que je regarde l'opinion de Newton comme fausse ; point du tout, Madame, détrompez-vous. Je la crois seulement incertaine, & peut-être si j'écrivois à toute autre personne qu'à vous, la préfererois-je à celle des autres Philosophes ; mais je me suis fait une loi de ne vous point donner pour certaines les choses où il n'y a qu'un nombre de probabilités qui excédent pourtant celles qu'on trouve dans les raisons qu'on leur oppose. Je ne veux vous répondre que de la certitude des vérités évidentes. Loin de rejetter totalement l'attraction de Newton, il dépend de vous, quand vous voudrez, de vous convaincre que je suis Newtonien. Voiez, s'il vous plaît, & si vous avez le tems, la onzième Partie des *Mémoires Secrets de la République des Lettres*, où je parle amplement des systêmes de Descartes & de Newton. Tout bien compensé, comme j'étois, pour ainsi dire, forcé de me déterminer, & que Messieurs les Savans sont moins complaisans que les Dames & veulent qu'on prenne un parti, j'ai opté pour Newton, parce qu'à le tout prendre, si je ne voiois pas des preuves bien évidentes dans son systême, du moins j'y dé-

découvrois moins d'erreurs manifestes que dans celui de Descartes. Vous serez peut-être curieuse de connoître les raisons qui ont déterminé mon choix ; je vais vous satisfaire dans l'instant.

§. XII.

Examen du Système de Descartes.

JE vais commencer, Madame, par vous parler des erreurs qui m'ont fait rejetter le système de Descartes ; nous viendrons ensuite aux probabilités qui m'ont donné du goût pour celui de Newton.

DIEU créa, selon l'hypothese de Descartes, la Matière indefinie & homogène, il établit ensuite certaines loix de mouvement & par ces loix primitives, tout corps mû doit tendre à se mouvoir en droite ligne. Il produisit une quantité de mouvement, qui doit toujours être la même & subsister dans tous les siécles, sans augmenter, ni diminuer. Il divisa la Matière en parties égales & cubiques, ausquelles il donna un mouvement égal & circulaire sur leur centre. Voici ce qu'il arriva de ce mouvement, d'où résulte l'harmonie de l'Univers ; c'est un Cartésien qui va nous l'ap-

l'apprendre, & nous donner le précis de tout le système de son maître. *Dans ce mouvement* *, dit-il, *l'intérieur de chaque partie cubique devient un petit globe, une petite boule, & les angles fournissent une poussière, infiniment déliée des parties irrégulières & branchues. La poussière infiniment déliée, c'est la Matière subtile, ou le premier Element; les petits globes ou les petites boules sont la Matiere globeuse, ou le second Element. De l'assemblage de ces trois Elemens naissent les tourbillons, le soleil, les étoiles & les planetes, enfin l'Univers matériel.*

Tandis que les globules du second Element se meuvent sur leur centre propre, différentes masses de ces trois Matières diverses tournent chacune sur un centre commun; de-là les tourbillons.

La Matière subtile, ou la matière du premier Element, aiant moins de force que les petits globes du second Element pour s'éloigner du centre commun de son mouvement circulaire, est repoussée, & se trouve réunie dans le centre même

* Origine ancienne de la Physique moderne, &c. *par le* P. REGNAULT, *Tom. I. pag.* 100. *Edit. d'Amsterdam.*

même, ou vers le centre du tourbillon ; & c'est le soleil, ou quelque étoile fixe.

En divers tourbillons les parties les plus grossieres de la Matiere subtile, & les parties branchues du troisieme Element s'accrochent, s'enchassent les unes dans les autres, font une sorte de croute qui environne l'astre intérieur ; & ce sont les planetes & les cometes. Les astres incrustés errent-ils de tourbillons en tourbillons, ce sont des cometes. Demeurent-ils absorbés dans un tourbillon qui les force de suivre la direction de son mouvement, ce sont des planetes : la terre en est une, qui tourne autour du soleil, emportée par le tourbillon du soleil même.

Enfin le mouvement & la tissure des parties insensibles sont les différentes propriétés des corps ; de-là l'Univers.

REPASSONS succintement les principales opinions de ce système, & nous les trouverons presque toutes fausses. Vous avez-déjà vû l'absurdité qu'il y a d'admettre la Matière indéfinie, & vous connoissez actuellement que c'est poser un principe aussi impossible qu'incompréhensible, puisqu'il faut qu'une substance soit absolument ou infinie, ou finie. Vous connoissez aussi l'impossibilité

qu'il y a que la Matière ait pû avoir son mouvement sans le Vuide, & former par conséquent cette poussière infiniment déliée, à laquelle Descartes donne le nom de Matière subtile, & dont il se sert pour expliquer tout ce qui l'embarrasse. Passons donc plus avant, & venons à ces tourbillons dont vous avez entendu parler si souvent, & qui, selon moi, sont d'ingénieuses chimères, & selon vous, les choses du monde les plus vraisemblables. Je sais l'amour que vous avez pour les entretiens sur la pluralité des Mondes de l'illustre M^r. de Fontenelle ; vous m'avez dit cent fois que si tous les Philosophes raisonnoient, s'expliquoient & écrivoient d'une manière aussi claire, aussi enjoüée & aussi amusante, on verroit bien plus de gens se piquer d'étudier la Philosophie. J'ai toujours souscrit, vous le savez, Madame, aux justes éloges que vous donniez à un des plus grands & des plus beaux génies de l'Univers ; mais j'ai toujours dit aussi que tout l'esprit du monde ne pouvoit rendre vrai ce qui ne l'étoit pas. Comme je me suis fait une loi de ne vous parler jamais que de ce que vous pouvez entendre, je me contenterai de vous dire ici que par les règles

gles de Kepler, fameux Aſtronome & grand Mathématicien, règles de la vérité & de la juſteſſe deſquelles on convient, il eſt prouvé évidemment que le petit tourbillon de la terre ne peut pas conſerver ſon premier mouvement, & qu'il le perd même peu à peu. Les grands tourbillons ne ſont pas moins contraires aux règles du même Kepler; mais laiſſons ſes raiſons qui peuvent vous paroître trop obſcures, & venons à d'autres qui ſoient plus à votre portée. Si jamais vous êtes curieuſe d'en voir qui ſoient un peu plus Mathématiques, je vous prierai de lire la onzième Partie des *Mémoires Secrets de la République des Lettres*. Je gagnerai à cela, puiſque je ſerai aſſez heureux pour que vous jettiez les yeux ſur un de mes Ouvrages. Revenons aux tourbillons. Comment eſt-ce que les planetes pourroient ſe mouvoir librement, & comment leur cours ne ſeroit-il point affoibli, & même interrompu, s'il étoit vrai qu'elles ſe mûſſent autour du ſoleil dans un milieu rempli de Matière ? Il faut, pour admettre un pareil ſyſtème, avoir prouvé évidemment auparavant que le mouvement peut ſe faire dans le plein : or, vous avez vû, Madame, que s'il n'y a

point de Vuide, il ne peut y avoir du mouvement. Les tourbillons rempliſſant tout l'eſpace, le cours des planettes doit donc être interrompu : or, il ne l'eſt point; les différens tourbillons ſont donc des chimères.

VOICI, Madame, un autre objection auſſi forte & auſſi évidente. Comment ſe peut-il faire que les cometes traverſent les tourbillons librement en tout ſens, ſans rencontrer aucun obſtacle qui les arrête dans leur cours, & ſans qu'elles ſoient dérangées & alterées par ces tourbillons, quoiqu'elles aient ſouvent des directions très contraires aux leurs ? Ne faut-il pas qu'elles trouvent des eſpaces vuides qui facilitent leur paſſage ? Et s'il y a des chemins vuides de tout corps, que deviennent les tourbillons qui occupent tout l'eſpace & ſe touchent mutuellement ? Dailleurs, comment eſt-il poſſible, s'il n'y a point de Vuide, que les cometes, ces torrens d'une grandeur immenſe & ſi rapides, n'abſorbent pas le mouvement particulier d'un corps, qui n'eſt qu'un atôme, eu égard à leur prodigieuſe étendue, & ne les déterminent-elles pas par leur force ſi ſupérieure, à ſuivre leur cours ? Convenons de bonne foi, Madame,

me, que quelques réparations que les Cartésiens aient faites de tems en tems & suivant les occasions, au système de leur maître, il ne sera jamais qu'une ingénieuse hypothese amusante, mais fausse.

§. XXII.

Examen du Système de Newton.

NEWTON, ne pouvant gouter les tourbillons de Descartes, & sentant combien leur existence étoit impossible, établit un Vuide immense, dans lequel il prétendit que les astres faisoient leur course, sans que rien s'y opposât. Les planettes avoient leurs révolutions dans différens cercles autour d'un même centre, & les cometes faisoient les leurs dans des cercles inégaux, excentriques, & différemment dirigés. Ce système étoit simple, aisé à comprendre; mais il parut impossible à bien des Phisiciens. Ils objecterent qu'il étoit impossible qu'un corps conservât toujours le mouvement circulaire sans une cause particulière, parce que tout corps, dès qu'il est libre, ou qu'il n'est point arrêté par d'autres corps, enfile une ligne droite qui l'éloigne du centre de son mouvement, par cette loi reconnue par tous les Philosophes dans l'œ-

conomie de l'Univers. Les planetes ; dans le syſtême de Newton, devoient depuis long-tems n'avoir plus leur mouvement circulaire ; elles auroient décrit, ſelon la loi ordinaire, une ligne droite, & ſeroient allées s'abimer & s'anéantir dans quelques étoiles fixes.

Ces difficultés vous paroîtront aſſez conſidérables : vous en verrez bien d'autres tout à l'heure ; mais dans quel ſyſtême ne s'en rencontre-t-il point ? *Elles n'embarraſſerent point le Philoſophe Anglois*, dit en plaiſantant un Auteur moderne de votre connoiſſance, dans une Lettre badine qu'il a écrite ſur les hypotèſes de Deſcartes & de Newton. Souffrez que je copie ici ce qu'il a écrit à ce ſujet ; cela m'épargnera la peine de dire de deux manières différentes la même choſe. Je laiſſe ce ſoin puérile aux Profeſſeurs de Collège qui élevent des jeunes gens qu'ils deſtinent à la Chaire, ou au Barreau. » Newton * donna à la Matière une nouvelle qualité, » appellée *l'attraction*, par laquelle les » aſtres ont une continuelle tendance » vers le centre de leur mouvement. » Il

* Lettres Chinoiſes, *Tom. I. pag.* 132. *Let.* 17. *Edit. de la Haye.*

» Il ordonna à tous les corps de s'at-
» tirer mutuellement en raison de leur
» masse, ou pour me servir de ses ter-
» mes, *en raison inverse de leur quar-*
» *ré de distance.* Dès lors tous les
» corps pesèrent les uns sur les autres,
» & par les loix inviolables & inalté-
» rables de l'attraction, s'attirèrent mu-
» tuellement; ils attirèrent le centre com-
» mun autour duquel ils tournoient,
» & furent attirés à leur tour par ce
» même centre. Les mêmes règles fu-
» rent établies lorsque tous les corps
» qui tournent autour d'un centre, vien-
» nent à tourner avec ce centre parti-
» culier autour d'un centre également
» commun à d'autres corps. Dans ce
» cas le centre commun attire égale-
» ment tous les corps & les centres
» particuliers, & en est aussi attiré.
» Par cette loi universelle voici l'har-
» monie de l'Univers développée.

» Les planetes & tous les corps célestes
» pesent les uns sur les autres, en s'at-
» tirant mutuellement en raison inverse
» du quarré de leur distance. Chacun
» des cinq Satellites de Saturne pese sur
» les quatre autres, & les quatre autres
» sur lui; tous les cinq pesent sur Sa-
» turne, qui est leur centre particulier.

» Saturne pese sur eux, & tous ces a-
» stres pesent sur le soleil leur centre
» général, ainsi que des autres planetes.
» Le soleil pese à son tour sur tous ces
» corps qui pesent sur lui. C'est cette
» pesanteur, ou cette attraction mu-
» tuelle, qui seule est cause de la régu-
» larité des mouvemens célestes & de
» toutes les merveilles, qui jusques au-
» jourd'hui avoient paru devoir être
» toujours des mystères impénétra-
» bles.

» MALGRE' cette attraction, si né-
» cessaire au systême de l'Anglois, &
» qu'il avoit créée si à propos, ses ad-
» versaires prétendirent que même en
» accordant qu'il y eût dans les corps
» cette puissance de s'attirer mutuelle-
» ment, il seroit impossible qu'elle fût
» la cause de la régularité des mou-
» vemens célestes, puisque la pesanteur
» donnant aux astres une tendance qui
» les dirige sans cesse vers le centre de
» leur révolution, ils devroient s'y être
» réünis depuis long-tems & avoir été
» consumés par le soleil, dans lequel ils
» se seroient précipités.

» CETTE réflexion parut un peu em-
» barrassante à l'Anglois ; mais il se
» servit encore du droit qu'il avoit de

» créer

» crée. Il donna une seconde direc-
» tion aux astres ; l'une perpendicu-
» re, causée par l'attraction qui les
» portoit au centre de leur révolution,
» & l'autre horizontale, qui les en éloi-
» gnoit. Ainsi les astres, forcés de se
» prêter à ces deux directions diffé-
» rentes, ne pouvant suivre entiére-
» ment l'une des deux, furent obligés
» de partager le différend, & prirent
» le parti de décrire un cercle. Si l'on
» eût encore contrarié l'Anglois, il eût
» donné encore une troisiéme direction
» aux globes célestes, & une quatriè-
» me même, si son système en eût eu
» besoin ».

VOILA, Madame, le système de Newton presque aussi peu épargné que celui de Descartes. Vous me demanderez sans doute : Hé pourquoi donc le préferez-vous à l'autre, & ne le regardez-vous point comme impossible ? En voici les raisons, Madame, & vous savez que je vous ai dit souvent que lorsque nous voions une chose évidemment fausse, nous ne devons pas hésiter à la rejetter. Le système de Descartes est précisément dans ce cas, je m'en démontre clairement la fausseté ? Mais ne vous rapelez-vous point que je vous

ai

ai dit aussi que parce que nous ne comprenions pas comment une chose pouvoit se faire, il ne falloit pas soutenir qu'elle ne pût avoir lieu? Voilà encore ce qui doit être appliqué au système de Newton. Je ne connois pas, il est vrai, ce que c'est que l'attraction; mais je vois pourtant qu'elle est dans les parties de la Matière. Les expériences Chymiques m'en convainquent, mille autres plus familiéres me fortifient dans cette opinion; il est donc très possible que la cause de la pesanteur des corps & des différentes directions des planetes vient par cette attraction réelle, mais dont la nature m'est inconnue. Mais voici bien plus, c'est que les adversaires de Newton conviennent que de la théorie qu'il a établie sur l'attraction, il en suit toujours des conclusions conformes aux faits établis par l'Astronomie. Je vous demande, Madame, si vous croiez que ce soient-là de petites probabilités pour la vérité d'un système? Un habile Cartésien convient de bonne foi qu'il est difficile de prouver qu'une hypothèse qui quadre si bien avec les plus exactes observations Astronomiques, ne soit qu'une hypothèse ingénieuse. *La lune*, dit M^r. de Fontenelle

nelle *, *est la moins régulière des planetes, elle échappe assez souvent aux Tables les plus exactes, & fait des écarts dont on ne connoît point les principes. Mr. Halley, que son profond savoir en Mathématique n'empêche pas d'être bon Poëte, dit dans les Vers Latins qu'il a mis au-devant de la 3. Edition des Principes de Mr. Newton;*

» *Que la Lune jusque-là ne s'étoit point*
» *laissée assujettir au frein des Calculs,*
» *& n'avoit été domptée par aucun As-*
» *tronome; mais qu'elle l'est enfin dans*
» *le nouveau Système* ». *Toutes les bizarreries de son cours y deviennent d'une nécessité qui les fait prédire, & il est difficile qu'un Système où elles prennent cette forme, ne soit qu'un Système heureux, sur-tout si on ne les regarde que comme une petite partie d'un Tout, qui embrasse avec le même succès une infinité d'autres explications. Celle du flux & du reflux s'offre si naturellement par l'action de la Lune sur les mers, combinée avec celle du Soleil, que ce merveilleux Phénomène semble en être dégradé.*

* Eloges des Academiciens, &c. *par* Mr. DE FONTENELLE, *Tom. II. pag.* 303. *& suiv.*

§. XXIII.

§. XXIII.

Récapitulation.

VOILA, Madame, un détail des sentimens des Philosophes sur les premiers principes de la Physique ; c'est par leur moien qu'ils expliquent la plûpart des effets cachés de la Nature. Voiez quelle doit être l'incertitude de leurs raisonnemens ; car quelle conséquence évidente pourroient-ils tirer de principes aussi peu évidens ? Aussi croisje, Madame, que la véritable Physique n'est autre chose qu'une Science expérimentale, qui nous découvre bien des secrets, dont il nous est cependant impossible de connoître les premières opérations, n'aiant, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire au commencement, aucune idée de la façon dont agissent les parties actives de la Matière, ou les premiers ouvriers ; en sorte que Descartes explique une expérience par le moïen de la Matière subtile ; Gassendi, par celui des atômes & du Vuide ; Newton, par celui de l'attraction, &c. Mais qu'importe de savoir précisément comment les premiers principes

cipes agiſſent, dès qu'on ſait le moïen de leur faire produire d'une manière ſûre les effets que l'on cherche, & d'en retirer tout le profit dont nous avons beſoin ? Dieu, en nous cachant les premières opérations de la Nature, qui ſont des ſecrets connus à lui ſeul, nous a donné le pouvoir de les occaſionner par des moïens dont il nous a accordé la connoiſſance. En ſe réſervant les premiers principes de la Phyſique, il nous a laiſſé une Science expérimentale qui ſuffit à nos beſoins, & qui eſt à la portée de tous ceux qui ont aſſez de curioſité & de patience pour s'y appliquer avec attention.

FIN DU TOME PREMIER.